

P 3 : Dédicace.

Mme Reyquère
au souvenir du Noël 1960.
Le Broussy

P. 3 :

1858

1958

P. 5 :

MARCELLE AUCLAIR

P. 7 :

Bernadette



P : 6 La petite vint... Je la vis allumer son cierge.

*C*e livre
est publié
sous le patronage
du Comité international
du Centenaire des Apparitions
de Lourdes

BLOUD et GAY
éditeurs, Paris

NIHIL OBSTAT
Parisis, 27 octobre 1957
E. JARRY, cons. dep.

IMPRIMATUR
Parisis, 27 octobre 1957
† Jacques LE CORDIER

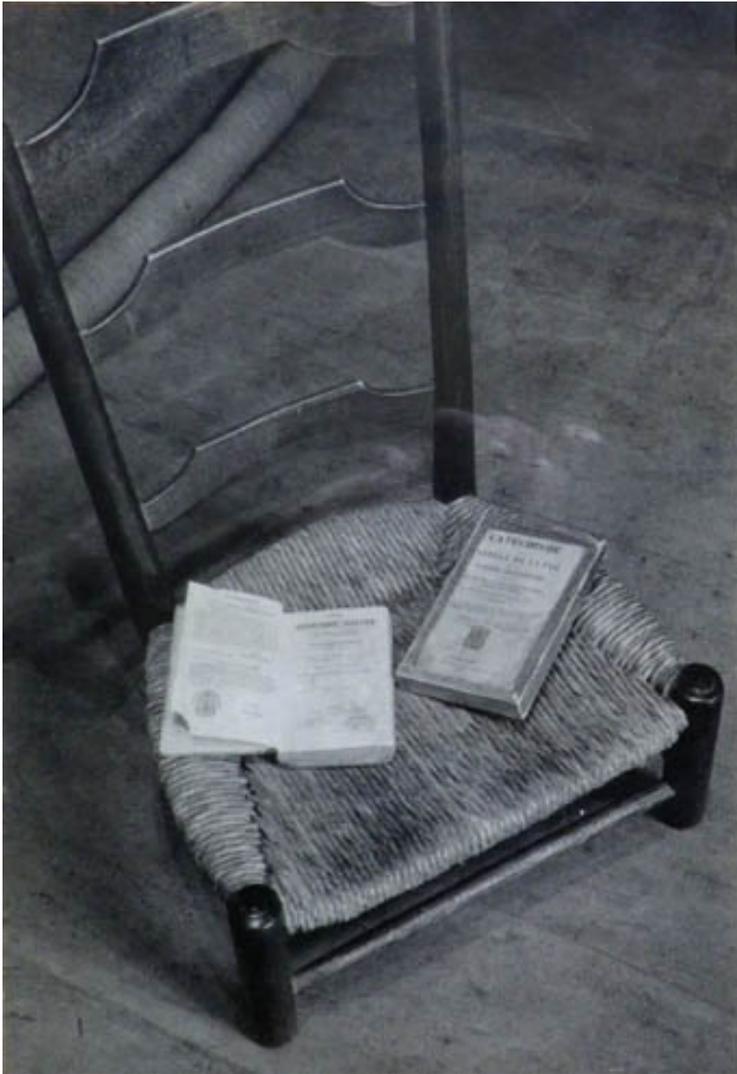
© *Bloud et Gay* - 1958

Imprimé en France





Procession à la grotte le 4 avril 1864. Inauguration de la statue de Marie Immaculée.



Histoire sainte et catéchisme dont Bernadette s'est servie
pour préparer sa première communion .
Son Prie-dieu.

LETTRE - P R É F A C E

*Le monde chrétien, tout entier,
se prépare à célébrer le centenaire
des Apparitions de la Vierge à
 Lourdes.*

*En 1958, des millions de pèlerins
iront prier devant la grotte de
Massabielle ; d'autres, plus nom-
breux, de tout pays et de toute
langue, s'associeront par la pensée et
par le cœur aux manifestations
religieuses qui se succéderont à
Lourdes au cours de l'année qui sera
l'année mariale de la supplication.*

*Dès le 2 juillet 1957, Sa
Sainteté le pape Pie XII a alerté la
chrétienté par une lettre adressée
aux fidèles de tous les continents, les
pressant de participer à ce rendez-
vous marial qui doit marquer un
renouveau dans la vie spirituelle des
croyants Après avoir rappelé la
place hors de pair que le fait de
Lourdes tient depuis un siècle dans la
croyance et la piété des enfants de
Dieu qui constituent le corps vivant
de l'Eglise.*

le Souverain Pontife précise dans sa lettre le sens du message de la Vierge à Bernadette, il en souligne la valeur permanente, plus actuelle que jamais.

Or, ce message se trouve lié étroitement à la personne et à la vie de Bernadette, qui eut pour mission de le transmettre au monde et qui a porté témoignage de la vérité de ce qu'elle disait et rapportait. Mais pour que ce témoignage ait sa pleine va-leur et emporte notre assentiment, il nous faut savoir qui était celle qui a déclaré avoir vu et entendu la Vierge.

C'est pour faire connaître Bernadette Soubirous, la petite bergère sans instruction, l'enfant simple et modeste, candide et loyale, que Madame Marcelle Auclair a écrit l'histoire de celle qui fut la fille privilégiée de la Vierge Marie, qui vit dans le creux d'un rocher son image enveloppée d'un halo lumineux, qui recueillit ses paroles et les répéta scrupuleusement, qui donna son témoignage avec une assurance déconcertante et qui,

jusqu'à son dernier jour, demeura comme éblouie au seul souvenir du regard et du sourire de la belle Dame blanche de Massabielle.

Il convenait que cette histoire merveilleuse et émouvante fût contée par une femme, et je sais gré à l'auteur d'avoir écrit ce livre. Elle l'a fait avec la fine sensibilité d'un cœur intuitif et — ce qui est encore Mieux — avec un accent de tendresse humaine, presque maternelle. Tout au long du récit se reflètent, une douce lumière et une fraîcheur de sentiment qui en sont comme l'atmosphère naturelle. Nul ne sera surpris que Madame Marcelle Auclair ait ajouté à son récit ces mots sortis de son cœur : Je remercie Dieu de la joie que j'ai trouvée dans ce travail"

*+ Maurice Card. Felin
Arch. de Paris*

Maurice, Cardinal Felin.
Archevêque de Paris.

Vice-Président du Comité International
du Centenaire des Apparitions

Paris, le 1^{er} novembre 1957.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE - PRÉFACE DE SON EM. LE CARDINAL FELTIN 13

BERNADETTE A LOURDES

1—Une histoire de fille blanche	25
2— Rose mystérieuse	49
3— "Retourne à Massabielle !" 57	
4— Qui sont ces Soubirous ?	68
5—Qui est cette Bernadette ?	88
6—Qui est cette Demoiselle ?	109
7 —Toute la ville en parle	125
8 —Les autorités s'en mêlent	136
9 —Etoile du matin	154
10 —L'Annonce faite à Bernadette	176

BERNADETTE A NEVERS

1 —P. P. Bernadette	187
2—Une religieuse comme les autres	203
3 —" Mon emploi est d'être malade"	211
4 —" Simple avec tout le monde"	221
5 —Simple avec Dieu	228
6 --Pauvre pécheresse	238

BIBLIOGRAPHIE EN FORME D'ACTION DE GRÂCE	253
RÉFÉRENCES DES CITATIONS	254
AUJOUR'HUI, À LOURDES, LE MONDE, ENTIER	255
TABLE DES ILLUSTRATIONS	281



Chapelet de pèlerinage. Les pèlerins le portaient en sautoir ou enroulé autour de la taille. L'inscription reproduite les paroles de l'Apparition :
Allez boire à la fontaine et vous y lavez

"Pour l'histoire,
j'ai dit la chose ; qu'on s'en
rapporte à ce que j'ai dit les
premières fois. Je puis avoir
oublié depuis, et les autres
aussi peuvent avoir oublié.

Ce qu'on écrira de plus
simple sera le meilleur..."

Bernadette

Signature de Bernadette au bas d'une lettre datée du 28 mai 1861.

Bernadette Soubirous

Véritable portrait de Bernadette.





Le château de Lourdes

bernadette à Lourdes



Une provision de bois pour cuire la soupe

une histoire de fille blanche.

*"-Elle se réjouira,
la terre déserte
et sans chemins..."*

Mon Dieu ! Il n'y a plus de bois !

Il n'y a plus de bois, " il n'y a plus de pain il n'y a plus de farine...
", ce sont bien là les mots qu'on entend le plus souvent dans ce taudis.

Pis qu'un taudis : l'ancien cachot de la prison, où s'entassent père,
mère, et quatre enfants.

Trois misérables lits, une malle disloquée contenant du linge
élimé, deux chaises, quelques plats de terre rouge, composent tout le
mobilier.

Et la vermine grouille dans cette vieille bâtisse.

Mais si la misère entasse les Soubirous dans une seule pièce, c'est l'affection qui les y soude tous les six.

La veille, la mère avait dit :

S'il fait beau demain, j'irai chercher un fagot.

Mais, ce 11 février, il ne faisait pas beau.

A travers les étroites fenêtres grillées du cachot, on apercevait un pan de ciel gris, et l'odeur fade du fumier entassé dans la cour traînait bas, s'insinuait à travers les huisseries disjointes.

Louise Soubirous pourtant se prépara à partir.

La porte s'entr'ouvrit, une gamine d'une douzaine d'années entra, son petit frère accroché à ses jupes.

Vous sortez ?

Je vais au bois.

Au bois ? (Les yeux de Jeanne Abadie, dite Jeanne Baloum, brillèrent de plaisir.) Et si nous y allions, Bernadette, Toinette, et moi ?

Déjà Bernadette a saisi un panier

Allons-y et, en plus du bois, nous ramasserons des os!

Quelques sous en perspective : quand ces enfants sortaient, elles ramassaient des bouts d'os ou de ferraille qu'elles vendaient à la chiffonnière Alexine Baron.

Allez-y vous deux, Jeanne et Toinette, mais pas Bernadette : elle a un gros rhume.

La petite dit timidement : -- Je sortais bien à Bartrès !

Bartrès : il y a un mois à peine, elle était encore bergère chez sa nourrice ; là, elle vivait en plein air et ne toussait pas comme entre ces quatre murs.

Bon, dit sa mère, vas-y. Mais prends ton capulet.

Par dessus un mouchoir de cotonnade déteinte étroitement serré autour de la tête, elle mit le capulet de laine blanche jaunie, acheté devant l'église à un revendeur : jamais les enfants Soubirous n'avaient rien de neuf.

En guise de chaussures, des sabots. Seule Bernadette avait droit aux bas de laine, à cause de son asthme.

Et voilà les trois filles parties, jouant à porter le panier à tour de rôle, sabotant le long de la rue des Petits-Fossés, puis rue du Baous, chemin des bois.

Toinette Soubirous sautillait, Jeanne Baloum papotait, Bernadette marchait sagement, et se taisait. C'était la plus âgée, avec ses quatorze ans, mais, toute petite, toute frêle, on lui en donnait dix. Elle avait un gentil visage arrondi, encore hâlé par l'air vif de Bartrès et, dans le blanc de l'œil, un bel iris sombre, mais transparent.

On longe le cimetière, on fait le tour par la prairie du Paradis pour atteindre le pont, en glanant, de ci de là, du bois et des os.

Sous le pont, une vieille à coiffe blanche lave des boyaux dans le Gave. Elle est un peu apparentée aux Soubirous. Bernadette la prend affectueusement par le cou

-Tata, pour qui lavez-vous ces boyaux ?

-Pour M. Clarens. Et toi, maïnade (petite), où vas-tu par un froid pareil ?

Ramasser du bois et des os.

A ces os, elles y tiennent : si elles en tiraient seulement assez de sous pour acheter des sardines !

Allez dans la prairie de M. de la Fitte. Il a fait tomber des arbres, vous trouverez bien des branches...

Bernadette se renfrogne :

Non : on nous prendrait pour des voleuses...

Car on a tôt fait de les prendre pour des voleurs, les pauvres...

C'est là une plaie vive : l'an dernier, le père a été arraché au cachot familial et jeté dans la vraie prison pour huit jours.

Son patron, le boulanger Maisongrosse, l'avait accusé du détournement de deux sacs de farine.

Les gendarmes vinrent perquisitionner à la maison; n'ayant pas trouvé de farine, pour ne pas repartir bredouille, ils accusèrent le père du vol d'un madrier qui se trouvait là...

Le fait est qu'un jour où il allait chercher un fagot à Bat-très, François avait vu, appuyé contre un mur, un madrier qui semblait abandonné. Il l'avait rapporté à la maison.

Or, le madrier avait un propriétaire légitime. Soubirous (François), garçon meunier, inculpé de vols, au pluriel, fut donc détenu " sous mandat de dépôt ". Bernadette n'avait pas retenu ces mots-là, niais tiré sans amertume une moralité amère de l'événement : les pauvres doivent être beaucoup plus honnêtes que les riches.

Tout se retourne contre les pauvres.

Tata Pigouno sait bien à quoi l'enfant fait allusion avec son " on nous prendrait pour des voleuses ". Aussi dit-elle doucement :

-Alors, allez du côté de la rive de Massabielle. Là, tout est à tout le monde...

Massabielle ? Les petites connaissaient ce nom-là. " Il doit avoir été élevé à la grotte de Massabielle ", dit-on à Lourdes de tout grossier personnage.

Massabielle, c'était le fief du porcher Samson. Au son rauque de sa trompe d'appel, le matin, les Lourdais poussaient dehors leurs cochons que Samson emmenait en troupeau s'ébattre au bord du Gave, rive de Massabielle précisément.

Dès quatre heures de l'après-midi, Samson les ramenait; au son de sa trompe les portes se rouvraient, et le porcher rendait les bêtes à leurs propriétaires.

Pour que Samson puisse conduire ses porcs sur ce terrain communal, il avait fallu ouvrir un étroit sentier au milieu des broussailles. Massabielle était un coin si sauvage que le garde champêtre lui-même ne poussait jamais jusque là.

Qu'allaient y faire trois innocentes ? Pardi !

Une provision de bois pour cuire la soupe, une récolte d'os à vendre pour acheter du pain.

Bernadette, Toinette et Jeanne passèrent le pont et se dirigèrent vers la scierie. L'eau du canal était lisse comme titi bon chemin, on n'en voyait pas la fin. Bernadette se prit à rêver :

—Et si nous suivions ce canal pour voir où il va? Toinette éclata de rire :

—Et s'il va jusqu'à Betharram, veux-tu le suivre?

A Betharram, Bernadette y était allée; elle avait prié Notre-Dame-du-Beau-Rameau, et rapporté pour Toinette, en souvenir, un chapelet d'un sou.

Oui, elle retournerait bien à Betharram, mais, pour le moment, il s'agissait d'un fagot de bois mort, et d'un panier d'os, pas même bons pour les chiens.

Avec ses compagnes, elle traversa la prairie et atteignit le Gave qui chantonnait entre ses rives : les rives de Massabielle.

Toutes trois le longèrent jusqu'à une colline nue, rocheuse, creusée d'une sorte de caverne mystérieuse qu'encadraient les sarments d'un églantier sauvage.

La vieille Pigouno avait dit vrai : l'eau avait entraîné abondance de branches coupées chez M. de la Fitte et, sous la grotte, dont le canal les séparait, elles aperçurent des os, et encore du bois...

On y va ?, dit Jeanne Batoum.

On y va !, s'exclama Toinette.

Toutes deux traînaient un fagot formé en cours de route. Bernadette n'avait pas ramassé grand chose.

L'eau, immobile, touchait à la grotte. Jeanne la tâta du bout de son pied nu :

Elle est glacée! On y va tout de même ?

On y va tout de même !

Jeanne jeta ses sabots par delà le canal, équilibra son fagot sur sa tête et releva ses cottes pour passer à gué : elle eut de l'eau jusqu'au genou.

Toinette la suivait, et toutes deux criaient et riaient à la fois.
-Baissez vos cottes !, dit Bernadette.
Elle voulait bien les suivre, mais n'osait, par pudeur, retrousser ses jupes; et puis, si le froid aggravait son rhume, la mère la gronderait.
Elle dit à Toinette :
-Passe-moi ! Mais Toinette et Jeanne, sur l'autre rive, accroupies, pleuraient de froid en enveloppant leurs pieds glacés dans leurs jupons de laine.
-A ton tour ! Tu peux bien faire comme nous !
Alors, aidez-moi à jeter des pierres pour que je puisse traverser sans ôter mes bas !
-Si tu veux traverser, traverse ! cria Jeanne, sinon reste où tu es, pèt de périclé !
-Jeanne ! Ne jure pas comme ça !
" Pèt de périclé " veut dire " coup de tonnerre "; ça n'est pas un gros juron, mais le reproche cingla les deux petites . elles s'enfuirent en courant par un petit sentier broussailleux.
Elles ne se retournèrent que hors de portée des protestations de leur aînée.
Alors, Toinette vit sa sœur à genoux sur les pierres :
-Regarde, Jeanne ! Regarde là-bas ! Bernadette qui prie Dieu !
-Laissons-la !
Cette dévote ne fait que prier Dieu !
Pendant ce temps, qui ramasse le bois et les os ? Nous deux !

" UNE FILLE BLANCHE... "

Quand Toinette et Jeanne remontèrent vers la grotte, Bernadette, toujours agenouillée, regardait la niche.

Sa soeur l'appela :
-Bernadette ! Bernadette !
Elle ne répondit point, ne tourna pas la tête.
-Bernadette !
Comme elle ne bougeait toujours pas, Toinette, s'avançant, lui jeta par deux fois un caillou. Touchée à l'épaule, elle sembla ne pas s'en apercevoir.
Toinette était maintenant assez proche pour voir sa soeur ; elle lui sembla blanche et comme pétrifiée.
Jamais elle ne l'avait vue ainsi. Elle dit à Jeanne :
-Elle est blanche comme si elle était morte. J'ai peur ! Mais on n'affole pas Jeanne Baloum pour si peu :
-Si elle était morte, elle serait couchée !
Toinette voulait tout de même traverser l'eau.
-Si tu avais aussi froid que moi, tu ne parlerais pas de passer l'eau, dit Jeanne.
A ce mot " froid ", Bernadette reprit son air naturel et regarda ses compagnes. Sa soeur lui cria :
-Qu'est-ce que tu fais là ?
-Rien.
-Que tu es bête de prier en cet endroit !
-Les prières sont bonnes partout.
Elle s'était levée et, remontant modestement sa cotte, elle traversa le cours d'eau. A peine à l'eau, elle s'écria :
-Mon Dieu, qu'elles sont menteuses ! Elles ont dit que l'eau était froide ! Moi je la trouve chaude comme l'eau de vaisselle ! Et comme les deux petites se mettaient à danser de l'autre côté du canal, Bernadette les gronda :
-Tenez-vous bien ! Là-bas, il y a des ouvriers qui vous regardent !
Mais Toinette et Jeanne gambadaient de plus belle et, comme Bernadette se fâchait, Jeanne fit son cri habituel :

- Pêt de périclé !
- Si tu veux jurer, va ailleurs !
- Toi, tu aurais mieux fait de rester chez toi ! Tu n'as rien fait ! Tu étais venue pour ramasser du bois, pas pour te mettre à genoux et prier !
Dispute vite oubliée.
L'instant d'après, tandis que Jeanne, mise en appétit par le froid et le mouvement, tire de sa poche un morceau de pain et le croque de bon appétit, Bernadette assise sur un rocher enfila ses bas sans paraître se soucier de la température; les deux autres n'ont pas même pu mettre leurs sabots, tant elles ont les pieds gelés.
Et elle leur dit
- Aouet bis a ré? (Avez-vous rien vu ?)
- Non. Et toi, qu'est-ce que tu as vu ?
- Labels, a ré. (Alors, rien.) Allons-nous-en.
- Elle n'a rien vu, dit Jeanne. Mais sa mère la grondera parce qu'elle n'a pas ramassé du bois.
Toinette remarqua que la figure sérieuse de son aînée était encore plus sérieuse que d'habitude : on voyait qu'elle pensait à quelque chose.
Il s'était mis à pleuvoir. Jeanne n'avait pas son capulet, elle fut donc bientôt toute mouillée et, ramassant son fagot et les os, elle partit la première par le raidillon qui passe derrière la niche pour rejoindre le chemin du Pont-Vieux.
Les deux petites Soubirous lièrent chacune un fagot et s'engagèrent à la suite de Jeanne.
Trois fois Toinette jeta le bois mort à terre :
C'est trop lourd ! Je ne peux pas monter !
Bernadette posa son fagot au bord du chemin et revint chercher celui de sa sœur, qui s'en étonna :
- Je suis plus forte que toi et je ne puis porter le fagot !
Elle le reprit au chemin, et toutes deux se hâtèrent vers la maison, droites, leur fardeau sur la tête.

Tout enfant qu'elle était, Toinette persistait à voir que sa sœur n'était pas comme à l'ordinaire.
Sitôt sur la route, elle lui demanda :
- Tu as vu quelque chose, toi ? Qu'est-ce que tu as vu ?
Bernadette se taisait; Toinette insista
- Quelque chose t'a fait peur !
Bernadette avait le cœur gonflé à en éclater. Parler la soulagerait :
- Si tu me promets le secret, je te le dirai.
Mais je ne veux pas que tu en parles à la maison, parce que " maï " (mère) me gronderait.
Toinette promit. Bernadette dit, dans un souffle
- J'ai vu une lumière, et puis une fille habillée de blanc (1) avec une ceinture bleue, et une rose jaune sur chaque pied.
- Tu me dis ça pour me faire peur, mais je m'en moque, maintenant que nous sommes sur le chemin...
Les deux sœurs marchèrent un moment en silence. Ce n'est qu'aux approches de la scierie que Bernadette dit :
- Je suis fatiguée. Reposons-nous un peu.
Et comme se parlant à elle-même, elle ajouta :
- Mon Dieu! Comme j'aimerais retourner à la rive de Massabielle !
Toinette crut qu'elle se moquait d'elle et cela la fâcha si fort qu'elle tira une baguette de son fagot et la frappa plusieurs fois :
- As-tu fini de dire des bêtises !
Mais Bernadette ne chercha ni à se défendre ni à rendre coups pour coups ; pensive, elle se taisait.

(1) Lorsque Bernadette parle de l'apparition, au début, elle dit " une fille une jeune fille elle emploie les mots "petite demoiselle", "demoiselle", et même " cela.. ", " J'ai vu cela.. ".
Ce n'est qu'au cours des journées suivantes qu'impressionnée par le respect de la foule elle adopta l'expression " la Dame ".

Sa soeur cessa de la bousculer.
Tu peux me croire, Toinette. J'ai même été incapable de faire le signe de la croix jusqu'à ce que la fille blanche l'ait fait.
Alors quelque chose m'a obligée à lever la main... J'eus peur, mais pas envie de fuir. Et lorsque j'eus fait le signe de la croix, je n'eus plus peur... Rappelle-toi bien que tu m'as promis de ne rien dire à la maison.
Toinette se rappelait bien sa promesse, et elle lui semblait plus lourde à porter que le bois mort. En arrivant, chacune jeta son fagot contre la porte.
Leur mère était dans la salle unique avec les petits, et le père malade se retournait dans son lit. Toinette prit du "milloc" (1) sur la planche qui servait d'armoire et se mit à manger.
Bernadette, elle, à cause de sa mauvaise santé, avait droit au pain; elle alla grignoter un quignon dans le corridor; peut-être avait-elle peur que quelque chose en elle ne trahisse son secret.
La mère dit à Toinette :
Viens que je te peigne, - et elle se mit à démêler les longs cheveux poussiéreux de sa cadette, à qui la langue démangeait fort de répéter ce que Bernadette lui avait conté.
Elle fit : " Hum ! " trois fois, comme quelqu'un qui se retient de parler.
Tu tousses ? Tu es malade ?
- Non. Mais je vais te dire quelque chose que Bernadette m'a raconté...
Et tout bas, contre la fenêtre, pour que Bernadette n'entende rien du corridor où elle était, elle répéta à sa mère ce qu'elle avait appris, et ce qu'elle avait vu : sa sœur à genoux devant la grotte, si blanche qu'on eût dit une morte, Jeanne avait même dû. lui faire remarquer que, si elle était morte, elle serait couchée...

(1) Le milloc est une bouillie de lait et de maïs froid, on le coupe en tranches. Bien moins onéreux que le pain, il le remplaçait chez les pauvres.

- Praoubo de ioû ! (Pauvre de moi!), cria la mère Soubirous, que me dis-tu là ! Bernadette !
Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
Bernadette ne parut pas effrayée par la colère de sa mère :
Je mettais le pied dans l'eau pour suivre Toinette et Jeanne quand j'entendis du bruit.
Levant les yeux, je vis les peupliers du bord du Gave et les ronces devant la grotte s'agiter comme si le vent les secouait.
Mais rien ne bougeait autour.
Et, tout à coup, j'ai vu du blanc... Et ce blanc était...
- Du blanc ?
- " Aquero " (cela) était une fille blanche...
Une fille blanche ?
- Une fille blanche, pas plus grande que moi.
Elle me salua en s'inclinant... D'abord j'ai eu peur... Je me suis frotté les yeux, mais " cela " était toujours là, " cela " souriait...
La mère ne la laissa pas en dire plus.
Elle prit la baguette dont elle se servait pour battre les couvertures et se mit à taper indistinctement sur Toinette et Bernadette.
Toinette se sauvait, elle lui courait après dans la petite pièce encombrée, Bernadette recevait les coups sans bouger et sans mot dire.
- C'est de ta faute si la moi me bat !, criait Toinette à sa sœur.
Calmée par le mouvement, Louise Soubirous dit enfin
- Tes yeux t'ont trompée, Bernadette.
C'est quelque pierre blanche que tu auras vue.
La petite hocha la tête :
- Non; la fille blanche est bien mignonnette. Elle a une belle figure...
La gravité de Bernadette toucha sa mère :

- Alors, il faut prier Dieu, c'est peut-être l'âme de l'un de nos parents qui est en purgatoire...
Mais c'était au tour du père de gronder de son lit
- Voilà maintenant Bernadette qui commence à faire des sottises !
Pauvres de nous !
Cela ne peut être que quelque chose de mauvais !
- Le père a raison. Tu as eu peur, tu n'as rien vu.
En tous cas, je te défends bien de jamais retourner à la grotte !
Bernadette promit. Elle avait gros cœur.
Un lourd silence haché des soupirs de la mère, des grognements du père, avait succédé aux reproches et aux protestations.
Bernadette et Toinette s'affairèrent à réunir les os ramassés les jours précédents, et Jeanne Baloum fut la bienvenue, qui fournit une occasion de s'esquiver : les trois petites coururent ensemble vendre leur récolte à la chiffonnière qui leur donna six sous.
Elles achetèrent une livre de pain et revinrent s'en régaler au cachot des Soubirous.
Il était près de cinq heures; déjà la nuit tombait.
Un maigre feu de fagot rougeoyait dans l'âtre et la fumée piquait les yeux.
- Et toi, dit soudain Louise, toi, Jeanne, as-tu vu quelque chose, sur la rive de Massabielle ?
Jeanne avait vu pleuvoir. Elle avait vu Bernadette qui priait à genoux, au lieu de ramasser du bois mort pour son fagot. Elle lui avait dit qu'elle allait se faire attraper...
Et, en effet, la mère Soubirous avait l'air bien mécontente. Tout de même, elles n'avaient pas si mal travaillé, puisqu'elles avaient gagné six beaux sous...
- Tu n'as pas vu une fille blanche ?
- Une fille blanche ? Bernadette a vu une fille blanche ? Ah! c'est pourquoi elle avait l'air si drôle... Tu as vu une fille blanche ? Où ?
Dans la grotte.

- Derrière le buisson ?
- Elle avait les pieds sur la mousse.
Le père les fit taire :
- Petite, ne dis rien chez toi. Bernadette rêvait...
Et Jeanne Baloum promit de se taire.
Ce qu'elle retint de plus clair ce fut que ses amies Bernadette et Toinette n'auraient plus la permission de retourner sur la rive de Massabielle, où, pourtant, on pouvait ramasser assez d'os pour remplir un panier. Dommage !
Elle partit en grognant : " Bernadette, avec ses histoires de fille blanche ! Pêt de périclé ! "
On se couchait tôt au cachot, pour ne pas user de chandelle. Et puis, une tranche de pain, un rien de fromage pour souper ne donnent pas bien envie de veiller. Quand le père était malade, on ne mangeait pas gras...
Mais on ne se couchait pas sans avoir fait la prière, tous agenouillés auprès du lit paternel.
Ce soir-là, en plus des prières habituelles, Bernadette récita le chapelet à l'intention de tous les Casterot et Soubirous défunts.
Toinette, qui tombait de sommeil, regardait sa soeur pour se tenir éveillée. Elle se la rappelait, à genoux devant la grotte.
Avait-elle vraiment vu quelque chose ? A la fin des " ave " égrenés lentement, Bernadette dit : " O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous! " et alors elle devint pâle, comme à Massabielle, et des larmes coulèrent sur ses joues.
-Bernadette !
Elle était si blanche que sa mère eut peur de la voir se Pâmer; François eut beau lui dire : "« Femme ! Tais-toi ! " elle courut chercher deux voisines.
Bernadette avait repris sa couleur naturelle, mais elle continuait à pleurer.

Bernadette à Lourdes

Louise raconta aux voisines que la petite avait cru voir . à la grotte de Massabielle une fille blanche.

Les voisines n'en revenaient pas d'étonnement.

N'en dites rien à personne ! Car Bernadette ne retournera plus à Massabielle.

Bernadette ! Tu entends ! Je te défends d'aller là-bas !

-Je n'irai plus.

-Promets-le-moi. Nous avons bien assez de malheurs !

-Je te le promets.

Et les voisines promirent de ne rien dire. Ce soir-là, elles se contentèrent de bavarder longuement, toutes deux, sur le pas de leur porte, dans la nuit noire ?



« Panier en usage dans les Pyrénées. »



Le « Cachot » état ancien.



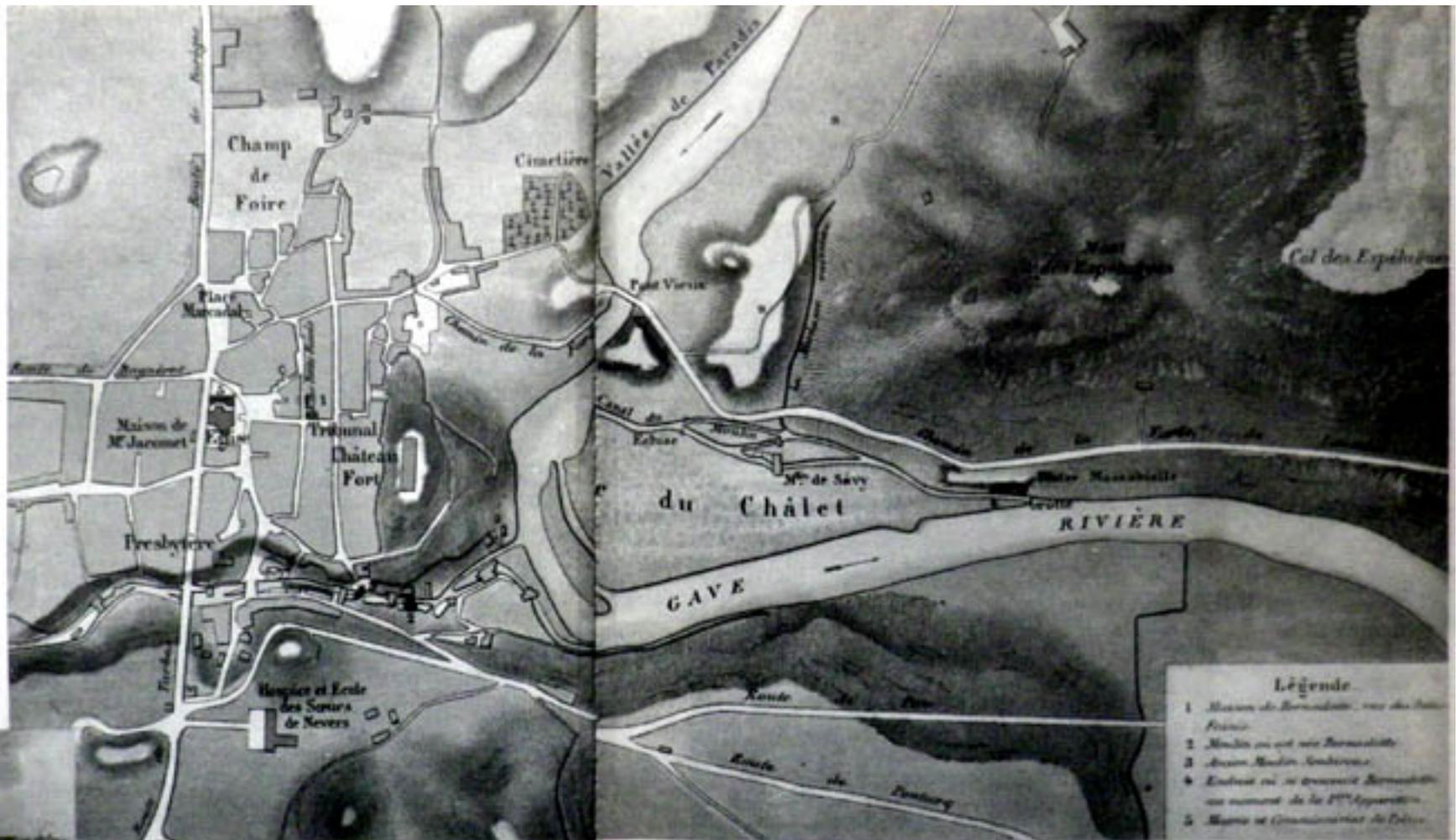
« Un maigre feu... »

Massabielle était un coin si sauvage. Etat de la grotte en 1858.



Le 11 février 1858...

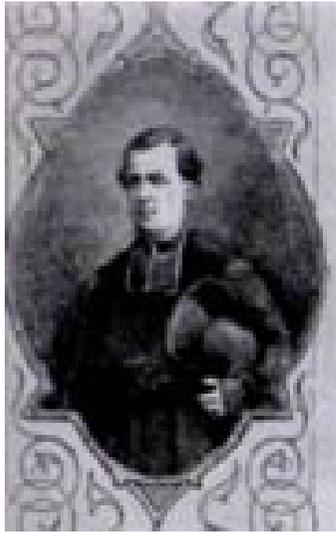




Plan de Lourdes à l'époque des apparitions.



Le château de Lourdes et le vieux pont.



L'abbé Pomian, vicaire à Lourdes
Était affable.

Table de communion de l'ancienne église
paroissiale de Lourdes, démolie en 1902.



Un intérieur pyrénéen.

Dit par erreur " maison de Bernadette"
En réalité, Bernadette n'habita jamais ce logis
qui fut donné par l'évêque de Lourdes à son
père, veuf, peu de temps avant son départ
pour Nevers.



Le père de Bernadette.
François Soubiroux.

rose mystérieuse ...

*"Qui est
celle
qui apparaît
comme l'aurore ?"*



Le vendredi, les deux petites Soubirous retournent à l'école.
Elles vont à l'école gratuite de l'hospice.

C'est à peine si les Soeurs connaissent Bernadette, qui n'est leur élève que depuis un mois.

Elle n'a de remarquable que le don de ne pas se faire remarquer.
On se fût étonné qu'à quatorze ans elle ne sache pas même lire si elle n'avait eu l'apparence d'une enfant de dix ans.

Elle passe si bien inaperçue que l'abbé chargé du catéchisme n'a pas eu l'idée de l'interroger : elle eût d'ailleurs été incapable de répondre.

Elle ne s'anime qu'à la récréation. où elle tourne la corde pour faire sauter les autres : son asthme l'empêche de sauter.

Ni Toinette ni Jeanne Baloum n'ont pu tenir leur langue à cette récréation du vendredi : au bout d'un quart d'heure, toute l'école sait que la sœur de Toinette a " vu quelque chose au bord du Gave ".

-La soeur de Toinette ? Celle qui gardait des moutons ?

-Elle se prend pour Jeanne d'Arc !, dit une grande.

Dix gamines l'entourent :

-Alors, tu as vu une fille blanche, à Massabielle ?

Bernadette rougit jusqu'à la racine des cheveux et répond doucement :

-Ça n'est pas votre affaire ! Laissez-moi !

-Jeanne Baloum dit que ta fille blanche avait un chapelet.

-Si c'était la Vierge ?

-Et si c'était le diable ?

Bernadette cherche à échapper aux rires moqueurs, aux mains qui agrippent sa jupe.

-Tu ne bougeras pas de là tant que tu ne nous auras pas tout raconté ! Taisez-vous, vous autres !

La grande qui a parlé de Jeanne d'Arc a de l'autorité. Les gamines se taisent. Et Bernadette, soudain très calme, a une expression sérieuse qui étonne.

-Elle a souvent cet air-là, ta sœur ?, demande à Toinette une grande, à voix basse.

Mais les autres piaillent

-Raconte! Raconte!

-Raconte!, insiste Jeanne. Si tu ne dis rien, on croira qu'hier tu as menti !

...

Et Bernadette raconte : elle a entendu le bruit d'un grand vent et, lorsqu'elle s'est retournée, elle a vu bouger l'églantier sauvage accroché à la grotte et, là, une lumière blanche. Une lumière blanche qui avait la forme d'une fille blanche. Et la fille blanche souriait. Elle était plus belle que tout. Une belle petite demoiselle.

-Comment était-elle habillée ?

-Sa robe blanche descendait jusqu'à ses pieds nus. Sur chaque pied, une rose jaune comme on n'en trouve pas de si belles sur la terre.

-Des roses jaunes... Des roses en or ?

-Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle qui n'a pas de souliers ?, dit une moqueuse.

-Et sur la tête ? Un chapeau ?, dit une autre.

Mais rien ne trouble Bernadette :

-Sur la tête, un voile blanc.

-Toute en blanc ?

-Une grande ceinture bleue.

-Menteuse !

Une claque a retenti : Sophie Pailhasson, la fille du pharmacien, a giflé Bernadette. Un brouhaha s'ensuit. Sœur Damien accourt au bruit.

-Je l'ai giflée, ma Soeur, parce qu'elle dit qu'elle a vu la Vierge !

-Je n'ai pas dit ça : j'ai dit " une fille blanche "

Soeur Damien ne prend pas du tout ça au sérieux. Elle est seulement frappée de l'air naïf et sincère de l'enfant, qu'elle emmène avec elle, gentiment, sans la brusquer :

-Dis-moi ce que tu as vu...

Bernadette décrit à nouveau la fille blanche.

-Pas plus grande que moi... Pas plus vieille que moi. C'est une petite demoiselle...

Oui, elle n'a pu faire le signe de la croix que lorsque " cela " l'a fait la première...

La soeur dissimule un sourire : la petite a rêvé, mais il n'y a pas en elle ombre de malice.

Eviter un esclandre qui lui mettrait ses compagnes à dos; car elle est gentille et douce, cette Bernadette. Et ses parents sont de si pauvres gens...

-Ne parle plus de cette histoire. On se moquerait de toi. Retourne en classe. Songe surtout à mieux travailler, veux-tu ?

Le soir, en rentrant de l'école des Frères de l'Instruction chrétienne, Jean-Pierre Soubirous rapporte à sa mère que Frère Léobard avait entendu parler lui aussi de la fille blanche qui était apparue à Bernadette. " Dis à ta soeur que je serais bien aise de la voir ! "

Et Louise Soubirous de soupirer : " Pauvre de nous ! Malheureux que nous sommes ! Vas-y, ma fille, vas-y ! "

Et Bernadette y fut. Et elle répéta son histoire. Et Frère Léobard lui dit comme Sœur Damien : " Oublie tout cela ! Tu vois bien qu'on se moque de toi ! "

L'enfant ne comprend pas pourquoi on se moque d'elle. Le souvenir d'un sourire lui garde le cœur en paix.

En rentrant, elle trouve dans la rue Toinette qui babille avec un groupe de filles de la rue des Petits-Fossés. Les drôlesses s'esclaffent en la voyant :

-Alors, tu as vu une âme du purgatoire ?

Je n'ai pas dit ça... Toinette, viens !

Son ton est si ferme que Toinette la suit. Elle la tance doucement :

-Toinette, tais-toi ! Tu vois ce que tu as fait, avec tes racontars ?

Tu m'as fait gronder par la maï, par Soeur Damien, par le Frère des Ecoles.

Si tout le monde en parle, je ne pourrai plus retourner à Massabielle. Et pourtant quelque chose me presse d'y aller...

-Ah ! Tu veux y retourner ?

Toinette est dans la joie d'avoir une bonne chose à colporter ...

Le père est encore au lit, elle rôde autour de sa mère jusqu'à ce qu'elle puisse lui glisser dans l'oreille, à l'autre bout de la petite pièce :

-- Bernadette dit que quelque chose l'appelle à Massabielle !

Quelque chose ! La fille blanche ! " Aïe !, Pauvres de nous !

Louise jette à Bernadette un paquet de hardes à reprendre :

-C'est fini, cette histoire ! Plus question d'aller là-bas ! Tu n'iras plus à la grotte ! M'entends-tu ?

Bernadette s'est assise; elle cherche à enfiler une aiguille, mais des larmes embuent ses yeux. L'âme en peine, elle ne peut dire oui.

Louise répète :

-Tu m'entends ? Réponds ! Tu n'iras plus à la grotte ! Promets ! Veux-tu nous faire mourir de honte, ton père et moi ?

Et Bernadette répond :

-Je le promets.

Ah ! Toinette et sa langue ! Elle se repent d'avoir parlé.

Maintenant, la maï va s'entêter.

-Tu es bête !, dit Marie Labayle. Ça aurait été si amusant de suivre ta soeur à la grotte ! Tu dis qu'elle a l'air d'une morte ? Tu en as vu, des mortes, toi ?

Et insidieusement, les unes après les autres, les gamines du quartier, dès le samedi matin, cherchent à persuader Bernadette :

-C'est demain dimanche ! On ne va pas en classe ! Va à

Massabielle ! N'aie pas peur ! Nous t'accompagnerons !

-Nous aussi, nous voulons la voir, la fille blanche!

-Je voudrais bien. Mais la maï a dit non...

Non que Louise fût d'une autorité redoutable : sa tendresse pour ses enfants la rendait faible.

Mais Bernadette craignait surtout les bavardes qui se taisaient à son approche, ricanant sous cape, ou les malignes qui la prenaient par le cou, l'amadouant par des câlineries :

-Emmène-moi à la grotte ! Dis-moi, à moi toute seule, qui est la fille blanche ! Je suis sûre que tu le sais !

Mais lorsqu'elle décidait : " Je n'irai pas... " son cœur se serrait si fort qu'elle en avait pour une demi-heure à étouffer.

Ce samedi, vers cinq heures du soir, Bernadette prit son capulet blanc et dit à sa mère

-Je vais à l'église.

Louise approuva : mieux valait parler de cette histoire à un abbé. Et point final.

L'abbé Pomian était au confessionnal.

Il avait reçu Bernadette le jour récent où elle s'était inscrite pour la préparation à la Première Communion, mais il ne la reconnut point : cette gamine pauvre, haute comme trois pommes, n'avait rien qui la distinguât du troupeau des gamines pauvres, mal développées par manque de nourriture.

Et cette gamine que rien ne distinguait lui raconta que, précédée par un bruit de grand vent, une fille blanche lui était apparue dans l'églantier sauvage de la grotte de Massabielle...

L'abbé Pomian était affable, paternel même; bien qu'il ne prît pas la petite au sérieux, il la laissa parler : mieux vaut que les enfants vident ce qu'ils ont sur le cœur...

Lorsqu'elle lui demanda : " Me permettez-vous d'y retourner ? ", il hésita.

Le lui interdire ?

Dieu sait les dégâts que le souvenir de cette histoire ferait dans l'imagination de la petite!

Mieux valait l'y autoriser : elle ne reverrait pas sa fille blanche, sans aucun doute, et aurait tôt fait d'oublier l'hallucination d'un matin.

Il lui dit donc ...

-Je te permets d'y aller.

-Demain dimanche?

-Quand tu voudras... Ah ! Comment t'appelles-tu ?

-Bernadette Soubirous.

Ce nom ne lui disait rien.

-Où habites-tu?

-Rue des Petits-Fossés. Mes parents habitent ce qu'on appelle le cachot.

-Quel âge as-tu?

-Treize ou quatorze ans.

-Comment !, dit l'abbé scandalisé, et tu ne vas pas au catéchisme ?

-Vous m'avez inscrite vous-même, Monsieur l'Abbé.

-Ah ? Bon ! Pense surtout à bien préparer ta Première Communion !

Et comme Bernadette faisait mine de se retirer

-J'ai encore quelque chose à te dire...

Soucieux de respecter le secret de la pénitence envers une enfant qui lui avait pourtant fait une confiance plutôt qu'une confession, il lui demanda gravement la permission de parler à Monsieur le Curé de ce qu'elle avait vu.

Elle le lui permit, tout aussi gravement.

Le soir, l'abbé dit à Monsieur le Curé cette chose indifférente, qu'il ne pouvait évoquer sans sourire :

-Ah ! une certaine Bernadette Soubirous, gamine qui habite l'ancien cachot, est venue me conter qu'elle a eu une vision rive de Massabielle. Elle a vu, comme elle dit, " une fille blanche ". Elle dit aussi " une petite demoiselle ". " Cela " l'a saluée, lui a fait de beaux sourires, et a récité le chapelet...

L'abbé Peyramale haussa les épaules et entretint son vicaire d'un sujet plus sérieux.

Quant à Louise Soubirous, lorsque sa fille lui rapporta toute chaude l'autorisation que lui donnait l'abbé de retourner à la grotte, elle prit un air courroucé :

-L'abbé dit oui, mais moi je dis non ! Et c'est non ! ...:



" retourne à Massabielle "...

*"Nous courons
à l'odeur suave
de vos parfums ..."*

Au carillon des cloches annonçant la grand'messe, Bernadette et Toinette sous leur capulet blanc se joignirent au groupe des filles de l'école qui allaient à l'église.

A la sortie, l'essaim des gamines que leurs parents laissent courir les rues attendait avec impatience les deux sœurs.

-Bernadette ! Retourne à Massabielle ! Nous irons avec toi !

-Je voudrais bien, mais je n'ose pas. Ma mère dit non.

-Tu as peur !. dit Thérèse.
-Moi, à sa place, j'aurais peur, dit Catherine. Si c'était le diable !
-C'est peut-être une âme en peine!
-Jette-lui de l'eau bénite ! Si ta fille blanche vient de la part de Dieu, tu le verras bien !, dit Jeanne Batoum. Viens ! Si tu n'oses pas demander la permission à ta mère, je la lui demanderai, moi !
Il était près de onze heures. Devant l'église, la foule des dimanches s'était égaillée. Une légère anxiété agitait Bernadette, mais, en surface, comme un souffle d'air agite la face de l'eau; au fond d'elle-même, un grand calme heureux. Elle marchait sans hâte vers la rue des Petits-Fossés, précédée par sa sœur et Jeanne qui couraient, se retournant vers elle pour lui crier
Dépêche-toi !
Jeanne fit sans façon irruption chez les Soubirous :
-Mère Soubirous ! Laissez Bernadette retourner à la grotte !
Elle emportera de l'eau bénite, et si sa fille blanche est le diable, pffft ! Fini !
-Qu'est-ce qu'elle risque ? L'abbé lui a permis d'y aller !
- Je ne veux pas. Et si Bernadette tombait à l'eau ?
- Il n'y a pas assez d'eau pour se noyer à cet endroit !
- Et si vous n'êtes pas de retour pour vêpres ?
Bernadette fit un pas en avant :
-Je reviendrai à temps, je te le promets.
Louise sait que sa fille a coutume de tenir parole; mais son François a été très contrarié, jeudi, de cette histoire de petite demoiselle. Il dira sûrement non.
Et la maï se retranche derrière l'argument suprême des mères faibles :
-Demande la permission à ton père.
-Il est chez Cazenave.
-Je t'accompagne, dit Jeanne qui ne voulait pas lâcher l'héroïne du jour.

Les autres filles attendaient à la porte dut cachot. Bernadette prit les devants, suivie de son escorte.
François fronça les sourcils quand il aperçut sa fille : le pauvre homme en avait tant vu qu'il avait toujours peur d'apprendre une mauvaise nouvelle, quand quelqu'un de la maison venait le relancer à son travail.
L'une des plus fâcheuses était cette histoire de Bernadette à Massabielle.
Moins on parle des pauvres gens, mieux ça vaut. Les gamines du quartier, celles de l'école de l'hospice, avaient déjà fait trop de bruit : quand il était passé près de la fontaine, par deux fois, des femmes l'avaient montré du doigt, et elles avaient ri.
Il préféra pourtant informer son patron des bruits qui couraient afin qu'il sache bien que lui, François, homme sensé, n'était pour rien dans ces racontars.
Sa Bernadette ! Une fille si raisonnable d'habitude ! Prendre des vessies pour des lanternes, et une pierre blanche pour une vision du paradis !
Car ce n'était sans doute que cela : une pierre blanche... Aussi prit-il un ton rogue pour dire à Bernadette
-Qu'est-ce qu'il y a ?
-Mère me donne la permission de retourner à Massabielle si tu dis oui.
-Non !, dit Soubirous.
Cazenave intervint :
-Laisse-la faire ! Mieux vaut qu'elle y retourne, pour bien comprendre qu'elle n'a rien vu du tout.
-Et si elle voit quelque chose ?
-Si elle voit quelque chose, " cela " ne peut être mauvais, puisque " cela " a un chapelet.
Le père Soubirous était si chamboulé par toute cette affaire qu'il se mit à pleurer. C'est pour ne pas paraître repousser l'avis de son patron qu'il dit à Bernadette :
-Va ! Mais je ne te donne qu'un quart d'heure.

La petite se sentit soudain si soulagée, ce soulagement lui insuffla une telle résolution qu'elle osa dire
-Un quart d'heure, ça n'est pas assez !
-Bon. Mais sois de retour pour vêpres, comme le demande ta mère.
Maintenant, Bernadette se hâtait.
-Le père a dit oui, dit-elle à la maï en prenant sur la cheminée un flacon vide, pour l'eau bénite.
Courant le remplir au bénitier de l'église, elle avançait cinq de ses compagnes. D'autres groupes se formaient, Toinette et Jeanne Baloum en tête.
Toutes gamines pauvres entre douze et quatorze ans, avec des robes rapiécées et déteintes, pieds nus dans leurs sabots.
-J'ai peur!, dit Pauline Bourdeau.
-Moi aussi, j'ai peur, dirent les autres.
Bernadette n'entendait pas, elle voyait le paysage bouger tant elle allait vite, comme si quelque chose en elle lui disait : " Dépêche-toi! ".
Ses compagnes avaient peine à la suivre. Lorsqu'elles parvinrent devant la grotte, elle était déjà à genoux. Elles firent comme elle. Toinette arriva la dernière, et s'agenouilla aussi.
Et elles se mirent à dire le chapelet.
Soudain, Bernadette dit :
-Voilà une lumière ! La voilà !
-Où ça ?
Bernadette passa le bras autour du cou de sa plus proche voisine, — geste d'affection qui lui était coutumier, — et montra la grotte du doigt :
-Guérat-lo... Qu'at chapelet troussat en bras drect... Qu'et gaito...
-(Voyez là ! Elle a le chapelet passé au bras droit... Elle vous regarde !) Elle rit ! Elle lève les yeux au ciel... Elle salue...
La petite demoiselle était au même endroit que la fois précédente.

Les enfants ne voyaient rien, mais Pauline se sauva, épouvantée.
Marie Millot avait en poche la fiole d'eau bénite. Elle la passa à Bernadette
-Jette-lui-en !
Bernadette avança, et aspergea le rocher d'eau bénite.
-Y est-elle encore ?
-Oui. Elle sourit...
-Va plus près !
Bernadette se rapprocha encore, et refit son aspersion, par deux fois. La " fille blanche " saluait et souriait.
Jeanne Baloum était au-dessus de la grotte avec d'autres gamines; elle voyait Bernadette jeter l'eau bénite. Furieuse qu'elle ne l'ait pas attendue pour " commencer ", elle cria :
-Demande-lui si elle vient de la part de Dieu !
-Ou de la part du diable !
-Avance ! Avance plus près !
-Tu n'avances pas ?
-Ah ! Je vais te l'assommer, ta fille blanche !
Une pierre de la taille d'un pain d'une livre buta contre le rocher où Bernadette s'appuyait, elle rebondit et tomba dans le canal avec un grand éclaboussement d'eau.
Les enfants eurent une frayeur terrible et s'enfuirent comme une volée de moineaux, en piaillant. Bernadette, toute droite, blême, ressemblait vraiment à une morte.
Jeanne et ses compagnes dévalèrent du haut du rocher. Elles virent Bernadette à genoux, immobile.
Deux ou trois filles lui parlaient, la poussaient, essayant de la tirer de cet état terrifiant où, les yeux fixés sur la grotte, elle semblait ne rien voir de ce qui l'entourait.
-Vilaine !, dit Marie à Jeanne, c'est toi qui as jeté la pierre !
-Elle a les yeux tout grands, dit Justine Soubis, et pourtant on dirait qu'elle dort..

Jeanne, la coupable, s'affole :
-Elle a l'air d'un ange, mais elle est morte !
Et toutes se mettent à pleurer.
-Bernadette ! Qu'as-tu ? Tu es malade ?
-Lève-toi ! Allons-nous-en !
Bernadette restait immobile, telle un roc.
Les plus fortes essayent, tirant, poussant, de la contraindre à se lever, mais cette enfant fluette semble changée en statue de granit.
Les deux plus apeurées, qui ne demandaient qu'à s'enfuir, laissèrent à la grotte les plus courageuses et coururent chercher du secours.
En ce dimanche où le moulin de Savy se taisait, comme tous les moulins sur toutes les eaux, la meunière, Jeanne Nicolau, et sa soeur Jeanne-Marie profitaient d'un pâle rayon de soleil sous le ciel bas de février pour se promener au bord du canal.
Les petites rejoignirent les deux femmes :
-Venez ! Aidez-nous ! Bernadette Soubirous a l'air morte sur la rive de Massabielle !
Chemin courant, elles racontèrent l'histoire de la " fille blanche ". Jeanne Nicolau et Jeanne-Marie ne purent que constater qu'il semblait impossible de tirer Bernadette de son immobilité.
Non, elle n'était pas morte, avec ces grands yeux ouverts, ce visage transparent, éclairé du dedans comme une veilleuse blanche, et ce sourire, ce radieux sourire. Mais qu'était-ce là ?
-Je vais chercher mon fils, dit la meunière.
La meunière avait un grand fils, marié depuis deux ans.
Antoine Nicolau s'habillait " en dimanche " pour aller à Lourdes où des camarades l'attendaient à l'auberge.
Il suivit sa mère, montant par le chemin du bois, descendant par le raidillon qui contourne la niche.
Ils trouvèrent au milieu des rochers trois ou quatre gamines autour de Bernadette toujours à genoux, toujours immobile, toujours les yeux grands ouverts, regardant la grotte.

De ces yeux, des larmes ruisselaient; mais, pleurant, elle souriait, et son visage était si beau que jamais le meunier n'avait vu si beau visage.
Mains jointes, elle disait le chapelet : ses lèvres et ses doigts remuaient.
Il resta quelques instants à la regarder, saisi d'admiration et de respect, avec une émotion où la crainte et la joie se mêlaient.
Depuis qu'un homme était là, les filles et les femmes avaient moins peur, son admiration les gagnait, et son respect.
Dans la niche que contemplait Bernadette, le meunier ne vit rien.
Et il avait peine, tant l'enfant souriante était pâle. Mais il n'osait l'approcher.
Alors sa mère lui dit :
-Prends-la, nous allons l'emmener chez nous.
Il saisit son bras, mais tout inconsciente qu'elle semblât, elle résistait à celui qui voulait l'entraîner, ses yeux restaient fixés sur ce qu'elle voyait, là, dans la niche qu'enguirlandaient les ronces.
Pas un gémissement, mais, après chaque effort de résistance, une respiration un peu haletante.
Nicolas finit par la relever, la tenant par un bras, la meunière tenant l'autre.
Quand l'enfant fut debout, il essuya les larmes qui inondaient ses joues, il lui mit même la main sur les yeux, pour l'empêcher de regarder ce qu'elle voyait et que les autres ne voyaient pas.
Il essaya aussi de lui courber la tête, mais elle la relevait, les yeux toujours ouverts, avec son même sourire.
A deux, aidés des filles qui poussaient par derrière, ils eurent grand mal à lui faire gravir le sentier.
Bernadette luttait pour redescendre; il fallait beaucoup de vigueur pour l'entraîner.
Antoine Nicolau était un fort garçon de vingt-neuf ans; pour lui un sac de farine ne pesait pas lourd, mais tout seul, dit-il, il aurait eu grand travail à remuer Bernadette.

Le visage de la petite Soubirous demeurait blême, elle avait toujours les yeux fixés vers le haut, sans rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

Elle semblait bien ne pas entendre les questions que la mère Nicolau et son fils lui posaient.

Lorsque le groupe atteignit le plateau, le meunier avait tant peiné que, malgré le froid, il essuya du revers de la main la sueur qui lui mouillait le front.

Ce n'est qu'en entrant au moulin, sur le seuil même, que Bernadette baissa les yeux et la tête; et des couleurs naturelles lui revinrent au visage.

Les Nicolau la firent asseoir dans la cuisine. Ses compagnes, timidement, l'avaient suivie. Quand elle fut assise, et calme comme si de rien n'était, le meunier lui dit :

-Que vois-tu dans ce trou-là ? Tu vois quelque chose qui n'est pas joli ?

-Oh non ! Je vois une petite demoiselle très belle ! Elle est toute blanche, elle a un chapelet au bras, et elle joint les mains.

Parlant ainsi, Bernadette appliquait les mains l'une contre l'autre, et son visage redevenait aussi beau qu'à la grotte.

-Reste ici, ta mère va venir te chercher.

Et le meunier partit pour Lourdes. En passant, il s'arrêta à l'auberge que tenait tante Bernarde, la marraine de l'enfant, et il lui raconta ce qui s'était passé.

Tante Bernarde se mit à geindre :

-Cette petite ! Mon Dieu ! A quoi pense-t-elle d'aller là-bas ! Et que pense ma soeur, de l'y laisser aller !

Antoine hochait la tête. Et de toute la journée il ne put penser à rien d'autre qu'au visage transfiguré de Bernadette; il en avait le cœur serré, et ébloui.

Toinette avait couru prévenir sa mère. Elle la trouva chez Cyprine Gesta, leur voisine.

Bernadette est au moulin ! Elle a vu la fille blanche ! La fille blanche la suit ! Elle est quasiment morte ! Viens la chercher !

-Pauvres de nous !, gémit Louise, moi qui lui avais défendu d'y aller ! Pourquoi le père le lui a-t-il permis !

Et Louise agitait sa main droite.

-Je te dis qu'elle est quasiment morte !, protestait Toinette qui ne connaissait que trop bien ce geste, prélude à une pluie de gifles.

-Morte que morte, elle va bien voir ! Quant à toi !...

Toinette évita de justesse la claque maternelle, et la mère Soubirous prit un bâton gros comme le doigt, décidée à en faire l'argument essentiel de ses remontrances.

Sur le chemin du moulin, Cyprine calmait la maï.

-Laisse ce bâton... Bernadette a sûrement eu bien peur, de quoi la guérir de retourner là-bas...

Des groupes stationnaient devant le moulin : le bruit avait couru que la gamine du cachot avait failli mourir d'avoir vu une fille blanche, et on venait aux nouvelles.

La meunière de Savy laissa tout le monde à la porte, sauf la mère, la soeur, et la voisine qui entrèrent.

Bernadette était assise auprès du feu.

Elle avait repris sa figure ordinaire de petite paysanne chétive et asthmatique, sauf qu'elle pleurait si fort que son tablier était trempé de ses larmes.

Louise Soubirous éclata en reproches :

-Comment, petite drôlesse, tu fais courir le monde après toi ?

-Mais, maï, je ne dis à personne de me suivre !

Louise leva le poing. Cyprine la tira par la manche et la meunière s'interposa :

-Ne lui dis rien ! Ramène-la à la maison, et qu'elle dorme !

Ta fille est un ange du ciel !...

Mais un ange du ciel peut apporter de telles perturbations dans un pauvre foyer terrestre que la mère Soubirous s'écroula sur une chaise, en pleurant.

-En tous cas, je ne veux plus qu'elle y retourne ! Jamais plus !
Mère et fille rentrèrent à la maison sans parler.

Pour Louise, l'événement du jour était comme une grave maladie qui aurait mis en péril la vie de son enfant : elle avait eu si grand peur, dans sa colère, quand Tomette lui avait dit : " Elle est quasiment morte ", que le soulagement de la voir vivante, pour l'instant, primait tout.

Mais déjà, l'inquiétude renaissait.

Elle la regardait du coin de l'œil et, pour la première fois, l'expression sérieuse de son visage au repos lui faisait impression, lui serrait le cœur, comme se serre le cœur de la mère qui décèle pour la première fois dans les yeux de sa fille la gravité d'un amour.

Et quel amour ! L'amour de Celui qui a dit : "Je viendrai comme un voleur."

Louise, femme simple, ne comprenait pas, et ce qu'elle ne comprenait pas l'effrayait.

Ce soir-là, elle se contenta de dire à François que Bernadette avait revu cette chose blanche, se gardant d'exciter sa colère : son homme était bien assez malheureux comme ça.

Les Soubirous mangeaient la soupe tête baissée sur leur assiette quand Basile Casterot fit irruption : elle qu'on ne voyait jamais plus chez sa soeur.

Elle était rouge de sa course et de son indignation :

-Louise ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

-Est-il décent qu'on parle ainsi de Bernadette ?

-Que s'est-il passé à Massabielle ?

-Que s'est-il passé au moulin de Savy ?

-Gamine, tu nous ferais devenir malades, par la peine que nous avons d'entendre les gens parler de toi !

-Louise ! Garde ta fille à la maison!

-François, une fois dans ta vie, montre de l'autorité ! Il ne manquerait plus qu'à la suite de tout ce bruit on te remette en prison!
François releva sa tête humiliée

-Je te promets, Basile, que Bernadette ne retournera pas à la grotte.

Mais dans Lourdes, déjà, ce dimanche soir, la rumeur grandissait : " Une petite pauvre qui habite le cachot a vu la Vierge à Massabielle ! "

-La Vierge à Massabielle ? On y mène les pourceaux ! Ainsi commérait les commères. Et plus d'une demandait

-Mais qui sont ces Soubirous ?

Il y avait beaucoup de Soubirous à Lourdes, mais les Soubirous de Bernadette étaient honnis et méprisés par frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, et leurs quarante-huit cousins germains : les brebis galeuses de la famille.

Car François et Louise Soubirous étaient pis que pauvres : déchus.



: Sabots d'enfant.

4

qui sont ces Soubirous ?

*"Les frères du pauvre
le haïssent,
et ses amis
se retirent loin de lui."*

-
-
-

Il y avait un mystère Soubirous : ce mystère, c'était l'amour.
Pour ces pauvres gens tout était " peine et misère ", mais tout aussi était amour.

Le mariage du père et de la mère de Bernadette, François Soubirous et Louise Casterot, avait été un mariage d'amour. Chose rare en nos campagnes, où la raison souvent l'emporte sur le cœur.

Et, chose encore plus rare, ils continuaient à s'aimer, si indulgents chacun aux faiblesses de l'autre qu'ils en oubliaient de faire prospérer la maisonnée.



Le moulin de Boly. Etat ancien.



Le moulin de Boly. Etat actuel.



Le 7 janvier 1844, à deux heures de l'après-midi, cette chambre vit naître la petite Marie-Bernarde, que le monde entier aimera et vénérera sous le nom familier de Bernadette.



Aujourd'hui, au moulin de Boly, l'âtre est vide.

LA VEUVE CASTEROT

Lorsque Justin Casterot, meunier, était mort à un peu plus de quarante ans, en pleine force, en plein travail, en plein essor vers le bien-être, sinon la prospérité, il laissait une veuve bien embarrassée.

Les qualités d'ordre de Claire Casterot ne pouvaient suffire à faire aller le moulin : c'est un labeur d'homme.

Elle ne pouvait, seule, faire marcher la grande roue à aubes de bois qui tournait tant bien que mal sur le Lapaca (plutôt mal que bien quand, à la fonte des neiges, le petit cours d'eau se muait en torrent); elle ne pouvait charger sur son dos les sacs de blé, les sacs de farine, et, fouet au poing, qu'il pleuve ou qu'il vente, courir le pays en carriole.

A la femme du meunier incombait, en plus du ménage, de recevoir les pratiques avec les mots de circonstance sur la santé des vieux et celle des enfants, d'inscrire les commandes, de tenir les comptes, sans confondre l'avoir et le devoir, enfin, avec le son des moutures, d'engraisser autant de goretts que possible.

Cela suffisait à faire de lourdes journées.

Le reste regardait le meunier.

Au claquement des vannes dans l'eau, au roulement des meules, au tic-tac d'horlogerie de la mécanique, les Casterot avaient élevé cinq enfants, malgré la redevance qui leur semblait énorme d'un cochon par an au propriétaire.

Mais Justin quittait cette vallée de larmes à un moment critique : encore un effort, et ils auraient eu de quoi faire repiquer les vieilles meules, réparer les roues vétustes, renouveler les tamis usés.

Qu'y pouvait une meunière vaillante, mais sans meunier, avec Bernarde et Louise, ses deux grandes filles, une autre de douze ans nommée Basile, un gamin de onze, Jean-Marie, et la petite ", ravisée " de deux ans, Lucile ?

Le moulin se taisait, les économies fondaient.

Et un " compagnon " engagé coûtait plus cher qu'il ne rapportait.

Bernadette à Lourdes

Pour que tout ce monde vive, il fallait que le moulin tourne.
Pour que le moulin tourne, il fallait un meunier.
Et, pour avoir un meunier, le bon sens imposait de marier la
fille de la meunière : les bonnes affaires sont des affaires de famille.

UN MARIAGE D'AMOUR

Le prétendant qui se présente a fait ses preuves : François
Soubirous, meunier, est fils de meunier.

Claire Casterot l'a même vu à l'ouvrage, puisqu'il a plus d'une
fois donné un coup de main à son pauvre défunt, que Dieu ait son
âme.

Mais voilà : ce n'est pas autour de l'aînée, Bernarde, qu'il
tourne, il s'attarde auprès de ce joli petit bout de femme, blonde aux
yeux bleus, riieuse sous le mouchoir noué sur l'oreille, qui a nom
Louise.

Louise a dix-sept ans à peine. Il ne lui déplaît pas, il lui plaît
même, cet homme au long nez, le front marqué de la ride des
taciturnes, qui l'écoute bavarder en hochant la tête comme un bon
papa.

Un bon papa, c'est le mot : François Soubirous a trente-cinq
ans, dix-huit de plus que la petite !

La veuve va-t-elle s'entêter, maintenir fermes les traditions qui
exigent que la fille aînée se marie la première ?

Mais Bernarde n'est pas pressée, le galant ne l'inspire point, et
la mère, qui aime sa Louise, la veut heureuse avec ce François qu'elle
aime et qui l'aime.

Un homme sérieux : le garçon qui attend ses trente-cinq ans
pour- penser au mariage n'en veillera qu'avec plus de soin sur sa petite
meunière et sur son vieux moulin.

Donc, tope là ! Le mariage est décidé pour le 19 novembre
1842. C'est du moins ce qu'homme propose.

Dieu en a disposé autrement : la mère du fiancé meurt un mois
avant les noces.



Armoire rustique du pays de Bigorre.

Grand deuil, et grave dilemme : faudra-t-il se résigner à marier Louise et François sans les festivités traditionnelles pour que le moulin ait enfin un meunier, ou laisser un an encore pourrir le bois des aubes, s'effriter les meules gisantes et courantes ?

La mère Casterot pose la situation en termes clairs : d'une part, le moulin ne saurait attendre; d'autre part, les noces ne sauraient se célébrer sans modeste appareil.

Total : on mariera Louise et François devant Monsieur le Maire à la date prévue, ou, plus exactement, devant Monsieur le Maire on mariera François Soubirous, fils du meunier de Latour, avec le moulin de Boly.

Mais il n'épousera sa meunière devant Monsieur le Curé que lorsque les affaires de succession seront réglées.

Et, deux mois durant, le marié passera la journée au moulin de Boly, mais il ira passer la nuit au moulin de Latour...

Le 9 janvier 1843, les vraies noces, le mariage religieux, fut célébré avec d'autant plus de contentement qu'on avait attendu.

LA JEUNE MEUNIÈRE

Et la vie s'organisa.

Ce fut le jeune ménage qui prit la chambre où couchaient naguère Claire Casterot et son défunt mari.

Dans une autre chambre, la veuve et ses enfants.

Restait la salle commune avec l'âtre où cuisaient la soupe et le "milloc".

C'est là qu'on recevait les pratiques. Heureux quand arrivait un homme avec deux gros sacs, trois, quatre gros sacs de grain sur son mulet.

Le grincement de la plume de la mère sur son registre préluait au tic-tac du moulin. Et les habits du meunier étaient blancs de farine.

Le dimanche, ses habits étaient propres, donc noirs; c'est sa petite femme qui tirait de l'armoire son capulet blanc, pour aller à la messe.

De l'armoire : elle était fière du beau meuble, cadeau de fiançailles de sa défunte belle-mère.

Elle le cirait et s'y mirait, coquette comme le sont les filles d'Eve, mais sans malice.

Elle aimait seulement voir dans les yeux de son François qu'il la trouvait mignonne.

Elle aimait qu'on dit à la ronde que la petite meunière était avenante, et que son bavardage retînt à la maison les vieilles pratiques, les bonnes femmes qui apportaient à moudre le blé ou le maïs.

— Vous prendrez bien quelque chose, mère Lagües? Et de sortir le vin, le pain, le saucisson ou le fromage.

La veuve-Casterot, la meunière-chef, grommelait parfois

Elles mangent plus qu'elles ne paient... " Elle ronchonnait aussi : " Ah ! Si je n'étais pas derrière toi pour tout tenir en ordre !...

LA JEUNE MAMAN

Louise avait tendance à se laisser vivre en jeune fille dans la maison maternelle, point encore persuadée qu'avoir un mari c'est aussi se soucier du ménage.

Et puis, elle était lasse : l'enfant qu'elle attendait ralentissait ses pas, ses gestes; son gros ventre et sa toute petite figure attendrissaient sa mère.

Le 7 janvier 1844, à 2 heures de l'après-midi, un an après son mariage, elle mit au monde une fille : selon les bons usages, on ne la montra à personne avant son baptême, pour éviter " le mauvais œil... "

Tante Bernarde la tint sur les fonts baptismaux.

Marraine et enfant furent enveloppées ensemble dans un grand voile blanc et ne pénétrèrent dans l'église que lorsque le prêtre eut prononcé l'exorcisme rituel " Retire-toi, Satan ! "

Les vieilles avaient dit à Bernarde : Surtout ne te retourne pas, ne regarde pas derrière toi, pour que la petite ne soit pas menteuse !

Bernadette à Lourdes

Et Bernarde ne se retourna pas.

La nouvelle-née fut inscrite à l'état-civil "Bernarde-Marie", et "Marie-Bernarde" sur le registre de la paroisse.

Mais elle était si petite, si gracieuse, cette enfant, qu'on l'appela Bernadette.

Bernadette avait autour d'elle quatre femmes pour la choyer : sa mère-grand, sa mère, ses deux jeunes tantes, plus le bruit monotone de la grande roue du moulin.

Ficelée, bras compris, dans les langes et la bourrasse comme l'est l'enfant Jésus sur les vieilles images, la tête couverte du bonnet en molleton piquet qu'on appelait la berrette, la petite était encore liée dans son berceau à l'aide d'une bande tricotée : même si le berceau se fût retourné, elle ne pouvait tomber.

Mais à peine poussait-elle un cri que Louise la prenait dans ses bras, la tétée l'apaisait : c'était la coutume, on ne laissait pas pleurer les marmots, on les berçait ou on leur donnait le sein.

Et Bernadette s'épanouit dans la chaleur maternelle, si câline dès qu'elle sut sourire que l'amour fleurissait autour d'elle en gracieuses exclamations.

Enfin vint le jour de la cérémonie traditionnelle dite en ce temps " dau camos ", deux jambes, où l'on libérait l'enfant de ses entraves en murmurant des incantations.

Maintenant Bernadette peut caresser le visage maternel, et Louise, son poupon sur les bras, laisse de plus en plus Maman Casterot veiller sur toutes choses.

Elle n'a pas une forte santé et attend un second enfant.

Bernadette a dix mois qu'elle tette encore.

Mais, un soir de novembre, un brûlot de la chandelle de résine qui éclaire la salle commune tombe sur le sein de la jeune femme : la brûlure n'est pas profonde, mais trop douloureuse pour qu'elle continue à nourrir.

L'idée de sevrer la petite avant l'âge de deux ans eût semblé criminelle.



Fonts baptismaux de l'ancienne église paroissiale de Lourdes.



Bercelonnette.

Bernadette à Lourdes

Reste à la mettre en nourrice, mais la maisonnée s'afflige à l'idée de se séparer de ce bébé tout gazouillis et sourires.

BERNADETTE EN NOURRICE

C'est alors que, porteurs de céréales à moudre, arrivent, de Bartrès, Lagües et sa femme Marie.

Ils viennent de perdre un enfant d'un mois et leur chagrin s'aggrave du lait inutile qui gonfle les seins de la femme, mouille sa robe, la fait souffrir.

Marie cherche un nourrisson, les Soubirous cherchent une nourrice...

Or, celle-là est brave femme, vieille pratique du moulin; elle se contentera de cinq francs par mois, tant on est bons amis, tant la petite est mignonne.

Marché conclu. Et, le cœur dolent, Louise emmènera le lendemain à Bartrès sa petite fille dans son berceau. Louise le tient d'un côté, Bernarde de l'autre.

Une lieue de marche. Ça n'est rien. L'enfant dort, ainsi bercée, bien emmitouflée, et grisée d'air froid.

Chez les Lagües, on l'accueille comme l'enfant Jésus.

Marie a trente ans, la poitrine vaste et le cœur prompt. Parce que la petite pleure de voir partir sa mère, les Lagües gardent tante Bernarde auprès d'eux le temps qu'il faut à Bernadette pour s'habituer à de nouveaux visages.

Bientôt, tous ces visages, ceux des voisins eux-mêmes, s'épanouissent quand la petiotte leur sourit, en tendant les bras. Mais, à Lourdes, François se languit de sa mignonne.

Son grand pas tranquille de paysan couvre huit kilomètres aller et retour pour aller la voir et la faire sauter sur ses genoux.

Un jour, cet homme rude la berça longtemps dans ses bras en pleurant. L'enfant que Louise attendait, né en évrier, était mort en avril.



Lourdes est, en 1858, une petite ville de 4.000 habitants.

Les moulins de Lapaca au pied du château-fort. Litho de Mialhe 1832.





Avec 1 fr. 50 par jour, pas de quoi nourrir 6 personnes...

Pour François Soubirous, un emploi de garçon d'écurie
chez l'entrepreneur du service de diligences...
Un relais de diligences. .



Qui sont ces Soubirous ?

Elle en avait eu tant de chagrin que la peine avait fait passer son lait.

Lorsqu'il fallut rendre Bernadette à sa mère pour la sevrer enfin elle avait dix-neuf mois et courait vers sa nourrice pour prendre le sein comme un agneau court vers la brebis, ce fut au tour des Lagües d'être tristes.

Mais, au moulin de Boly, Casterot et Soubirous exultaient :
"Bernadette nous est revenue! "

Nous sommes en octobre 1845.

LE MÉNAGE SOUBIROUS

Et le moulin de tourner tant bien que mal, plutôt mal que bien, pendant trois années.

Le 19 septembre, il est né à Bernadette une petite soeur, Marie-Antoinette, dite Toinette.

Le moulin de Boly doit maintenant nourrir quatre Casterot et quatre Soubirous. C'est beaucoup. C'est trop.

Claire Casterot pourrait rester fermière du moulin et persuader son gendre de travailler ailleurs, mais tout est affection et entraide dans cette famille : c'est la mère qui partira, avec ses enfants, laissant au jeune ménage son gagne-pain.

En 1848, elle prend une maison proche de la forêt.

Dieu seul sait si ce départ ne cache pas un regret : celui de voir fille et gendre ne point conduire leurs affaires comme il le faudrait, et le pressentiment d'une proche déconfiture...

Elle possédait un petit avoir, la veuve Casterot, qu'elle tenait à remettre intact aux enfants Casterot; or, avec une douce insouciance, ses enfants Soubirous grignotaient ses économies...

Et puis, elle voulait marier ses filles. Bernarde avait maintenant 25 ans, Basile 20. Chez elle, dans une maison bien rangée, à son gré, elle serait plus libre et les caserait mieux.

Le fait est que l'année suivante Bernarde épouse un marchand de la rue du Bourg : les aléas sont moindres dans le commerce que dans la meunerie.

Brève union ; Jean Tarbès meurt l'année suivante.

Bernarde restera veuve quatre ans, et se remariera, en 1853, avec Jean-Marie Nicolau, agriculteur, qui lâchera la culture pour acheter à Lourdes un cabaret. Voilà la tante-marraine aubergiste.

Une aubergiste que la misère croissante de sa soeur Louise irrite et vexe. " Une Casterot, tout de même! "

Car voilà que les meuniers de Boly ne peuvent plus payer leur loyer. Comment en sont-ils venus à cette extrémité?

Ah ! la mère Casterot leur a bien manqué !

Elle sait écrire, et compter, elle, tandis que Louise et François sont de complets analphabètes.

Ils travaillent, oui, mais en pauvres gens sans défense. " Vous paierez quand vous pourrez ", disait Louise à plus pauvre qu'elle. Et elle consolait le débiteur avec un coup de blanc.

Jamais, pour rien au monde, ell

e n'eût admis que quiconque passât par Boly sans manger et boire. Ce n'est pas ainsi qu'on s'enrichit, qu'on ramasse de quoi faire au moulin les réparations indispensables.

Aussi la farine est-elle de plus en plus grossière, et les pratiques de plus en plus rares. Point de moutures, point de son; point de son, point de cochons; et point de quoi payer les redevances...

Or, le moulin de Boly était depuis quelques années la propriété d'un Soubirous, un riche Soubirous celui-là, qui entendait bien profiter un jour des négligences de son parent pour reprendre sa vanne, ses meules, et faire enfin tourner le tout à son gré et à son profit.

Aussi se hâta-t-il de signifier congé à son fermier à la première défaillance.

Dans la famille, sauf la mère Casterot, personne ne plaignit Louise et François : " S'ils avaient su mettre de l'argent de côté, disait-on, ils auraient eu de quoi acheter le moulin...

Mais quand on offre le pain et le saucisson en veux-tu en voilà... "

Onze ans de mariage, et à la porte...

Onze ans de mariage, trois enfants, beaucoup d'amour, beaucoup de fatigue, et pas d'argent.

Encore moins de crédit : " François aime un peu le cabaret et les cartes ", dit Dominique Vignes, mari de Lucile Casterot.

Bernarde elle aussi jugeait François sans indulgence.

Et Louise? Elle l'aimait. Elle lui passait le cabaret et les cartes. Et François ? Il l'aimait. Il lui passait de n'être point ménagère économe.

Et peut-être avait-il pris l'habitude du cabaret et des cartes afin qu'elle n'eût pas honte de n'être pas ménagère économe. Et peut-être n'eut-elle pas souci de bien tenir sa maison pour qu'il n'eût pas honte de son cabaret et de ses cartes.

Quand on s'aime, c'est ainsi. Quand on s'aime malgré tout, malgré des caractères trop semblables, lorsque les qualités de l'un ne viennent pas s'opposer aux défauts de l'autre, et les pallier.

Car, avant son mariage, François ne rechignait pas au travail. Et puis, le découragement était venu. La mère Casterot secouait bien sa fille, mais ce n'est pas Louise qui aurait tarabusté son François...

Elle préféra se mettre à " toucher le vin " elle aussi, comme on disait dans le pays

D'ailleurs, à Lourdes, en ce temps-là, personne ne refusait une chopine. Quand on n'a pas à manger, et qu'on fait de lourds travaux, un verre de vin, ça soutient... Honni soit qui mal y pense...

Mais on pensa mal des Soubirous.

C'est pourquoi nul ne leur tendit une perche salvatrice quand on les vit acculés à la misère.

Et ils ont quitté le vieux moulin de Boly, et toute la famille s'est installée dans une bicoque proche du moulin de Lacadé.

C'est là que naquit le quatrième enfant, Justin, en février 1855. elle serait plus libre et les caserait mieux.

Et au beau temps, lorsque Louise Soubirous trouvait à s'employer aux moissons, Bernadette, qui avait onze ans, portait son petit frère à sa mère, dans les champs, lorsqu'il réclamait son lait.

Une petite fille pieds nus dans ses sabots, en longue robe déteinte, qui berce d'une chanson un marmot en pleurs : " Où est maman? "

Louise les voit venir, elle essuie la sueur qui coule de son front jusque sur ses yeux, elle s'assied sur une meule et dégrafe son corsage. Justin tette goulûment. Et la bonne odeur des plantes chauffées par le soleil réjouit le coeur, comme la tendresse de ces trois-là.

UN HÉRITAGE

La mort de la bonne mère Casterot laissa Louise désespérée : elle n'avait plus désormais personne qui prît sa défense et celle de François ; elle devenait, semblait-il, définitivement, la brebis galeuse de la famille.

Le mari de sa sœur Lucile lui interdira de la fréquenter, et Bernarde, Basile, la traiteront en parente pauvre, l'aidant si possible, mais gardant les distances.

C'est Bernarde qui lui remit les 900 francs qui lui revenaient de l'héritage de leur mère. 900 francs, à l'époque, c'était tout de même une somme agréable, pour des gens sans un liard.

François se hâta de louer le moulin d'Escoubès à Arcizac-ès-Anglès, où on emménagea avec le sentiment de la dignité retrouvée.

Courte euphorie : en moins d'un an l'argent fut croqué, et les Soubirous revinrent à Lourdes, gros-Jean comme devant, et même, dans leur petit monde, un peu plus bas sur l'échelon.

Comme logis, un réduit minable, rue du Bourg.

Comme travail, pour Louise des journées, pour François un emploi de garçon d'écurie chez l'entrepreneur du service de diligences Cazenave, plus des transports de farine pour le boulanger Maisongrosse.

Le tout chichement payé : avec 1 fr. 50 par jour, pas de quoi nourrir six personnes.

Aussi François était-il souvent épuisé par manque de bonne soupe.

Dans ces cas, il restait au lit.

Dans les mêmes circonstances, Louise avait plus de nerf. Mais alors, pour se soutenir, elle buvait un petit coup. Son cousin germain Louis Sajoux disait :

" Elle se sortait quelquefois de la raison. Elle aimait le rouge, mais plus le blanc... "

Lorsque les riches boivent, une fois de temps en temps, ne serait-ce que pour avoir le cœur gai, nul ne songe à le leur reprocher. Mais " aux pauvres gens tout est peine et misère... "

Une misère telle que le loyer de la masure fut encore trop lourd. Le propriétaire grondait chaque fois qu'au lieu d'argent on lui offrait des excuses et des lamentations.

Il finit par enjoindre aux Soubirous de quitter les lieux : il garderait, en paiement de l'arriéré, la belle armoire qui représentait pour Louise tout ce qui lui rappelait un passé honoré.

LE CACHOT

Un jour de l'hiver 1856, Jean-Pierre Taillade et son neveu André Sajoux, maître tailleur de pierre, parlementent, entre hommes. Jean-Pierre dit :

-Tu es ici chez toi, il s'agissait de l'ancienne prison que Taillade avait achetée, et où il logeait son neveu, mais j'ai reçu une visite : François Soubirous.

Il est renvoyé de la rue du Bourg.

Jeté à la rue, en plein mois de novembre, avec ses quatre " drôles ".

Il demande à louer le " cachot ".

Le cachot, c'était l'obscur chambre basse de l'ancienne prison; elle donnait sur une cour étroite, où Sajoux entassait du fumier. Si malsaine, qu'il était impossible d'y garder un locataire : le boucher Blancard, le forgeron Lafitte avaient en vain essayé d'y vivre.

Pour en tirer quelques sous, André avait dû se résigner à y recevoir, pour la nuit, des vagabonds, ou ces terrassiers espagnols qui dorment n'importe où, même sur un tas de paille, malgré les rats.

François Soubirous n'était pas un locataire mieux nanti. André répondit :

-Nous sommes pauvres, mon oncle, avec nos cinq enfants, et ma femme est si bonne que le jour où elle verra les enfants Soubirous manquer de pain, elle leur donnera du nôtre...

Mais peut-on, lorsqu'on a un toit, refuser de loger plus pauvre que soi ?

Et André céda.

Et les Soubirous quittèrent la rue du Bourg pour la rue des Petits-Fossés, le taudis pour le cachot.

Cette fois, une charrette à bras suffit pour le déménagement : la belle armoire en bois bien ciré où Louise avait miré son sourire de jeune mariée restait en paiement des loyers en retard ; François tirait, Louise suivait, traînant des ballots.

La petite Toinette portait son frère Justin, qui n'avait pas un an. Et Bernadette, un lourd couffin au bout de chaque bras, essoufflée, toussait et étouffait.

On peut présumer qu'André Sajoux et sa femme accueillirent les nouveaux locataires, lointains cousins, avec une soupe chaude.

Et parce qu'ils s'aimaient et étaient heureux ensemble, les six Soubirous, Louise, François et leurs enfants, Bernadette, Toinette, Jean-Marie, et le petit Justin se trouvèrent bien-dans le cachot : un toit, quatre murs, les gardaient du vent et de la pluie.

La lumière grise de novembre pénétrait par deux étroites fenêtres ; l'une était grillée par d'épais barreaux.

François, animé d'un regain d'activité, dressa les trois lits en un tourne-main, Bernadette et Toinette déballèrent les couvertures, les plats rouges.

Et lorsqu'un fagot flamba dans la cheminée, ...

...

tous se tassèrent devant l'âtre autour de Louise qui donnait le sein au dernier-né.

Le coeur des Soubirous débordait de reconnaissance : ils vivront, eux, dans ce cachot, dont nul jusqu'à présent ne s'est accommodé.

Loué soit Dieu qui les a logés! Et bénis soient les Sajoux, dont le coeur est si bon...

Comme tous les soirs, le père, la mère, les trois enfants aînés se mirent à genoux :

" Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue Marie... Je crois en Dieu... "

La femme Sajoux dressa l'oreille

— André... Tu entends?...

Et les Sajoux diront de leurs locataires : " Ils font la prière en famille, comme de bons chrétiens. La mère parfois gronde ses enfants. Mais entre le père et la mère, jamais le bruit d'une dispute... "

Les Soubirous s'aimaient.



Assieds-toi sur ce tabouret... Tabouret de bois.

4

qui est cette Bernadette ?

*"Comme une rose
entre les épines,
voici mon amie
parmi les jeunes filles..."*

Ce même dimanche 14 février au soir, plus d'une mère sourcilleuse, posant la soupière sur la table, demanda à sa fille :

-Il paraît que la sainte Vierge apparaît à une gamine de ton école ?

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

-Et qui est cette Bernadette ?

La plus pauvre de l'école, avec ses robes rapiécées.

La plus " bouchée" elle a la tête si dure que la maîtresse dit qu'on ne peut rien fourrer dedans.



C'était un secret entre son âme et Dieu. " Photo posée à l'intérieur du " cachot " en 1951



La rue des Petits-Fossés à Lourdes. A droite, le " cachot.

Qui est cette Bernadette ?

! ...
 ! Pas même le français : elle ne parle que patois.
 ! Quand Soeur Damien lui a demandé de lui raconter ce qu'elle
 ! avait vu à la grotte, il a fallu qu'une élève traduise ce qu'elle disait.
 ! D'ailleurs, elle ne fréquente chez les Soeurs que depuis un mois
 ! : avant, elle était bergère à Bartrès...
 ! Les hommes qui, ce dimanche-là, avaient été boire un coup
 ! chez Nicolau, dit Estrade, le marchand de vin, apprirent de la bouche
 ! de Bernarde Casterot, son épouse, qui était cette Bernadette :
 ! -Vous vous la rappelez ? La petite qui était avec moi. Ma nièce,
 ! fille de ma sœur Louise, qui a tant de mal à élever ses enfants avec
 ! son grand fainéant de mari... Louise a bien ses défauts, mais lui !
 ! Pauvres de nous !
 ! Tante Bernarde jugeait sa soeur, mais elle la plaignait. Elle
 ! jugeait son beau-frère, et ne le plaignait point. Quant à Bernadette, sa
 ! filleule, elle ne faisait que la plaindre.
 ! En 1855, remariée depuis deux ans, Bernarde Casterot avait
 ! pris sa filleule chez elle.
 ! Petite fille aînée, petite fille aimée, mais pour père et mère "
 ! une bouche à nourrir ". Et souvent malade, avec ces crises
 ! d'étouffement qu'on appelle asthme.
 ! Une gamine qu'il faut habiller chaudement, et à qui le docteur
 ! ordonne de manger du pain blanc.
 ! Du pain blanc ! Alors que le pain est plus cher que la viande .
 ! cinquante centimes le kilog de pain, trente centimes le kilog de
 ! viande...
 ! Bernadette était déjà capable d'aider sa tante pour le ménage, et
 ! assez sérieuse pour qu'elle lui confiât un enfant, puis deux. C'était un
 ! soulagement et une joie de l'avoir.
 ! Le vif caractère de Bernarde avait à son service une main
 ! preste, mais avec Bernadette la gifle n'était pas nécessaire : jamais
 ! elle ne récriminait quand sa marraine la querellait.
 ! Toujours gaie, docile, serviable, affectueuse, elle ne
 ! revendiquait point :

... pas même le privilège d'aller un peu plus souvent à l'école.
Faute de savoir lire, à la messe, elle récitait son chapelet, ce petit chapelet d'un sou qu'elle traînait toujours avec elle, dans sa poche.

Ses seules prières étaient " Notre Père ", " Je vous salue Marie " et " Je crois en Dieu ". On se demande pourquoi la Vierge apparaîtrait à Bernadette, alors qu'il y a à Lourdes tant de jeunes personnes qui en savent bien plus long sur la religion.

Mais, domestique chez sa tante, bergère chez sa nourrice, la " bouche à nourrir " des pauvres Soubirous en savait long sur l'obéissance sans murmure, l'amour toujours prêt à rendre service, au nom de cette tendresse de petite servante de Marie et du Jésus de Marie qui était en elle.

De cela, elle n'avait pas conscience. Nul ne le soupçonnait. C'était un secret entre son âme et Dieu : cette âme, qui devait être un pur miroir afin que le ciel s'y reflète au jour dit.

Rien ne devait ternir l'âme de Bernadette, pas même une vanité infantine.

-Une gamine comme les autres, dit l'oncle Nicolau Estrade à ses pratiques.

Et il raconta dix fois, ce dimanche 14 février, l'histoire de la bague

-Quand elle vivait avec nous, j'avais rapporté de Betharram un lot de bagues ordinaires. Bernadette les essaya toutes, mais elles étaient toutes trop grandes.

La pauvre était si triste qu'à ma première tournée j'achetai une bague pour elle.

Celle-là, elle était trop étroite. Têtue comme une mule, car, il faut le dire, elle est têtue, elle finit, à force de pousser, par passer la bague à son doigt.

Mais le doigt enfla, il devint rouge, elle eut très mal, et il fallut scier l'anneau... Je vous le dis : une gamine comme les autres ...

Pas comme les autres : car jamais plus elle n'eut envie d'une bague ni de quoi que ce soit qui brille et flatte.

Elle avait la tête dure à l'école, mais elle apprenait avec une facilité surprenante ce que Dieu murmurait en elle. Elle avait appris la leçon du dénûment, et n'avait pas de plus grand bonheur que de partager la misère de père et mère.

Le taudis Soubirous était pour elle plus chaleureux, malgré l'absence de feu, le manque de tout, que la bonne maison de tata Bernarde.

Mais aux pauvres gens tout est peine, et elle s'en allait, pour ne pas faire dépenser aux siens, en pain blanc, plus qu'il ne fallait de sous pour nourrir de milloc toute la famille.

Ils se languissaient d'elle et, au bout de deux ans, lorsqu'ils s'installèrent au cachot, elle revint vivre avec eux.

Pas pour longtemps.

Un jour de septembre, le cachot reçut une visite : Marie Lagües, la nourrice de Bernadette, envoyait en émissaire sa servante Jeanne-Marie Garros.

Cela commença par de vives accolades, et Jeanne-Marie tira de son cabas galette et fromage un régal pour les Soubirous.

Et puis, on échangea les nouvelles du pays.

Les petits Lagües allaient bien : une belle brochette d'enfants, Denis onze ans, Josèphe neuf, Jean sept, Justine quatre; et Jean-Marie " marche " sur ses trois ans...

-Les trois grandets vont à l'école, mais les deux petiots donnent du mal. Et sans rechigner à l'ouvrage, je n'ai tout de même pas quatre bras. La maîtresse aurait besoin d'aide...

Silence. On mange. On boit même : jamais à cours de générosité, Louise a posé sur la table une bouteille et des verres.

Et Jeanne-Marie reprend

-Marie Lagües voudrait que vous lui envoyiez Bernadette. Tout le monde l'aime, là-bas.

On la soignerait bien. Elle n'aurait qu'à garder tantôt les petits, tantôt quelques brebis et quelques vaches dans le pré le plus proche de la maison.

Les Soubirous poussèrent un grand soupir
-Prenez Bernadette ! Et si vous en voulez deux autres,
emmenez-les avec elle !
Enfants aimés, mais tant de bouches à nourrir !
Et François si souvent débilité de n'avoir pas à manger que les
jambes pliaient sous lui, les bras lui manquaient, et il. n'était bon qu'à
rester couché !
Cette histoire de madrier soidisant volé, ces jours de prison, lui
avaient enlevé le peu de courage qui lui restait.
Les gens sont trop mauvais. Ils sont trop injustes. Voilà-t-il pas
maintenant qu'on prend les Soubirous pour des mendiants ?
Un après-midi, Bernadette était rentrée avec le petit Justin qui
trottinait déjà.
Le marmot portait des bas marrons, en laine tricotée. François
avait froncé les sourcils :
-Qu'est-ce que c'est que ces bas-là ?
Car Justin, comme de juste, vivait pieds nus. Et Bernadette
raconta qu'ils avaient rencontré la petite demoiselle Jacomet, la fille
du commissaire, quatre ans, si mignonne avec sa belle robe toute
ronde.
Mademoiselle Amanda avait tiré sa maman par la main et lui
avait dit :
Tu permets, maman, que je donne les bas que j'ai faits à ce petit
enfant ?
Et Madame Jacomet, attendrie, avait expliqué à Bernadette que
sa fille avait un coeur d'or : elle avait appris le tricot chez les Sœurs,
et voulait donner la paire de bas qu'elle avait faite à l'enfant le plus
pauvre de Lourdes...
Et on avait assis Justin sur une borne, et Mlle Amanda Jacomet
lui avait mis les bas elle-même.
Cette sottise de Bernadette était toute contente, mais l'ancien
meunier de Boly en avait gros sur le coeur.
Jamais ils ne sortiraient de la misère !

Jamais !
Ils n'avaient pas même de quoi habiller et nourrir leur
marmaille, on en était à leur faire la charité en pleine rue." L'enfant le
plus pauvre de Lourdes! " et c'était le sien !
Le petit-fils des Casterot ! Ah oui ! la nourrice pouvait prendre
Bernadette pour garder ses moutons ! Et Toinette avec, et Jean-Marie
aussi !
Pourtant, à l'idée de se séparer d'eux, surtout de son aînée, il
avait l'âme malade.
Marie Lagües se contenterait de Bernadette, qui n'eut pas grand
paquet à faire pour partir; tout ce qu'elle avait en linge et vêtements
était sur son dos. Et plus d'une fois, à Bartrès, Jeanne-Marie dut lui
prêter une chemise, afin qu'elle puisse laver la sienne.

LA BERGÈRE DE BARTRÈS

Les Lagües, le père Aravant, la servante, les cinq enfants,
Bernadette, ont fini de manger la soupe du soir. Marie Lagües, en
maîtresse parcimonieuse, a serré dans l'armoire les miettes du repas,
que les enfants guignaient.
Et la maisonnée s'installe pour la soirée d'hiver. Il vente au
dehors, et à l'intérieur le maïs qu'égrènent Basile Lagües et son vieux
beau-père tombe avec un crépitement de pluie.
Dans un coin, les aînés des enfants jouent aux osselets,
Bernadette va coucher les deux petits dans la pièce voisine. Au coin
de l'âtre, la maîtresse file, et la servante lave pots et plats dans une
bassine en bois.
Le feu allumé dans l'âtre projette une lueur rougeâtre et les
personnages font de grandes ombres noires sur le mur gris. Un
tabouret est vide auprès de Marie Lagües. Quand Bernadette revient,
elle lui dit :
-Donne-moi le catéchisme ! Et viens t'asseoir ici !
Bernadette obéit.

Elle obéit toujours, Mais, à Marie Lagües, elle obéit avec un tremblement intérieur qui parfois ...l'opprime : la nourrice est rude. Et ce soir sa manière de parler est sèche plus que jamais.

Marie Lagües est en colère. Son frère l'abbé Jean-Louis Aravant vient de lui faire, ainsi qu'à Basile, des reproches.

Quoi ! Il est évident qu'ils ont promis aux Soubirous que Bernadette n'aurait pas beaucoup de travail, qu'elle pourrait aller à l'école un bout de temps dans la journée, et surtout au catéchisme !

Mais fait-on toujours ce qu'on veut en ce monde ?

La vie est dure, et entre le ménage, les bêtes à garder, les enfants à moucher, la laine à filer, les fils à tisser, les habits à coudre ou à réparer, la lessive, la confection du beurre et des fromages, les journées se succèdent sans qu'on ait le temps de se retourner ; l'heure de l'école, celle des leçons de l'abbé Ader sont déjà passées, et Bernadette est toujours là, à garnir la quenouille de Marie Lagües, à tresser les aulx, ou à farcir de cataplasmes le gosse qui a un gros rhume.

-Tu iras demain !

Et c'est demain comme aujourd'hui. Et le frère abbé s'est fâché : " Quand cette petite fera-t-elle sa Première Communion ? Elle a déjà treize ans. Et elle ne sait même pas ce que c'est que la Trinité ! "

Et Marie a promis de fourrer elle-même les réponses du catéchisme dans la tête dure de Bernadette.

C'est pourquoi ce soir sa nourrice lui dit :

-Assieds-toi sur le tabouret ! Non ! ne pique pas ton aiguille ! Tu peux bien continuer à raccommode la culotte-de Denis en apprenant ta leçon !

Marie Lagües suit du doigt les lignes imprimées gros, mais encore trop finement pour elle, d'un livre qui a beaucoup servi, et lit :

-Pour-quoi-Dieu-vous-a-t-il-créé ? Dieu-m'a-créé-pour-le-connaître-l'ai-mer-le-ser-vir-et-par-ce-mo-yen-ac-qué-rir- le-bon-heur-éter-nel.

Tu as compris ?

Bernadette fait oui, d'un signe de tête. La mère nourrice répète sa question : " Allons ! Réponds ! "

Bernadette hésite. Elle a peur des mots qui vont sortir de sa bouche, et la faire gronder.

Sa langue sèche colle au palais.

Enfin, elle émet un son.

-Dieu-m'a... Affolée, elle bute sur le mot " créé " .

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

La nourrice lui souffle

-Créé... Dieu-m'a-créé-pour-le-con-naître... Répète !

-Dieu-m'a-créé-pour-le-connaître... L'aimer...

-Bon ! Et après ?

Bernadette baisse le front.

Qu'il faille aimer et servir Dieu, elle le sent en dedans, mais elle ne se rappelle jamais, dans l'ordre, les mots du catéchisme.

Elle murmure :

-Je ne sais pas...

-Dieu-m'a créé..., reedit la nourrice.

-Dieu m'a créé..., répète Bernadette.

-Pour-le-connaître...

-Pour-le-connaître...

-L'ai-mer-le-servir...

-L'ai-mer-le-servir...

-Et-par-ce-moyen...

-Et-par-ce-moyen...

-Ac-qué-rir...

-Ac-qué-rir...

-Le-bon-heur-éter-nel...

- Le-bon-heur-éter-nel...

- Encore une fois!

Marie reprend la phrase entière, d'une voix monotone, rythmée, berceuse, endormeuse.

Bernadette à Lourdes

Bernadette sent son attention lui échapper, et dans le silence qui suit " le bon-heur-éter-nel " elle coule à pic, éperdue, incapable de se rappeler le début de la réponse.

La mère Lagües attend, avec un air de fausse patience :

-Et alors ? Répète !

-Dieu...

-Oui, Dieu. Et après ?

De grosses larmes coulent des yeux de la petite sur la culotte de Denis. La nourrice s'impatiente :

-Je ne te demande pas de pleurer, je te demande de répondre !

-Je ne sais pas!

-Tu es trop bête ! Tu n'es bonne qu'à garder les moutons ! Va te coucher !

Ainsi, la leçon finit par des cris.

Toujours la même chose.

Une fois même Marie Lagües jeta le livre à l'autre bout de la pièce.

Bernadette, doucement, alla le ramasser.

On lisait sur son visage le chagrin qu'elle avait d'être la cause de cette colère.

Et lorsqu'ils furent tous à genoux pour la prière du soir, le beau-père, l'homme et la femme, leurs trois aînés, la servante, la voix de la petite fille pauvre qui mange son pain assaisonné d'humiliation se fit plus forte pour dire : " Pardonnez-nous nos offenses... " car elle souffrait de l'avoir offensée, sa bonne nourrice, par son manque de mémoire et sa bêtise.

Un jour, les Lagües trouvèrent plus commode de diviser nettement les tâches des trois femmes de la maison et de mettre Bernadette à garder les moutons.

Cette fois, c'en était fait de l'école et du catéchisme. Les terres des Lagües étaient disséminées, la bergère partait à l'heure où l'herbe est encore humide de rosée; et le soleil semblait tout neuf, qui éveillait une à une les collines.



: ... un petit chapelet d'un sou... "



A Bartrès, des journées de solitude et de silence, dans l'odeur fraîche de l'herbe.

Qui est cette Bernadette ?

! L'enfant emporte pain et fromage, sa quenouille; le chemin
! ondule devant elle, gris et laineux de la toison grisâtre du troupeau,
! avec, touche noire, le chien Pigou.

! Elle en a pour la journée et, désormais, pour des journées, de
! solitude attentive et de silence, dans l'odeur fraîche de l'herbe; et le
! lent cheminement de l'ombre tachetée de lumière au pied du grand
! châtaignier marque seule le lent cheminement des heures.

! Solitude et silence : jamais Bernadette ne les avait connus.
! Toujours elle avait vécu avec des petits accrochés à ses jupes.

! Or, la voici toute seule, sans autre rumeur autour d'elle qu'un
! souffle de vent dans les branches, le bêlement d'un agneau, le
! jappement d'un chien.

! Au début, la solitude de Bernadette n'est pas complète, ni le
! silence parfait : elle apporte avec elle, chaque matin, une provision
! d'images qui l'accompagnent : sa mère, le père qui est venu la voir
! dimanche, ses frères et sœurs.

! Le souci qu'elle a de leur misère, le chagrin de ne pouvoir vivre
! avec ceux qu'elle aime, dans l'odeur de fumier du cachot, dans cette
! touffeur des pauvres gens entassés dans un seul trou, mènent encore
! grand bruit au fond de son coeur.

! Parfois déjà elle échappe à ce bruit, à la compagnie
! douloureuse et douce de ces cinq visages Soubirous : elle prend son
! chapelet, récite une dizaine, et le calme se fait ; il n'y a plus autour
! d'elle que le ciel bleu et la terre verte, en elle une douce lueur
! immobile.

! Elle est seule, mais avec Dieu.

! Elle est seule, mais avec Marie.

! Pour quelques instants seulement, mais il s'ensuit une paix qui
! demeure jusqu'à ce qu'un mouton s'écarte du troupeau : alors, elle
! court avec le chien, corps et âme dérangés.

Bernadette à Lourdes

Mais point de moi. Le silence de Dieu était léger, celui de ses parents résonnait à grand bruit dans le cœur de Bernadette.

Et l'obéissante, l'humble, la soumise, se révéla soudain volontaire, fièrement décidée : elle obtint de ses maîtres d'aller voir ses parents.

-Bon. Mais rentre lundi.

Lundi, pas de Bernadette. Pas de Bernadette le mardi.

Elle ne rentra que le mercredi, pour annoncer qu'elle s'en retournait à Lourdes.

-J'irai à l'école chez les Soeurs, et je suis inscrite pour la préparation à la Première Communion...

Le jeudi 28 janvier, elle embrassa grands et petits, et quitta Bartrès, à l'heure où les moutons, sous la garde de Jeanne-Marie, quittaient la bergerie.

Elle les regarda s'éloigner : la route ondulait du moutonnement des toisons grises sous le ciel gris.

Et le silence se fit en Bernadette : comme au temps où, assise dans l'herbe, elle oubliait les heures et les jours.

Chemin du cachot, un cabas garni de fromages à la main, elle éprouvait une joie tranquille : la joie tranquille de l'enfant qui obéit à sa mère.

Oui : quelque chose comme ça...

Elle ne savait pas quelle Mère l'appelait, d'urgence.

Elle ne savait pas qu'elle allait au rendez-vous de la petite Demoiselle...



: La maison des Lagües à Bartrès, côté ferme.



: Au coin de l'âtre, la maisonnée s'installe pour la soirée d'hiver.



Bartrès : la bergerie.



:Bartrès : la bergerie. La bergère partait à l'heure où l'herbe est encore humide de rosée.



Moutons des Pyrénées.
Le chemin ondule devant elle, gris et laineux de la toison grisâtre du troupeau.

Antoinette Peyret leva la tête de dessus son ouvrage et dit, avec un souffle d'émotion dans la voix :

-Une robe blanche, un voile blanc, une ceinture bleu ciel...

C'est bien ainsi, Madame, que la petite du cachot voit sa fille blanche ?

-Du moins à ce qu'on raconte...

Antoinette Peyret soupira; son aiguille glissa dans la soie mordorée de la robe qu'elle cousait.

Enfin, elle s'arma de courage contre le scepticisme des sceptiques :

-Cette fille blanche, si fille blanche il y a, porte robe blanche et ruban bleu comme nous, Enfants de Marie...

Si l'une de nos compagnes mortes se montrait à la petite du cachot pour demander des prières ?

Si c'était, par exemple, Elisa Latapie...?

Mme Millet fit la moue :

-Plutôt qu'à cette gamine dont la mère fait des journées, je l'emploie à la lessive deux jours par semaine, elle se montrerait à vous, Antoinette, qui l'aimez tant...

-Peut-on savoir qui on aime, lorsqu'on est de l'autre côté ?...

Peut-être y préfère-t-on la fille d'une laveuse à la fille d'un huissier ?

En quoi Mlle Peyret se montrait pertinente.

Quant à la dame Millet, elle était douée pour l'action :

-Il n'est qu'une chose à faire, mon amie : y aller voir ! viendriez-vous avec moi à la grotte, le cas échéant ?

Pour toute réponse, Antoinette embrassa Mme Millet.

-Ne dites mot à personne de mon idée, dit la veuve.

-Nous verrons bien, nous, si elle ment, la drôlesse !

Antoinette prit congé, un doigt sur les lèvres, laissant fort surexcitée Mme Millet qui ne détestait pas se donner une pieuse importance, en femme qui avait beaucoup fait jaser.

Si la fille blanche de Massabielle était Elisa Latapie ?

Elisa Latapie avait eu tout Lourdes à son enterrement.

Mme Millet, elle aussi, avait accompagné à sa dernière demeure cette demoiselle exemplaire, mais mêlée à la foule.

Et si Elisa lui confiait une mission ?

Ancienne servante épousée par son maître, tenue naguère pour une intrigante, la veuve Millet se voyait déjà chargée, par l'âme sanctifiée de la défunte présidente des Enfants de Marie, de transmettre un message au curé, à l'évêque.

Et pourquoi pas à l'archevêque ?

Et pourquoi pas au pape ?

Le lendemain, quand Bernadette rentra de l'école, la domestique de Mme Millet l'attendait.

-Madame Millet te demande, dit Louise, elle veut savoir ce que tu as vu. Vas-y. Sois polie. Et essuie tes sabots avant d'entrer...

Chez la riche veuve où sa mère lavait le linge sale, Bernadette fut accueillie en enfant qu'elle était, mais en égale.

Une belle maison. Un parquet aussi luisant que celui du parloir des Sœurs. Et des fauteuils en velours! Et sur ce velours, des guipures !

Le petite choisit une chaise cannée. Mme Millet, elle, emplit un sofa de l'ampleur de sa robe.

-Dis-moi : qui est cette fille blanche ?

Je ne sais pas.

-Crois-tu que ce soit une âme en peine ?

-Je ne sais pas.

-Crois-tu que ce soit la sainte Vierge ?

-Je ne sais pas.

-Si tu retournais à Massabielle, crois-tu que tu la reverrais ?

-Je ne sais pas.

Bernadette à Lourdes

-Y retourneras-tu ?

-Ma mère me le défend.

Et la Mère Supérieure de l'école me le défend aussi.

Elle dit qu'on se moque de moi.

Puisque tu es assez grande pour qu'une dame blanche

t'apparaisse, tu es aussi assez grande pour retourner à la grotte, non ?

-Je ne veux pas désobéir.

-Et si tes parents te permettaient d'y retourner, irais-tu ?

La joie rosit le visage de Bernadette :

-J'irais, oh oui !

-Je leur demanderai de t'autoriser à aller à Massabielle.

- Je t'y accompagnerai, moi, avec Melle Peyret.

-Maman et papa refuseront, à cause de ce qu'on raconte.

Mes tantes, mon oncle, ma marraine, ne veulent pas qu'on recommence à parler de moi...

-Et Monsieur le Curé ?

-L'abbé Pomian ne me l'a pas défendu.

-Tu vois ! Je convaincrs tes parents. Nous irons dimanche.

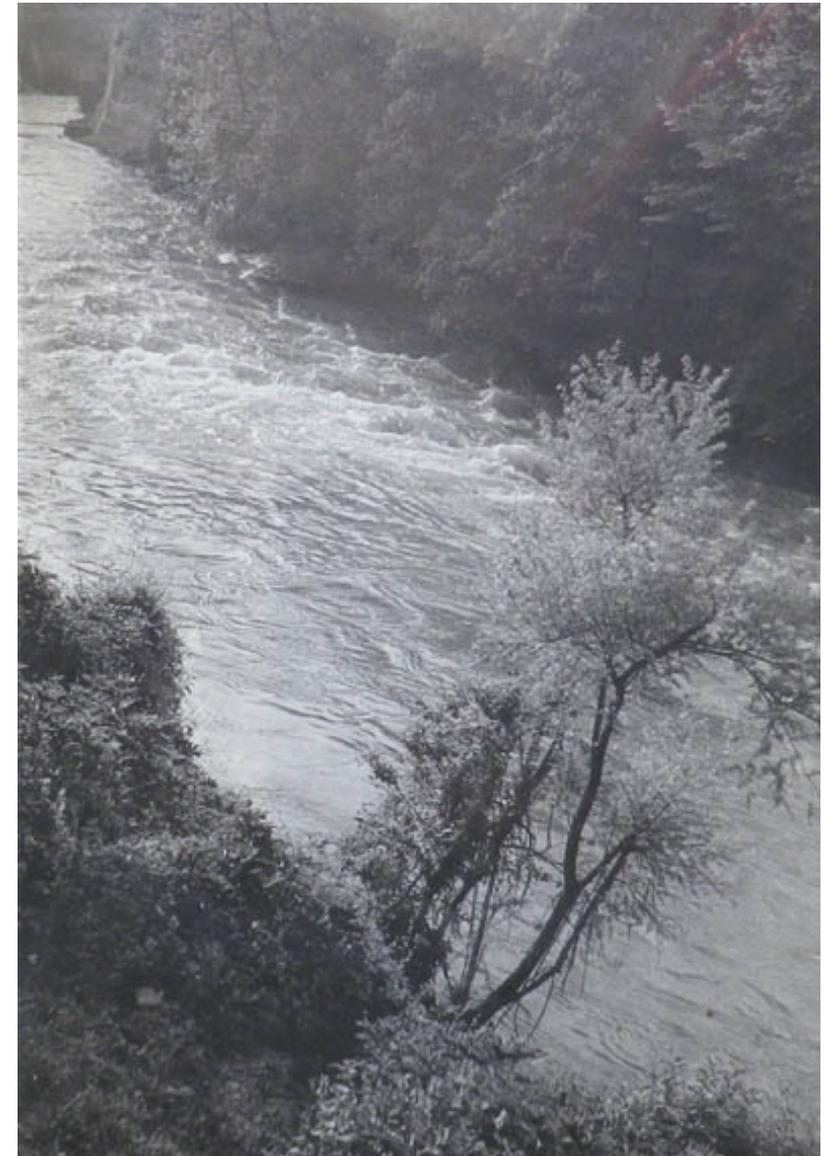
Bernadette fit sa petite révérence de servante obéissante, et rentra au cachot.

Pour l'impatiente Mme Millet, le dimanche était bien loin. Antoinette Peyret lui fit opportunément remarquer qu'il serait difficile, un dimanche, d'éviter les curieux :

-Mieux vaudrait en semaine, et de bon matin...

La veuve attendit que la nuit fût tombée pour aller chez les Soubirous : elle ne souhaitait pas qu'on la vît y entrer.

Ni Louise, ni François ne pouvaient opposer un refus à une dame de son importance, mais c'est à contre-cœur qu'ils se laissèrent persuader que cette visite à Massabielle passerait inaperçue.



Le Gave.



Dans sa simplicité, elle est de plain-pied avec l'infini.

Qui est cette demoiselle ?

! ! ! ! !
-Ne vaut-il pas mieux, dit Mme Millet, que l'enfant aille à la grotte avec deux grandes personnes, qui ne se laisseront pas influencer comme l'ont fait sa soeur et son amie ?

-Ainsi, Vous et moi, nous en aurons le cœur net.

Argument de poids, qui n'aurait pourtant pas fait céder les Soubirous s'ils n'avaient craint l'un et l'autre de contrarier l'une des pratiques de Louise...

Il fut entendu que Mme Millet viendrait chercher Bernadette avant l'heure de la première messe, le lendemain jeudi 18. L'inquiétude de son père et de sa mère assombrit un peu la joie de la petite.

Elle s'endormit pourtant plus heureuse qu'elle ne l'avait été ces jours derniers. Plus heureuse ? Quelque chose en elle, pourtant, n'avait cessé de lui affirmer que malgré tant de contradictions, tant d'interrogations, tant de prohibitions, elle la reverrait, sa petite demoiselle...

Mais plutôt que de désobéir, Bernadette eût consenti à ne jamais la revoir.

Il faisait encore nuit lorsque Mme Millet et Antoinette Peyret, en longues capes couleur de muraille, frappèrent à la porte du cachot. Silence.

Elles entrèrent.

Louise et le père étaient déjà partis : elle, faire des lessives, lui, panser les chevaux de Cazenave.

Toinette et ses frères dormaient encore.

La veuve secoua Bernadette, qui eut vivement fait sa toilette sommaire. Messe à la paroisse ; parmi d'autres ombres, l'ombre des trois femmes passa inaperçue.

Du coin de l'œil, la dame Millet inspecte le profil de l'étrange paroissienne qu'elle emmène contempler une vision...

Recueillie, mais sans affectation, égrenant son chapelet, elle regarde l'autel, tout droit, comme on regarde droit dans les yeux. Elle a l'air honnête, cette gamine...

Et Bernadette guide ces dames dans les mauvais chemins qui mènent à Massabielle.

Lorsqu'on approche, elle leur échappe, escalade le rocher et dévale la pente à la vitesse de l'éclair tandis que les dignes curieuses doivent s'accrocher aux ronces et s'aider du derrière.

Devant la niche, Bernadette est agenouillée sur une pierre plate ; Antoinette Peyret tient un cierge allumé.

Les yeux écarquillés, Mme Millet et elle récitent le chapelet. Bernadette le dit aussi, mais lentement, tandis que les deux autres expédient les Ave.

Soudain, Bernadette dit :

-Elle y est !

-Tais-toi ! Terminons notre chapelet !, répond Mlle Peyret, qui a de la méthode dans la dévotion.

Lorsqu'elle eut fini, la fille de l'huissier tendit à Bernadette l'encrier et la plume de l'huissier, et une feuille du papier de l'huissier; cette personne avait de qui tenir : elle attendait de l'Apparition qu'elle fit elle-même son constat.

-Va demander à la dame ce qu'elle veut; qu'elle le mette par écrit.

Bernadette avança, son matériel d'huissier en mains, et, se hissant sur la pointe des pieds, fit effort pour le déposer sur le bord de la grotte.

-Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de mettre votre nom par écrit ?

: Les deux femmes guettaient. Bernadette se tourna vers elle :

— La petite Demoiselle s'est mise à rire !

Est-il possible que nos sottises, lorsqu'elles sont dénuées de méchanceté, fassent rire le ciel ? Mais, aussitôt après, l'expression du radieux visage s'assombrit et, pour la première fois, Bernadette entendit la voix de la Fille blanche :

-Ce n'est pas nécessaire.

Voulez-vous avoir la gentillesse de venir ici pendant quinze jours ?

-J'y viendrai, si on me le permet.

-Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre...

Et la Fille blanche, dans un halo de lumière qui éblouissait doucement, s'éleva vers la voûte, et disparut.

Cette fois-ci, Bernadette n'était pas tombée en extase attentive à sa visiteuse, elle avait pu parler aux deux femmes qui l'accompagnaient.

Elle ne leur répéta pourtant qu'au retour, dans le jour naissant, ce que l'Apparition lui avait dit.

A une question posée par Mlle Peyret : " Demande-lui si nous pouvons revenir ? ", elle avait répondu :

" Rien n'empêche que vous veniez. "

Et Bernadette ajouta Elle vous a regardée longtemps...

-C'est le cierge qu'elle regardait..., dit Mme Millet, vexée que sa compagne ait eu droit à une attention spéciale. Bernadette se tourna vers Antoinette :

-Non : c'était vous. Elle vous a regardée en souriant...

-Si tu mens, dit Mme Millet, le Bon Dieu te punira !

Bernadette savait qu'elle n'avait rien à craindre. Même pas de sa mère, qu'elle trouva à la maison au moment où elle y arrivait avec ces dames :

-Ah ! Vous voilà ! J'étais en train de laver le linge de Mme Nicolau lorsqu'elle vint me trouver dans la buanderie.

Elle me dit : Pourquoi laissez-vous cette petite aller ainsi a la grotte ?

Il va vous arriver des désagréments avec le commissaire : menez-la à Monsieur le Curé... "

Je suis épouvantée ! Non, Bernadette ! Il ne faut plus que tu retournes à la grotte ! Madame Millet, pardonnez-moi !

Et Louise se mit à pleurer. La veuve, qui savait manier son monde, lui conseilla de retourner à la lessive : mieux valait attendre qu'elle soit calmée pour lui proposer ce qu'elle avait en tête.

Plusieurs jours encore elle accompagnerait Bernadette à Massabielle avant l'aube.

Pendant ce temps-là, Bernadette habiterait chez elle, coucherait dans un bon lit, prendrait ses repas avec elle : ainsi ses frères et sœur ne la fatigueraient point. Et, si potins il y avait, l'autorité d'une dame comme Mme Millet les ferait taire, n'est-il pas vrai ?

Le soir, Louise céda. Bernadette alla coucher chez la veuve, à deux pas de chez elle, rue des Petits-Fossés.

Mme Millet a un but secret : surprendre l'enfant en flagrant délit de contradiction ou de mensonge. Mais la petite parle peu, uniquement quand on l'interroge, et elle dit toujours la même chose. C'est souvent : " Je ne sais pas... "

Si elle inventait, que lui en coûterait-il d'avoir réponse à tout ?

Mme Millet est choquée de n'avoir rien vu elle-même, n'empêche que la sérénité douce de Bernadette la touche.

Pour tout dire, elle est encore plus frappée du fait que l'enfant pauvre ne semble pas éblouie par la chambre cossue où son hôtesse l'installe; modeste sans fausse humilité, à l'aise sans hardiesse, la " bouche à nourrir " du cachot est parfaite de naturel dans la salle à manger aux rideaux de reps rouge.

Ce soir-là, elle fit sa prière avec Mme Millet : un pater, un ave, le credo, puisqu'elle ne sait rien d'autre... Mais ses deux signes de croix sont si amples, d'une telle grâce jointe à tant de grandeur que Mme Millet s'en étonne : Où a-t-elle pris ça ? "

A la question qu'elle lui pose, Bernadette répond avec un sourire qui, un instant, la transfigure .

-C'est ainsi que se signe la petite Demoiselle...

Mais la petite Demoiselle n'avait tout de même pas usé de la plume de l'huissier pour décliner son identité...

Antoinette Peyret déclara : "Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de diabolique dans ces apparitions.

Mais en tous cas, ça n'est pas la sainte Vierge !

Patience " cela " avait demandé fort gracieusement à Bernadette d'aller à Massabielle pendant quinze jours ; et à Lourdes, en hiver, il n'y a pas tellement de distractions...

Mme Millet jouait les grandes dames charitables auprès de la petite pauvre qu'elle hébergeait, et vendredi, et samedi, à l'aube, les trois femmes reprirent le chemin de la grotte.(1)

Maintenant, Louise Soubirous accompagne sa fille, et tante Bernarde un jour, tante Basile le lendemain.

Se joignent à elles la femme du cordonnier Baringue, et Madeleine Pontel, et Rosine Cazenave, et Germaine Raval, suivies de quelques autres : même une dame, Mme Lannes, qui, prudemment, se fait escorter de sa bonne : dans ces chemins, de nuit, on ne sait jamais...

Les deux fois Bernadette dégringola si vite le mauvais chemin de chèvres que quelqu'un s'écria : " Elle va se rompre le cou ! " Son immobilité devant la grotte, la tête levée, les yeux fixés vers la hauteur, n'en était que plus saisissante.

Un cierge allumé dans une main, son chapelet dans l'autre, en prière, elle remuait un peu les lèvres qu'un sourire entr'ouvrait de temps en temps.

Une femme s'essuyait les yeux :

-De la voir comme ça, ça me fait pleurer...

Madame Lannes, qui sait mieux s'exprimer que de pauvres paysannes, raconte :

-Il y avait peu de monde quand Bernadette arriva ; elle s'agenouilla et prit son chapelet. Soudain, sa figure s'éclaira d'un sourire et toutes les femmes dirent : " Elle la voit ! "

Elle resta souriante un moment, puis, elle parut pensive, comme si elle écoutait avec grande attention et respect quelqu'un qui lui parlait.

(1)Mgr Trochu, d'après Estrade, évoque, à la date du vendredi, une colère du démon. Comme le P. Cros n'y fait pas allusion, je m'en rapporte à lui, fidèle à sainte Thérèse d'Avila qui disait : " Pourquoi dire : " démon ! Démon ! " alors que nous pouvons dire Dieu ! Dieu !

Et j'entendis sortir de sa gorge ou de sa poitrine un " oui!... " prolongé comme un long souffle.

Son visage semblait d'une cire un peu colorée : on l'eût dit évanouie, mais, lorsqu'elle souriait à nouveau, elle paraissait reprendre vie.

Ce n'était plus la même Bernadette : les anges du ciel doivent être comme cela !

A d'autres moments encore, elle écoutait d'un air tout triste, langoureux; ses lèvres remuaient un peu; j'entendais de nouveau ce souffle que j'étais si heureuse d'entendre...

Depuis, la nuit, quand je m'éveille, je fais effort pour ranimer dans mon souvenir ce visage d'extase de Bernadette, son sourire, et aussi ses belles salutations...

Le visage de cire faisait peur à certaines.

Le vendredi, Madeleine Pontic s'était mise à crier : " Elle se meurt ! " et Louise Soubirous avait éclaté en sanglots " Mon Dieu, par pitié, ne m'enlevez pas mon enfant ! "

-Cela a éveillé Bernadette, raconte Bernarde à ses pratiques ; elle s'est éveillée, j'ai dû la soutenir pour l'empêcher de tomber...

Pauvres de nous ! Que le Bon Dieu nous garde de malheur !

Toutes ces femmes s'agitaient; Bernadette seule restait paisible ; au retour, elle se voilait de son capulet et repassait en pensée une prière que la petite Demoiselle lui avait apprise; elle devait la garder au plus secret de son cœur...

Rentrée à l'échoppe, la cordonnière disait au cordonnier :

-Ce n'est plus la même Bernadette ! Son sourire devient si joli !

-Si tu voyais, quand elle salue des mains et de la tête : comme si, toute sa vie, elle n'avait fait autre chose que d'apprendre à saluer !

Et la bonne femme d'imiter gauchement les saluts de Bernadette.

L'homme clouait ses semelles, " toc, toc ..." et une voisine qui apportait les galoches de son gars à réparer hochait la tête, à chaque coup.

Le soir, lorsque Bernadette rentrant de l'école passa devant l'échoppe, la cordonnière l'appela

-Eh ! Petite ! Viens un peu ! L'homme voudrait savoir !...

Elle s'arrêta bien poliment et s'assit, enfant sage, sur un tabouret.

Et elle raconta ce qu'elle voyait, puisqu'on le lui demandait.

Elle disait : " la Fille blanche ", et aussi : " cela et aussi : " uo petito Damizélo ", une petite Demoiselle...

-Pourquoi te frottes-tu les yeux, quand tu ne la vois plus ?

-C'est comme si je passais du grand soleil à l'ombre... Quand je vois " cela ", il me semble que je ne suis plus de ce monde, et je suis tout étonnée de m'y retrouver, après...

Le cordonnier dit :

-Si tu veux porter une médaille de la sainte Vierge, je vais te faire un cordon.

Bernadette voulait bien porter une médaille de la sainte Vierge, et le cordonnier, séance tenante, façonna un cordon de cuir.

-Que disent les Sœurs ?, demanda la cordonnière. Bernadette se mit à rire :

-Les Soeurs ne disent plus rien.

-Mais les filles se moquent de moi.

-Elles me courent après en récréation "

-Demande-lui donc, à ta petite Demoiselle, de t'aider à apprendre ton catéchisme ! Et à lire ! "

-Qu'est-ce que tu réponds ?

Bernadette reprit son expression sérieuse

-Une chose n'est pas l'autre...

Elle savait n'avoir rien à attendre, elle, en cette vie.

Pendant ce temps-là se tenait un conseil de famille au cachot.

Il fut décidé que Bernadette rentrerait à la maison; finie la villégiature chez la dame Millet.

Bernadette à Lourdes

-Elle ne cherche qu'à se faire voir ! déclara Basile.

Ils ne pouvaient savoir que cette femme avait eu son rôle à jouer dans le grand mystère en dix-huit tableaux dont l'Éternel était l'auteur, et qu'il lui serait sans doute beaucoup pardonné.

Mépris pour mépris : lorsque Rosine Cazenave, émue de ce qu'elle avait vu à Massabielle, et qui voulait y retourner, pressa sa sœur de la suivre, Dominique, son aînée, fit la moue :

-Cette Bernadette se fait accompagner de gens de sa famille qui sont, en ville, bien discrédités...

Mais ni l'ostracisme des uns, ni l'admiration des autres, ni les moqueries de ses compagnes, ni les réticences des Soeurs de l'hospice, ni les appréhensions Casterot-Soubi rous ne suscitaient en Bernadette colère ou orgueil, confusion ou crainte.

L'enfant naturellement docile qu'elle était montrait seulement une force tranquille inaccoutumée.

Elle était comme un simple soldat à qui son capitaine donne un message de la reine à porter.

Il ne se prend pas pour le général en chef, oh non ! mais il faut bien qu'il accomplisse sa mission ; alors, malgré les obstacles qu'il rencontre en chemin, il fait d'obéissance et d'humilité vertu.



Vierge provenant de l'église paroissiale démolie.



Bernadette dans un groupe d'enfants de Marie.

toute la ville en parle

*"Que ferons-nous
pour notre sœur
le jour où d'elle on parlera ?..."*

Lourdes est en 1858 une petite ville d'environ 4.000 habitants.
On y exploite des carrières d'ardoise, de marbre, de schiste ; les tailleurs de pierre (confrérie de l'Ascension), sont Majorité dans la population. Chocolat, tissages : autres ressources.
Peuple rural, artisanal beaucoup plus qu'ouvrier; petits commerçants, petite bourgeoisie, rentiers aisés, et fonctionnaires; tels sont les habitants de ce chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées

Là comme ailleurs, l'Empire, par les soins d'une administration galonnée, impose sa dictature.

Il y a un mois à peine que le comte Félice Orsini a manqué son attentat contre Napoléon III, mais, face à l'Opéra, la chaussée fut jonchée de morts et de blessés.

C'est le sixième complot contre l'empereur depuis le coup d'État de 1851.

S'ensuivit immédiatement la loi de Sûreté générale qui muselle la presse et donne à la police le droit de se saisir de n'importe qui, n'importe quand.

Les ouvrages anti-religieux sont interdits.

Car l'empereur ménage les catholiques : l'incroyant qu'il est, malgré des apparences qui iront jusqu'au pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, utilise l'Église sur le plan politique.

Aussi a-t-il relevé le budget des cultes, et si tant de sanctuaires ont été reconstruits, même en ce coin perdu de Bigorre, c'est que les caisses de l'État y ont largement pourvu.

Chantiers publics et cabarets doivent fermer pendant les offices, et tout fonctionnaire qui tient à être bien noté va à la messe.

Pie IX avait refusé de couronner Napoléon III ; il consentit pourtant à être le parrain du prince impérial, et l'impératrice conserve dans sa chambre à coucher la rose d'or offerte par le souverain pontife.

La guerre d'Italie brouillera l'empereur avec la papauté de " défenseur il deviendra " Pilate ". En attendant, catholiques " libéraux " et " intransigeants " se haïssent et s'entre-dévorent.

Époque charnière, donc de contrastes, et même de contradictions.

Les hauts personnages affectent une apparence dévote qui masque les débauches de ce qu'on appelle " la fête impériale ".

C'est l'époque où l'on traîne devant les tribunaux Flaubert accusé d'avoir écrit un roman " qui n'est pas moral... "; mais les favorites font la loi à la cour.

Entre 1853 et 1855, le choléra, cette maladie antique, a fait deux cent mille victimes en France écrit en France, mais on écrit le mot Progrès avec une majuscule et la première Exposition universelle de Paris révèle d'immenses perspectives industrielles.

En 1852, trois mille kilomètres de rail ; en 1858, seize mille kilomètres, parcourus par de petites locomotives trapues qui vomissent de la fumée, des étincelles, et font un bruit d'enfer.

Les paysans s'en émerveillent et s'en effraient : " J'ai vu la bête pharamine, dit une bonne femme, ça bouffe, ça rouffe, et ça fout le camp ! "

Paris est livré au préfet de la Seine, le baron Haussmann ; il taille à même les vieux quartiers pour créer une ville nouvelle, qui s'éclaire au gaz.

L'esprit de spéculation s'éveille, les banques poussent comme des champignons.

On ouvre les services télégraphiques au public, le premier cablogramme traverse l'Atlantique.

Il y a dix ans qu'on a découvert de l'or en Californie ; les pionniers du Nouveau Monde ont colonisé l'Ouest, mais l'Ouest américain va coloniser le monde.

Déjà la Compagnie Transatlantique relie l'Ancien et le Nouveau Continent, et la Compagnie du Canal de Suez est à la veille d'être constituée : sous les yeux de Jules Verne se réalise l'univers fantastique qu'il a imaginé.

Les campagnes cependant restent fort arriérées : on y vit comme au moyen âge, la charrue à deux socs ne sera inventée que dans quelques années.

Guerres : après la guerre de Crimée, expéditions en Italie, en Chine, au Mexique.

Le Second Empire a mérité cette définition dans les "mémento" d'histoire contemporaine :

" Une période de despotisme et de guerres ; période aussi de beau développement économique, de prospérité matérielle, d'expansion coloniale, qui se termine par une tardive tentative du gouvernement libéral et un désastre national : la guerre de 70.

Grandes figures : Pasteur, Victor Cousin, le P. Lacordaire,
Leverrier, Claude Bernard.
Un curé de village fait courir les foules : on l'appelle déjà le
saint curé d'Ars.
L'homme le plus populaire du temps vient de mourir; c'était un
faiseur de rimes et de chansons : Béranger.
Baudelaire a publié l'année précédente Les fleurs du mal.
Les écrivains respirent mal.
Déçu dans ses ambitions, Vigny s'est retiré dans son château
des Charentes.
Quant à Lamartine, il est oublié, si pauvre qu'il hésite à aller
dîner chez Emile de Girardin, le créateur de la grande presse, dans
son unique redingote rapée...
Alfred de Musset est mort récemment et déjà en 1858 George
Sand propose à la Revue des Deux Mondes "Elle et Lui ", où elle
dégorge des rancunes vieilles de dix-sept ans.
Hostile à l'Empire, il lui reste à devenir " la bonne dame de
Nohant ".
Le mécontentement couve, sauf dans le milieu des grandes
entreprises, mais il ne s'exprime encore que prudemment.
Les Châtiments de Hugo ont tonné, suivis des Contemplations.
Pour être libre de s'indigner, le grand poète tient à rester banni :
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !
La reine Victoria (déjà !) règne sur l'Angleterre, et (déjà !)
François-Joseph sur l'Autriche: son héritier se suicidera.
Victor-Emmanuel II est roi d'Italie, Frédéric-Guillaume IV, roi
de Prusse, va devenir fou.
Sous le sceptre du tsar Alexandre II, 80 % de la population de
la Russie est en servage : il mourra assassiné.
Enfin, le socialisme international a une doctrine, mais ses
troupes sont peu nombreuses et mal disciplinées : la révolution
industrielle se chargera de les former.

Nous en sommes là, ce matin de février 1858.

Croquis hâtif de l'une des périodes les plus touffues et les plus
confuses de l'histoire de notre pays et de la civilisation.

Bertrand Russel (Anglais) la résume en une phrase cynique,
mais juste : "Tandis que les idéalistes s'entre-tuaient dans la guerre
civile (américaine), les hommes pratiques, du plus haut au plus bas,
passaient leur temps à gagner de l'argent. "

C'est dans ce monde, ou plus exactement dans cette universelle
pétaudière, qu'une petite Demoiselle blanche apparaît régulièrement à
une bergère.

Et la bergère de Lourdes, apaisé le premier mouvement de
frayeur que suscite l'irruption du surnaturel dans la nature, se réjouit
de ce qu'elle voit, de même que les bergers de Bethléem se réjouissent
de voir l'ange du Seigneur entouré d'une grande troupe de l'armée
céleste : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux
hommes de bonne volonté ! "

Mme Millet a parlé, Mlle Peyret a parlé, la cordonnrière a parlé,
la meunière et le meunier Nicolau ont parlé, les élèves des Soeurs,
ceux des Frères, ont parlé : donc, toute la ville parle : " Une gamine a
vu une fille blanche lui apparaître sur les rives de Massabielle !

Les uns disent que c'est l'âme de Mademoiselle Elisa Latapie.
Les autres, que c'est la sainte Vierge !

Des personnes qu'on aurait cru capables de plus de jugement
sont troublées : " Si vous voyiez cette petite quand la Vierge est là !

On dirait une sainte !

C'est à se mettre à genoux! "

Alertés par leurs épouses, ces messieurs du Cercle Saint-Jean
en discutent entre eux au Café français.

-Il y a là une poésie naïve qui séduit les femmes, dit Estrade,
employé aux Contributions.

Croiriez-vous que ma sœur Emmanuélite a fait irruption dans
ma chambre, ce matin, me réveillant en sursaut avec cette histoire de
visions d'une bergère ?

Et cela, au siècle de la locomotive ! Je me suis rendormi, sans être autrement ému.

Quant au docteur Dozous, il veut en avoir le cœur net.

Bien qu'il n'aille à l'église que pour les enterrements, il n'est pas hostile aux idées religieuses, mais il est homme de science : une voyante en extase, voilà un sujet qu'on n'a pas tous les jours l'occasion d'examiner !

Il aura tôt fait, lui, de déceler la simulatrice, ou la névropathe !

Afin d'éviter les groupes de femmes bavardes, le dimanche 21, avant le lever du jour, il se hâta vers la grotte.

Mais il n'était pas seul à avoir eu cette idée : ce matin-là, pour la première fois, il y avait beaucoup de monde à Massabielle.

Avant ou après la messe, hommes, femmes, enfants, tous gens du menu peuple, avaient pris le chemin de la grotte.

Les groupes s'écartèrent pour laisser passer le docteur Dozous, que la plupart des Lourdais connaissaient.

Foule respectueuse; quelques femmes avaient apporté des cierges, qu'elles allumeraient quand la voyante serait là.

On n'eut pas longtemps à attendre : le docteur vit Bernadette descendre en courant le chemin casse-cou, suivie par une troupe plus circonspecte de curieuses ou de ferventes.

Le silence se fit quand l'enfant fut à genoux, égrenant son chapelet.

Le docteur Dozous a noté :

" Son visage subit bientôt une transformation, remarquée par toutes les personnes qui étaient près d'elle, et indiquant qu'elle était en rapport avec son Apparition.

" Pendant qu'elle déroulait, d'une main, son chapelet, elle tenait, de l'autre, un cierge allumé qui s'éteignait souvent sous l'action d'un courant d'air très fort qui régnait le long du Gave; mais elle le livrait chaque fois à la personne la plus rapprochée d'elle, pour qu'il fût aussitôt rallumé.

" Moi, qui suivais avec une grande attention tous les mouvements de Bernadette pour l'étudier complètement, je voulais savoir, en ce moment, quel pouvait être l'état de sa circulation sanguine et de sa respiration.

Je pris l'un de ses bras et plaçai mes doigts sur l'artère radiale.

Le pouls était tranquille, régulier, la respiration facile : rien, dans la jeune fille, n'indiquait une surexcitation nerveuse ayant réagi sur tout l'organisme d'une manière particulière.

" Bernadette, après que j'eus abandonné son bras, s'avança un peu vers le haut de la grotte.

Bientôt, je vis son visage, qui jusque là avait offert l'expression de la béatitude la plus parfaite, s'attrister : deux larmes tombèrent de ses yeux et coulèrent sur ses joues... "

Ces changements de physionomie surprirent le docteur.

Lorsque la vision se fut éclipsée, Bernadette reprit son aspect ordinaire, et vit M. Dozous auprès d'elle.

Les " habituées " de Massabielle se tenaient à distance, respectueuses de cette intervention médicale.

Dozous demanda à l'enfant :

Que s'est-il passé en vous ?

La Dame me quitta un instant des yeux et regarda au loin par dessus ma tête. Elle avait l'air très triste.

Je lui demandai ce qui l'affligeait, et elle me dit : " Priez pour les pécheurs! " Je lui revis son expression de bonté et de sérénité, ce qui me rassura...

Le docteur Dozous finit son examen par ces mots : Bernadette se retira dans l'attitude la plus simple, la plus modeste... "

Notons tout de suite qu'il en faut davantage pour persuader un scientifique: il continua à observer Bernadette, et ce n'est qu'à la dix-septième apparition qu'il lui dit à présent, je crois que tu vois quelque chose, mais je ne sais pas ce que tu vois !

Ce qui compte pour lui, c'est la régularité du pouls, celle du souffle, l'absence de tout signe morbide, d'exaltation suspecte : la voyante n'est donc pas une névrosée.

De là à admettre ses visions...

Une sainte Thérèse d'Avila ne s'y fût pas trompée, elle qui mettait ses filles en garde contre les manifestations surnaturelles : la simplicité de Bernadette, sa modestie, alors que la curiosité unanime l'entoure et que déjà quelques femmes crient à la sainteté, l'eussent rassurée, elle qui ne cesse de déclarer que les faveurs divines sont vraiment divines lorsqu'elles ont pour effet une grande humilité, et l'accroissement des vertus.

C'est là le signe, le " test ".

Or, il est impossible de déceler en Bernadette un mouvement de gloriole.

Dans sa simplicité, elle est de plain-pied avec l'infini.

Elle ne discute pas, elle ne raisonne pas, elle obéit avec une bonne volonté enfantine. Elle se révèle dès ces premiers jours dénuée de timidité, mais réservée, discrète.

Elle ne cherche pas à se mettre en évidence, ne prend pas l'initiative de parler de ses visions, mais, interrogée, répond avec une patience inlassable.

Sa vie ne sera désormais qu'un long interrogatoire...

Elle a appris à aimer à la chaleur de son misérable foyer taloches et tendresse. Elle s'en remet pour toute décision à ses parents. Une seule fois elle a voulu agir à sa guise : lorsqu'elle s'est entêtée à quitter Bartrès, pour revenir à Lourdes.

A sa guise ?

Elle obéissait à un ordre intérieur venu de très haut.

La " petite Demoiselle " aurait pu aussi bien se montrer à elle à Bartrès ? Cela n'est pas notre affaire. On peut présumer qu'il est des sites désignés : Jésus a voulu naître à Bethléem.

Les malheurs de sa famille n'ont rendu Bernadette ni méfiante, ni amère : seulement prudente.

Mais, devant l'Apparition, elle fait fi de cette prudence; elle court à Massabielle sans la moindre inquiétude : confiance tranquille, claire paix intérieure.

L'amour de Marie la fait sortir de la circonspection des pauvres qui savent bien que pour eux tout est peine.

Elle ne sera pas heureuse en ce monde ? Tant pis ! Elle y est habituée ! Elle ne peut témoigner qu'en s'offrant en holocauste.

Et sans même formuler en mots, en pensées, ce don d'elle-même, elle se donne tout entière, obéissante sans avoir fait vœu d'obéissance, pauvre sans avoir fait vœu de pauvreté, chaste sans avoir fait vœu de chasteté.

Enfant, elle voit une Vierge enfant; bonne compagne, Marie est pour elle une compagne céleste :

" Nous courons à l'odeur suave de vos parfums, les jeunes filles vous aiment de toute leur âme, alleluia ! "

Celle qui apparaît à Bernadette, mais elle ne le sait pas encore, c'est la Vierge-mère à l'aurore des temps, telle que la décrit le livre des Proverbes, telle que l'Eglise la chérit et la révère, dans une effusion d'allégresse.

Celle qui dit :

" J'ai été fondée dès l'éternité, dès le commencement avant l'origine de la terre.

" Il n'y avait point d'abîme quand je fus formée, point de sources chargées d'eau.

" Avant que les montagnes fussent affermies, avant les collines, j'étais enfantée, alors qu'Il n'avait fait ni la terre, ni les fleuves, ni les premiers éléments de la poussière du globe.

Lorsqu'Il disposa les cieux, j'étais là.

Lorsqu'Il traça un cercle à la surface de l'abîme, lorsqu'Il affermit les nuages en haut, et qu'Il dompta les sources de l'abîme; lorsqu'Il fixa une limite à la mer pour que les eaux n'en franchissent pas les bords; lorsqu'Il posa les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui,

" Me réjouissant chaque jour et jouant en sa présence,
"Jouant sur le globe de la terre et trouvant mes délices parmi
les enfants des hommes... "

Bernadette dit : " Elle a mon âge...
Et la petite Demoiselle céleste commande à la pauvre petite
fille de ce bas monde : " Priez pour les pécheurs... "

Et elles prient ensemble, la Vierge-mère, toute compassion, et
l'innocente fille d'Eve, l'innocente enfant du péché.
Cela se passait le premier dimanche de Carême, où l'Église
marque nettement que le temps de la pénitence est aussi celui de la
divine espérance :

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour
du salut...
Celui qui vit sous la protection du Très-Haut repose à l'ombre
du Tout-Puissant... Retire-toi, Satan !...

Or la veille, chevauchant le long d'un sentier en direction de
Lourdes, des gendarmes de Tarbes, en petite tenue mais portant
sardine blanche ou jaune baudrier, avaient échangé quelques propos :
-Il se passe à Lourdes, paraît-il, des choses extraordinaires : les
gens vont à une grotte assister à des visions...
-C'est pourquoi, dit l'un des Pandores, on nous y envoie...
-Qu'avons-nous à voir là ?
Si la Vierge apparaît, ce n'est pas notre affaire... " Garantir la
propriété" c'est déjà un métier assez difficile, comme dit la chanson...
-Eh ! la visionnaire est fille d'un certain Soubirous, mis à
l'ombre l'an dernier pour le vol d'un madrier...
-Ces gens-là ont donné plus d'une fois du travail à la Justice.
Une tante de la mère Soubirous porte un vilain nom celui d'un
meurtrier que la Cour d'Assises a condamné à mort...

Il y aurait escroquerie sous roche que cela ne m'étonnerait
guère...

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendait plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence...



Gendarme en ombre chinoise, milieu du XIXe siècle.

8

les autorités s'en mêlent

*"Mon royaume
n'est pas de ce monde."*

Peu après l'heure où Bernadette revenait de Massabielle, Renault, chef d'escadron de la gendarmerie de Tarbes, siégeait à la maison de ville avec trois importants personnages : le procureur impérial Anselme-Vital Dutour, le juge d'instruction M. Rives, et le commissaire de police Jacomet.

Chacun d'eux avait pour maxime : Pas d'histoires Il en est des fonctionnaires comme des honnêtes femmes moins on parle d'eux, mieux cela vaut.



Ces Messieurs du Cercle Saint-Jean en discutent entre eux au Café Français.
Ce café, aujourd'hui.



: Le docteur Dozous.

M. Dufo.



: L'abbé Peyramale.



M. Estrade.



. Le docteur Vergès.



Tout en elle est simple...
Photo posée à l'intérieur du cachot en 1951



D'humbles ustensiles de cuisine.

Les autorités s'en mêlent

!
!
!
!
! Que leur nom paraisse en une affaire discutée peut nuire à leur
! avancement : les gens sont si méchants !

! Nulle loi n'empêchait qui que ce soit de prier n'importe où, mais
! il existait un règlement prohibant tout rassemblement susceptible de
! dégénérer en rixe : or, il était possible que les arguments verbaux
! échangés entre ceux qui croyaient aux visions de la fille des
! Soubirous et ceux qui n'y croyaient pas se corsent un jour d'arguments
! frappants...

! De plus, la rive de Massabielle n'était pas faite pour recevoir
! quarante ou cinquante personnes, comme ç'avait été le cas ce
! dimanche matin.

! Qu'une femme perde pied dans la grimpette et se rompe les os ?
! Qu'elle en meure ?

! Les responsables avaient lieu de s'alarmer.

! Mais des personnes ayant pignon sur rue, la propre fille de
! l'huissier, s'il vous plaît, avaient mêlé l'âme d'Elisa Latapie à cette
! affaire Soubirous-fille blanche.

! Voilà qui était aussi gênant qu'une éventuelle apparition de
! Notre-Dame : allait-on se mettre à dos les Enfants de Marie ?

! Heureusement, le clergé n'intervenait pas !

! -Bernadette Soubirous est une enfant, dit le commissaire.

! Il suffira de la convoquer, de l'intimider, pour qu'elle cesse
! d'ameuter les jobards. Je m'en charge.

! -Nous nous en chargeons, corrigea le procureur. Je la verrai ce
! matin.

! Dutour, lui, ne voulait pas intimider Bernadette il souhaitait au
! contraire l'amadouer, afin qu'elle lui parle librement. Il jugerait mieux,
! ainsi, de sa nature.

! Un prévenu qui a peur ne parle pas franc.

! Bernadette n'était pas prévenue, mais l'homme de justice voulait
! jauger son caractère.

! Aussi lui fit-il demander verbalement, et courtoisement, par un
! employé du greffe, de l'aller voir à la sortie de la grand-messe.

Quand elle entre, Monsieur le Procureur est déjà là, derrière son bureau.

C'est un homme jeune, il a quarante et un ans, un air de bonté sous l'expression grave du magistrat. Marié, père affectueux, l'enfant qu'il a devant lui lui rappelle les siens. Un bon feu réchauffe la pièce encombrée de dossiers ; les tentures sont conformes aux traditions administratives, c'est-à-dire malpropres.

Bernadette est venue seule.

M. Dutour lui dit " vous, mais il ne l'invite pas à s'asseoir ; elle reste debout et s'appuie d'une main sur la table.

Le procureur, de prime abord, note que rien dans son attitude n'exprime répugnance ou frayeur. Son expression est calme, confiante, sans timidité comme sans audace.

Tout en elle est simple, et même ordinaire. Sur son visage au repos, rien n'arrête le regard. Nulle recherche dans les vêtements d'une propreté irréprochable : la dignité dans l'indigence.

Sa coiffure (une sorte de madras aux dessins presque effacés par de fréquents lavages) lui couvre à moitié le front et serre étroitement les cheveux. Une étoffe semblable à celle de la coiffure drapé lourdement son cou, ses épaules, sa taille. Ainsi empaquetée, la pauvre enfant a peine à respirer.

Sur la demande de Monsieur le Procureur, elle décrit ses visions. Il prend des notes, et lève par instants sur elle un regard pénétrant.

Elle parle patois, sans se hâter, mais nulle question ne suscite un silence embarrassé.

De deux choses l'une : ou Bernadette est une fieffée comédienne, ou elle est la sincérité même. Son récit fini, elle se tait.

Le procureur.

-Avez-vous l'intention d'aller à la grotte ainsi, chaque matin ?

Bernadette.

-Oui, Monsieur; j'ai promis d'y aller pendant quinze jours.

Le procureur :

Mais on vous a dit que votre vision est un rêve, une illusion, qu'il ne faut pas vous arrêter à cela. Les Sœurs qui vous instruisent, et qui sont des femmes très pieuses, vous l'ont confirmé : pourquoi ne pas suivre leur conseil ? Vous éviteriez qu'on s'occupe de vous.

Bernadette.

-J'éprouve trop de joie quand je vais à la grotte.

Le procureur :

-Vous devriez vous en abstenir, et l'on pourrait vous en empêcher...

Bernadette.

Je me sens entraînée par une force irrésistible.

Le procureur :

Prenez garde : beaucoup de personnes vous soupçonnent vous et vos parents de vouloir exploiter la crédulité des gens. Je pourrais le supposer moi-même : votre famille est très pauvre, vos visites à la grotte vous procurent des douceurs que vous ignoriez, et vous en espérez de plus grandes. Je dois vous déclarer que si vous n'étiez pas sincère dans vos récits d'apparitions, ou si vous et vos parents en retiriez quelque profit, vous vous exposeriez à être poursuivie, et sévèrement condamnée.

Bernadette.

-Je n'attends aucun profit dans cette vie.

Le procureur.

-Vous le dites; mais n'avez-vous pas déjà accepté l'hospitalité de Mme Millet ? N'avez-vous pas été mieux traitée chez elle que vous ne pourriez l'être chez vous ? Vos parents eux-mêmes n'espèrent-ils pas améliorer leur position, en se servant de vous, de vos visions, quoiqu'elles ne soient peut-être que des rêves, ou, ce qui serait pire, des mensonges?

Bernadette.

-Mme Millet a voulu m'emmener chez elle; elle est venue me chercher. Je l'ai suivie pour lui faire plaisir : je n'ai pas songé à moi. Je n'ai menti ni à elle, ni à personne d'autre.

La gravité de M. Dutour ne semble pas troubler l'enfant.
Son langage naïf, son accent doux et convaincu forcent la confiance.
Lorsqu'elle évoque certains sentiments, tels la joie qu'elle éprouve à la grotte, son visage s'éclaire d'un charme d'autant plus émouvant qu'on n'y déchiffre que l'effusion d'une âme candide.
Le procureur.
-Bien. Vous pouvez partir.
Et Bernadette sort aussi simplement, aussi calmement qu'elle est entrée.
Elle n'a pas été intimidée ; elle n'a pas promis de ne plus retourner à la grotte.
En fait, elle a gagné, mais, à la voir, on jurerait que ce n'est pas elle qui est en jeu.
C'est d'ailleurs l'exacte vérité.
L'après-midi, à la sortie des vêpres, tout Lourdes était devant l'église ; les chapeaux ronds, les mantelets des dames de la bourgeoisie, leurs crinolines, l'évêque les interdisait aux Enfants de Marie, disant c'est "diabolique !" voisinaient avec les capulets et les fichus des villageoises, leurs robes froncées.
Les hommes du peuple, en blouse ; les messieurs, en longue redingote.
La foule s'écoulait lentement; des groupes s'attardaient sur la place ; le jour du Seigneur, les papotages sont dans la tradition.
Un peu en retrait, un homme de haute taille semblait attendre.
Après de lui, avec sa blouse et son bicorne, le garde champêtre, Pierre Callet.
Soudain, alors qu'il ne restait plus grand monde devant l'église, Callet dit au commissaire Jacomet :
-La voici !
-Laquelle ?
Callet désigna une enfant pauvre, de petite taille, à la figure fraîche et rondelette; sa mère et ses tantes l'entouraient.

M. Jacomet rejoignit Bernadette en quelques enjambées et lui toucha le bras :
-Tu vas me suivre.
-Oui, Monsieur, où vous voudrez.
Sans mot dire, ses parentes la laissèrent aller.
Tout le monde à Lourdes connaissait le commissaire. Jamais la ville n'avait eu son pareil.
On disait de lui : " Un joli homme, très gracieux, très gai ; un visage qui plaît beaucoup ; surtout en costume, avec son chapeau à claque, il a l'air d'un général... "
Ce dimanche-là, peut-être pour ne pas causer à Bernadette une trop vive impression, il était en civil : pas même de képi. Et pourtant, il raffolait de l'uniforme.
Le garde champêtre avait pour Jacomet une vive admiration. " Avec nous, il est très poli, et avec tout le monde.
Dans les communes, sa première visite est pour les curés, et il est très bien reçu. Je le vois, moi qui l'accompagne souvent.
Jamais, en route, un mot contre la religion, ni contre les prêtres; pas de gros mots, pas de jurons; jamais il ne parle de choses indécentes.
Ah ! Il a mis de l'ordre chez nous !
On le craint, et pourtant il n'est pas méchant pour faire les procès-verbaux, et faire aller en correctionnelle; mais lorsqu'il y a de quoi, ça pique ! ",
Encadrée par le garde champêtre et cet élégant mais épineux commissaire, Bernadette s'achemina vers la maison d'habitation de Jacomet, la maison Cénac, rue Saint-Pierre.
-Pauvre Bernadette ! On va te mettre en prison disaient des gens.
Bernadette riait.
-Je n'ai pas peur. Si on m'y met, on m'en sortira !
Pierre Callet était bien fâché de la " confusion " qu'on faisait à la petite Soubirous.

D'autres passants grommelaient à l'adresse du commissaire:
Qu'il est méchant ! ", mais Jacomet passait son chemin, ne daignant ni entendre ni répondre : il dominait les groupes de sa haute taille, trop fier pour répondre à tout le monde.
A distance respectueuse, les Casterot-Soubirous et une poignée de curieux suivaient.
A la porte de son domicile, le commissaire dit à l'enfant
-Suis-moi !
Il ferma la porte au nez des parents et badauds :
-Vous n'avez rien à faire ici !
Et le garde champêtre d'admirer sa grande autorité.
Jacomet le laissa dans la salle d'entrée, et emmena Bernadette dans le bureau voisin.
Cette porte aussi se referma.
Mme Jacomet, qui attendait avec impatience la voyante, trouva porte close, tout comme Pierre Callet.
Mais elle fit ce qu'il n'eût jamais osé : elle colla l'oreille contre la porte, et écouta ; elle riait, avec un clin d'oeil vers le garde champêtre qui ne savait s'il devait rire, lui aussi, ou garder la mine rogue qu'imposaient ses fonctions.
Cependant, l'interrogatoire de Bernadette ne se passa pas à huis-clos : elle était là depuis quelques minutes lorsque Mlle Emmanuéliste Estrade entra...
Le commissaire lui fit signe de rester.
Là-dessus, Emmanuéliste alla quérir son frère ; elle arracha à sa chaise l'employé aux Contributions, le sot ne voulait pas venir ! et finit par l'amener, en voisin : l'appartement des Estrade se trouvait au-dessus de celui des Jacomet.
Pourquoi Mme Jacomet, seule de la maison, était-elle condamnée à écouter aux portes? Tracasserie conjugale ?
C'était la première fois que les Estrade voyaient Bernadette; de prime abord, comme M. Dutour, ils furent l'un et l'autre frappés par son naturel, sa modestie, et son accent : l'accent de la vérité toute pure.

Pendant les trois quarts d'heure que dura l'interrogatoire, l'enfant, assise devant la table, garda un maintien calme, un regard doux, les mains croisées sur ses genoux.
Le timbre de sa voix, quoiqu'un peu fort, était agréable.
M. Estrade est tout ouïe : nul ne sait mieux que Jacomet débusquer un fripon et l'amener aux aveux. Que va-t-il tirer de cette enfant, qui semble naïve ?
Le commissaire a pris, au début, un ton patelin :
-On m'a parlé avec tant d'intérêt des belles choses que tu vois à Massabielle que, ma foi, comme tout le monde, j'ai eu envie de t'entendre raconter ce qui t'attire là-bas... Veux-tu nous raconter, à M. Estrade et à moi, comment tu as fait la rencontre de la Dame de la grotte ?
Bernadette, sans se faire prier, pour la cinquantième fois peut-être depuis le 11 février, décrit ses apparitions.
Le commissaire, comme le procureur, écrit, tout en la transperçant du regard, mais son regard à lui est beaucoup plus aigu que celui de M. Dutour.
Elle n'en est pas plus émue.
Le commissaire. -Ce que tu nous racontes est en effet très intéressant : mais enfin, qui est cette dame ? La connais-tu ?
Bernadette. -Je ne la connais pas.
Le commissaire. -Tu dis qu'elle est belle. Comme qui ?
Bernadette. -Oh Monsieur ! Elle est plus belle que toutes les dames que j'ai vues jusqu'ici.
. Le commissaire. -Pas plus belle cependant que Madame N... ou Madame M...
Bernadette. -Elles ne peuvent y faire... (c'est-à-dire, elles ne peuvent pas rivaliser...)
Le commissaire. -Cette dame agit-elle, parle-t-elle, ou bien demeure-t-elle à sa place comme une statue d'église ?
Bernadette. -Oh ! elle remue, sourit et parle comme nous. Elle m'a demandé si je voulais lui faire la grâce de revenir pendant quinze jours à la grotte.

Le commissaire.-Qu'as-tu répondu?
Bernadette.-J'ai promis de revenir.
Le commissaire.-Tu dis que c'est la sainte Vierge qui t'apparaît ?
Bernadette.-Je ne sais pas si c'est elle : elle ne me l'a pas dit.
Le commissaire. -Alors, quelqu'un te fait croire que c'est la sainte Vierge. Connais-tu cette personne ?
Bernadette. -Non, Monsieur.

Monsieur Jacomet change de ton, il se fait menaçant :
-Je mets par écrit tout ce que tu dis. Si tu dis vrai, on verra ; mais malheur à toi si tu mens :
Tiens ! Ton meilleur parti est de m'avouer que tu as menti, si tu ne veux pas aller en prison. Allons, parle !
Bernadette. -Monsieur, je ne vous ai pas menti.

Le commissaire. -Tant pis ! Elle le veut, elle sera punie !

Il prend alors le papier où il a relevé les réponses de Bernadette et, pour la troubler, faisant semblant de lire, il dit tout autre chose que ce qu'elle a déclaré.
Le commissaire. -Tu m'as dit d'abord que ta dame est belle comme Madame N...
Bernadette. -Non, Monsieur, je ne vous ai pas dit cela ! J'ai dit qu'elle est plus belle que toutes ces dames !
Le commissaire.-Elle t'est apparue au fond de la grotte...
Bernadette. -Non ! Au-dessus du buisson...
Le commissaire.-Ses cheveux tombent en arrière comme un voile...
Bernadette. - Je n'ai pas dit cela! J'ai dit qu'elle a un voile, très blanc, très long ! Ses cheveux, c'est à peine si on les voit...
Le commissaire. -Elle a une rose à la ceinture...

Bernadette. -Non ! Non ! Monsieur, vous m'avez tout changé; elle a une ceinture bleue, et il n'y a pas de rose à sa ceinture; elle a une rose jaune sur chacun de ses pieds !
Nettement, mais sans acrimonie, Bernadette rectifie les erreurs feintes du commissaire. Il songe : " Rien à faire avec cette gamine. " Et il dit :
-Cette comédie va cesser ! Veux-tu me promettre de ne plus retourner à Massabielle ?
-Monsieur, la Dame m'a demandé de lui faire la grâce d'y retourner pendant quinze jours. Je le lui ai promis, répond Bernadette.
Il n'en faut pas tant pour que M. Jacomet sorte ses piquants :
-Tu veux y retourner ? Et bien ! Je vais chercher les gendarmes !
Ils sont venus de Tarbes exprès pour t'emmener ! Prépare-toi à aller en prison !
-Tant mieux! Je coûterai moins cher à mon père, et à la prison vous viendrez m'apprendre le catéchisme !
Telles étaient les vivacités de caractère dont Bernadette était parfois capable.
Malgré les instances de M. Estrade, fermement, calmement, elle refusa de se rétracter.

François Soubirous apparut à point : il venait chercher sa fille. Le commissaire s'en prit à lui :
-C'est vous, père Soubirous ? J'allais vous envoyer chercher. Vous savez la comédie que joue votre fille.
Cela ne serait que ridicule, si le repos de la ville n'en était troublé. C'en est assez. Votre fille est mineure, et vous en répondez.
Le père Soubirous, qui ne demandait pas mieux que d'en finir, promit du fond du cœur que Bernadette n'irait plus à la grotte : et l'interdiction de M. Jacomet serait un bon Prétexte pour ne plus recevoir les curieux au cachot.
-Tout cela, ce sont des menées de fausses dévotes, dit le commissaire aux Estrade, quand il eut fait partir Bernadette et son père par une porte dérobée.

-J'y verrais plutôt les rêveries d'une enfant, dit l'employé aux Contributions.

-Mon cher, on voit bien que vous n'êtes pas de la police !

Il fut décidé par les autorités qu'un gendarme irait tous les matins à la grotte.

Il rendrait compte au chef d'escadron Renault de ce qui s'y passerait, de ce qui s'y dirait, du nombre et de la qualité des gens qui s'y rendraient.

Le maire et le commissaire de police décidèrent pour leur part de faire surveiller étroitement Bernadette; tout propos à son sujet leur serait rapporté.

Et l'on rit beaucoup, ce soir-là, chez les Jacomet :

"La sainte Vierge vient du ciel pour prier Mlle Soubirous de lui faire la grâce de la visiter à Massabielle !

Sortie des mains de Monsieur le Commissaire, la petite Soubirous n'en avait pas fini : des femmes l'attendaient, qui la priaient de monter chez M. l'abbé Pène, vicaire du curé de Lourdes.

Le clergé n'était pas encore intervenu mais l'abbé habitait auprès du commissaire, des voisines lui avaient proposé de faire monter la voyante chez lui : pourquoi pas ?

" Elle raconta, dit l'abbé, ses visions depuis le 11 février d'une manière fort aisée et naturelle, sans crainte, sans hardiesse, avec indifférence, comme qui remplit un devoir.

On eut paru indifférent à moins : pour l'enfant, c'était le troisième interrogatoire de la journée.

Il lui fallait une force peu commune pour ne pas être à bout de fatigue, à bout de nerfs.

Frappé de son air simple et modeste, l'abbé Pène la jugea incapable de duper son monde; toutefois il ne prenait pas ses visions au sérieux.

Lui aussi, il chercha à l'embarrasser; quand Bernadette lui eut répété les mots prononcés par la Dame :

" Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre ", il éclata de rire :

-Tu pourras donc t'amuser, maintenant, t'en donner, faire ce que tu voudras, tu n'as pas à craindre de manquer ton salut !

-Oh ! ce n'est pas ça : elle me rendra heureuse pourvu que je fasse le bien...

Faire le bien, pour Bernadette, c'était d'abord obéir.

A la maison, sa mère se lamentait :

-Si tu retournes à la grotte, tu vas nous faire enfermer ! L'enfant répondait :

-Ça me fait bien de la peine... Il faut que je désobéisse à vous ou à cette Dame...

Aussi, ce soir-là, après avoir fait la prière, se coucha-t-elle dans un état de trouble qu'elle s'efforçait d'apaiser doucement.

C'était en un temps où toute décision s'accompagnait des mots : « ...Si le bon Dieu veut... »

Procureur, commissaire, père et mère lui défendaient de retourner à Massabielle.

Mais sait-on jamais ? Tant de choses étonnantes s'étaient déjà passées...

Dans un demi-sommeil, son chapelet à la main, murmurant des " Je vous salue... ", elle revoit en pensée la petite Demoiselle blanche, elle entend sa voix douce :

- "Voulez-vous avoir la gentillesse de venir ici pendant quinze jours ?"

- "J'aurais dû répondre : Je viendrai, si le Bon Dieu veut..

Or, malgré le procureur, malgré le commissaire, malgré Louise et François Soubirous, malgré les gendarmes, malgré les mouchards, le bon Dieu voulait...

" Les gardes qui tournent dans la
ville m'ont surprise... "

Lundi matin, les Soubirous venaient de se lever lorsque Mme Nicolau frappa à leur porte : elle avait de l'estime pour ces pauvres gens, les interrogatoires de la veille l'inquiétaient pour eux :

-Ne laissez pas Bernadette retourner à la grotte ! Tenez bon !
Des voisines me reprochent de vous conseiller ainsi :

" Qui êtes-vous, me disent-elles, pour empêcher cette petite de faire son devoir ?

La Dame lui a demandé d'y aller pendant quinze jours ! " Ce sont de braves femmes, mais pas une n'irait en prison à votre place !

Le mot " prison " avait le don d'épouvanter les habitants du cachot.

Louise remercia l'institutrice avec des larmes dans la voix (il n'était jour, depuis le 11, où la malheureuse ne pleurât), et François Soubirous affirma :

-Sa mère et moi en avons décidé : Bernadette va aller à l'école, rien qu'à l'école, et tout droit !

Bernadette alla donc en classe, où la Mère Supérieure l'accueillit avec une sermonce.

-J'espère que c'est fini, tes carnavalades !

C'est après déjeuner, en retournant à l'hospice, que l'enfant, soudain, prit le chemin de la grotte. " Je ne pouvais faire agir mes jambes, dira-t-elle plus tard, que pour aller à Massabielle... "

Mais les gendarmes guettaient : elle se trouva encadrée de deux Pandores...

Elle conservait son air simple et modeste, aussi calme que si elle eut été entre père et mère ", observa Mlle Estrade.

Car elles guettaient aussi, les curieuses, et une cinquantaine de femmes et enfants suivirent à distance.

En vain : ce jour-là, agenouillée sur la pierre plate, Bernadette dit son chapelet tout entier avec sa figure ordinaire de petite fille sous-alimentée.

-La vois-tu ?, dit quelqu'un.

-Le maréchal des logis est là : je ne puis rien voir... Le maréchal des logis d'Angla éclata de rire :

-Si j'ai l'air d'un diable, je suis un bon diable ! Si tu n'étais une sottie, tu saurais que la Vierge n'a pas peur des gendarmes ! Pourquoi en as-tu peur, toi ? Te sentirais-tu coupable de mensonge ?

Bon diable en vérité : s'il faisait la grosse voix, il tapotait paternellement l'épaule de la petite.

Bernadette se leva et alla au moulin de Savy.

Louise Soubirous l'y attendait, si affligée qu'elle n'eut pas la force de la gronder de sa désobéissance.

La pauvre femme lui cherchait même des excuses : " Elle me dit qu'elle se sent forcée d'y venir par quelque chose qu'elle ne peut expliquer...

Et de ruisseler de larmes.

Rentrées bredouilles, les commères propagèrent la nouvelle : " Les apparitions, du coup, c'est fini ! "

Celles qui y croyaient en avaient du regret, les autres ricanèrent :

La Dame de la grotte a peur des gendarmes ! Ah ! Ah !...

Quant à tante Lucile et tante Basile, elles ne lâchèrent point leur nièce : l'occasion était trop belle d'obtenir qu'elle se tînt désormais tranquille :

-Donc, tu ne l'as pas vue !

Le coeur gros, Bernadette répondait avec une moue d'enfant qui se retient de pleurer :

-Je ne sais pas en quoi j'ai manqué à cette Dame...

-Ce sont des bêtises, tu le vois bien...!

-Tu as donc bien faim ?
Il avait fait "oui" d'un signe de la tête. Elle l'avait emmené chez elle, et nourri de tartines; mais elle dut les lui apporter sur le palier; il se refusait à entrer. Il s'y refusa toujours, bien qu'il revînt souvent, de même qu'il avait tu son nom.

Des femmes étaient là qui disaient à Bernadette :
" Je n'aurai pas, moi, la joie de voir la sainte Vierge ! Laisse-moi t'embrasser, toi qui la vois ! "

Et on la couvrait de baisers. Des hommes, des voisins, entrouvraient la porte et jetaient en passant : " Prends garde ! Tu fais bien courir le monde ! "

A ceux-là elle répondait, avec son air doux et son étonnante fermeté :

-Eh ! Pourquoi viennent-ils ? Je ne vais pas les chercher !
En partant, Mlle Estrade offrit à Bernadette une belle pomme rouge.

Elle la refusa. Et on disait, dans le quartier : " Depuis que Bernadette voit la Dame, il est impossible de lui faire accepter même une noix..."

Mercredi 24.

Mme Nicolau, après la messe de cinq heures et demie du matin, rentrait chez elle : elle ne consentait pas à se joindre aux groupes qui, une lanterne à la main, montaient vers Massabielle comme une procession de vers luisants.

Elle avait conseillé aux Soubirous d'empêcher leur fille d'aller à la grotte et, malgré l'engouement unanime, tenait bon.

Mais Mme Nicolau avait une servante.

Dès que cette servante commençait sa journée, des rumeurs orageuses grondaient dans la maison : les persiennes, elle les cognait, les portes, elle les claquait, les casseroles, elle les heurtait, et on eut dit qu'elle faisait le ménage à coups de manche à balai.

Et Mélanie, pourtant avenante de son naturel, ne répondait plus à sa maîtresse que d'un ton hargneux.

Mieux valait en avoir le cœur net :
-Mélanie ! Qu'y a-t-il ?
La vérité jaillit du cœur de la brave fille
-Tout le quartier va à la tute de Massabielle, il n'y a que nous qui n'y allions pas !
La " tute ", en patois, cela veut dire la grotte.
L'institutrice attendait-elle qu'on lui fit violence, pour céder, elle aussi, à la curiosité ? Car, sans la moindre hésitation, elle répondit :

-Au fait, pourquoi pas ?
Donc, tôt levée, suivie de sa bonne en liesse, Mme Nicolau fut l'une des premières arrivées à Massabielle le mercredi.

Bien lui en prit : ce matin-là, quatre ou cinq cents personnes se disputèrent les bonnes places.

" Le jour commençait, raconta Fanny Nicolau, je me plaçai au-dessous de la niche.

Sous le rocher, on eut dit une pelouse de mousse et, autour du roc, une guirlande d'herbe très verte, mais on eut bientôt foulé et abîmé tout cela.

" Je me mis donc sous le rocher; la petite vint : je la vis allumer son cierge et prendre aussi son chapelet.

A peine eut-elle récité tout au plus une dizaine qu'elle devint blanche comme linge, les yeux grands ouverts, les lèvres un peu violettes, et un sourire sur les lèvres.

Elle est restée cinq ou six minutes sans aucun mouvement.

Après, je 'ne sais si la Dame a disparu, mais sa figure a changé : un nuage lui est descendu du front jusqu'au menton et de blanche qu'elle était elle a repris son teint naturel.

" Je pleurais tant que je pouvais... Et il y avait eu comme un cri général : " Mon Dieu! elle va mourir ! "

Revenue à elle-même, Bernadette se leva, et dit d'un ton inquisiteur :

-Qui a touché le rosier ? On le saura ! "

Et puis elle est allée sous le rocher voir si la Dame n'était pas sous la cavité de la voûte. Ne l'y trouvant pas, elle est redescendue avec deux larmes comme plaquées sur les joues.

" Elle s'est remise debout devant la niche et, la Dame s'y étant à nouveau montrée, l'extase a recommencé. "

" Pendant une heure, cela arriva quatre ou cinq fois.

L'Apparition se montrait, et disparaissait; chaque fois le visage de Bernadette pâlisait, puis la vapeur descendait du front; c'était comme si une "mousseline fine et blanche eut cessé de voiler son visage, et la couleur naturelle de Bernadette était là... En considérant cela, on voyait bien que ce n'étaient pas des grimaces.

Au retour vers Lourdes, elle n'était pas très entourée; je pus la joindre, et je lui dis :

La Dame t'a parlé ?

Quoi ! Elle était si proche de moi, et vous ne l'avez pas entendue ?

" De peur de lui donner de l'orgueil, en confessant qu'elle seule pouvait entendre, je me hâtai de dire :

" -On m'a tant culbutée! J'ai failli tomber ! et je repris :
Comment te parle-t-elle ? En français ou en patois ?

Oh ! tiens, tiens, que voulez-vous qu'elle me parle français ? Est-ce que je le sais, moi ? Elle me parle patois, et encore le patois de Lourdes, elle parle !... Et elle me dit *vous*...

" Ces paroles m'impressionnèrent beaucoup, à cause du respect de la Dame pour l'enfant... "

Cette petite que tout le monde tutoyait ! Même les gendarmes ! Surtout les gendarmes ! Et la Dame vient de lui confier son message sauveur : " Pénitence! Pénitence ! "

Est-ce ce jour-là, est-ce la veille, que l'Apparition scella les lèvres de Bernadette sur trois secrets ?

Il n'est pas aisé de garder un secret, surtout pour une enfant que des gens graves, exercés au maniement des âmes, interrogeront toute sa vie jusqu'à épuisement de sa patience et de ses forces.

Or, jamais Bernadette ne laissa transparaître quoi que ce soit qui ait permis de supposer la nature de ces confidences.

Si la Dame disait " vous " à la petite du cachot, c'est que cette petite-là était grande devant Dieu...

Des hommes simples percevaient cette grandeur et en étaient émus.

Tel ce gendarme, si touché par le visage de Bernadette, cette merveilleuse blancheur qui semblait refléter une lumière invisible, qu'avec sa femme, le soir, en petite tenue, il revint à la grotte pour y prier...

Jeudi 25.

*Alors le boiteux bondira comme
le cerf et la langue des muets
sera déliée.*

*" Parce que les eaux se sont
répandues dans le désert... "*

A l'aube du 25 février, il y a encore quatre ou cinq cents personnes à Massabielle : des ferventes, comme Emmanuélite Estrade, des sceptiques bienveillants, comme son frère, des négateurs malveillants, comme Mme Jacomet, la femme du commissaire.

Melle Lacrampe, Elfrida, était, elle, une femme de tête, et pieuse avec sévérité.

Elle estimait " peu recommandable " l'entourage de Bernadette, et les Estrade durent beaucoup insister pour la persuader d'aller voir, avant de juger.

De prime abord, tout lui déplut : il lui déplut que la foule respectât un endroit vide, " la place de Bernadette "; il lui déplut que Bernadette fendît la multitude en disant : " Laissez moi passer ! " d'un ton que Mlle Elfrida trouva impatient ;

Il lui déplut qu'après avoir levé les yeux vers la niche la voyante portât la main à son capuchon comme pour l'arranger, qu'elle relevât sa robe avant de s'agenouiller pour ne pas la salir...

" C'est chose terrible que les préventions ", ajoute loyalement cette personne.

Il faut reconnaître que, pour un esprit prévenu, critique, coriace, le 25 février, en apparence, n'était pas un bon jour...

Ce jour-là, à genoux, Bernadette se mit à gravir et à redescendre la pente qui menait à l'intérieur de la grotte.

" Je ne vis là qu'une agitation ridicule, parce qu'elle me semblait sans objet ", commente Elfrida, tandis que d'autres témoins étaient touchés aux larmes par la dignité que gardait l'enfant.

La grotte n'était pas alors aussi profonde qu'aujourd'hui des cailloux, du sable amoncelé, obligeaient à se plier en deux qui voulait y pénétrer.

C'est pourquoi Bernadette s'arrêta; elle regarda alors du côté de l'Apparition qui se tenait dans la cavité ou couloir extérieur communiquant avec la niche.

Alors, on la vit se courber jusqu'à terre, gratter le sol, et reparaitre le visage barbouillé de boue...

La foule poussa un " oh!... " consterné.

Et quand elle arracha trois petites touffes d'herbe qu'elle mâcha et avala, des femmes se voilèrent la face de leurs mains.

On la vit s'essuyer avec un mouchoir, disaient les uns, avec son jupon, disaient les autres, et revenir à sa place.

Tous pensaient, ou murmuraient : " Elle est folle !... "

Les plus bienveillants éprouvaient une tristesse profonde quoi, ces sourires, la petite figure ordinaire transfigurée en visage céleste, les beaux récits, le majestueux signe de croix, tout cela n'était-il que dérangement de l'esprit ?

Quant aux malveillants, ils triomphaient.

Rien ne manqua de ce qui pouvait fournir argument à leur malignité :

lorsque Bernadette se fut à nouveau agenouillée, elle glissa la main sous son serre-tête et se gratta longuement et ostensiblement...

En fait, la vermine pullulait dans le cachot.

Mlle Elfrida fit remarquer ce geste à Mlle Emmanuéliste :

" Et vous voudriez me faire croire que cette fille-là voit la Vierge ? "

Au bout de quelques instants, sans s'occuper de la foule qui s'écartait d'elle avec des murmures où perçaient quelques ricanements, Bernadette remonta vers Lourdes.

Vers Lourdes, où la rumeur publique s'empara de la nouvelle : " Bernadette est devenue folle !

Voilà qu'elle se barbouille de boue et broute l'herbe comme les animaux ! "

Beaucoup furent choqués au point de ne plus vouloir entendre parler de Massabielle.

D'autres disaient : " Le visage de l'enfant est trop serein, ses gestes trop harmonieux pour qu'on puisse la croire folle, mais de là à croire que la Vierge préside à ces extravagances, il y a loin ! "

Elfrida Lacrampe dit à Emmanuéliste Estrade :

-Vous auriez mieux fait de me laisser chez moi !

Je croyais peu avant, je crois moins à présent, voilà ce que vous avez gagné !

Or, voici la scène dont le public ne pouvait comprendre le sens, puisqu'il n'entendait pas les paroles de la Dame :

L'Apparition dit à Bernadette : " Allez boire à la fontaine et vous y laver. "

Ne voyant pas d'eau dans la grotte, l'enfant s'acheminait vers le Gave lorsque la Dame la rappela et lui dit d'aller au fond de la grotte, à l'endroit qu'Elle lui désigna du doigt.

Elle obéit, mais ne trouva qu'une terre détremmée. Grattant des deux mains, elle pratiqua un petit creux qui se remplit d'eau bourbeuse.

Deux fois le dégoût l'arrêta avant de boire.
Enfin, elle but... Et la Dame ayant ajouté :
Allez manger de cette herbe qui est là", elle mangea une espèce de cresson qui poussait en ce lieu humide.

Ainsi fut révélée la source miraculeuse; elle était enfouie sous terre, comme est souvent cachée la grâce de Dieu sous les épaisseurs de la chair.

Afin que l'eau jaillisse un jour, si vive que le monde entier puisse y cicatriser ses plaies, si pure qu'il puisse s'y laver de ses souillures, Bernadette but la boue et mâcha l'amertume.

Et la Dame consentit à être humiliée en la personne de sa messagère.

Diplomatie céleste : il y eut encore foule à Massabielle le lendemain, mais, parce qu'il y avait eu scandale à Lourdes comme à Nazareth, l'Apparition ne se manifesta pas ce jour-là.

Quelques jours plus tard, à l'aide de bois creux et de planches, deux ouvriers improvisèrent un système de canalisation et un petit bassin : la source coula pure, et déjà plus abondante.

Les 27 et 28 février, la Dame revint. Elle revint les 1^{er} et 2 mars, le 3, le 4.

C'était à l'aube, dans les rues de Lourdes, un roulement de sabots continu.

La foule était maintenant si compacte devant la grotte qu'on n'avancait qu'en s'insinuant entre des poitrines et des dos, à condition qu'on voulût bien vous laisser vous insinuer...

Le mouvement des têtes qui suivaient Bernadette imitait l'ondulation des vagues.

La plupart des hommes tenaient leur chapeau à la main; si l'un d'eux y manquait, les protestations fusaient : ", Chapeau! Chapeau !

Quand tombait une petite pluie qui glaçait les os, on criait Parapluie !

Les gens n'étaient pourtant pas là comme au spectacle : dès que la prodigieuse petite fille s'agenouillait, régnait un immense silence, un silence comme à l'église, mais sans bruits de chaises, sans toux, sans quêtes.

Les visages se détendaient quand Bernadette souriait, ils s'assombrissaient quand elle s'attristait.

A genoux, immobile, elle était droite dans l'extase comme un pieu planté.

A d'autres moments, toujours avec sa belle figure de l'au-delà, confiant son cierge à la personne la plus proche, elle avance, s'appuyant au sol des deux mains et baisant la terre.

Deux fois, trois fois, elle va ainsi jusqu'au fond du rocher et en revient, à genoux et baisant la terre : la terre, toujours mère au temps des moissons, toujours vierge au temps des semailles; la terre où se dissout toute chair dans l'attente de la résurrection.

Le jour où Bernadette fit pour la première fois ce geste de pénitence, le garde champêtre, oubliant l'essentiel de ses fonctions, cria à la foule :

" Baisez la terre, tous ! "

Et dans la mesure où l'entassement des corps permettait un mouvement, la foule obéit à ce hérault imprévu.

Il avait pressenti, lui, pourquoi Bernadette imprimait ainsi ses lèvres sur le limon originel : " La Dame me l'a commandé pour faire pénitence pour moi d'abord, pour les autres ensuite ", expliqua-t-elle.

Et chaque jour, de retour à Lourdes, l'enfant allait à l'école.

Les Sœurs n'avaient plus le coeur de la gronder.

MONSIEUR LE JUGE ET MONSIEUR LE CURÉ

Le dimanche, après la grand-messe, quand le cantonnier Latapie, sur l'ordre de M. Dutour, procureur impérial, prit Bernadette par le bras, la soeur qui accompagnait les élèves à de l'hospice l'église se mit à pleurer :

Bernadette à Lourdes

-Pourquoi la prenez-vous ?

-J'ai ordre.

Ordre d'emmener la voyante chez le juge d'instruction,
M. Rives.

La soeur pleurait, mais la victime riait :

-Tenez-moi fort et je m'échapperai !

Le juge l'attendait, assisté du commissaire.

Il l'accueillit par une grêle de reproches et de menaces :

-Te voilà, polissonne ? Nous allons t'enfermer ! Que vas-tu
chercher à la grotte ? Pourquoi fais-tu courir le monde ? En prison !
Effrayer Bernadette ?

-Je suis prête. Que votre prison soit solide et bien fermée, et je
m'en échapperai !

Le juge n'était pas d'humeur à admirer l'étonnant courage d'une
enfant haute comme trois pommes. Il tonna :

-Renonce à aller à la grotte ou tu seras enfermée !

-Je ne me priverai pas d'y aller.

-Je te ferai mourir en prison !

A ce moment entrait la soeur supérieure de l'hospice, celle-là
même qui avait prié Bernadette de cesser ses " carnavalades ".

Elle dit, tout en larmes :

-Je vous en prie, Messieurs, laissez-nous la petite, ne la faites
pas mourir !

Le juge dit à Jacomet :

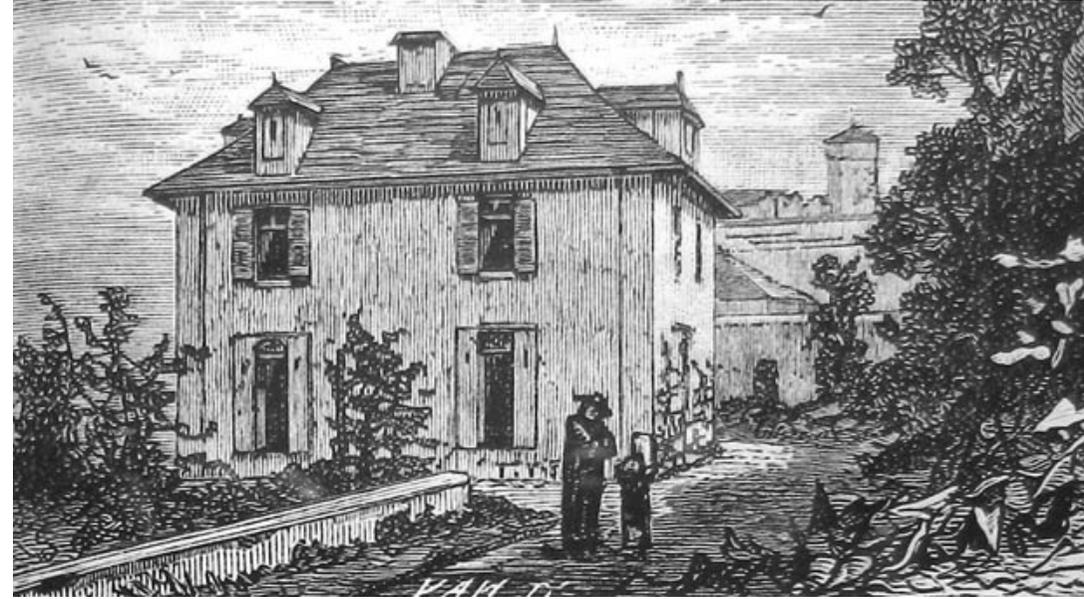
-Lâchons-la... Il n'y a rien " à mordre " avec elle...

Bernadette s'en alla avec la supérieure.

Et elle lui disait

-J'irai à la grotte jusqu'à jeudi : c'est le dernier jour...

Une force en elle l'aidait à tout surmonter : surveillée, encerclée
de tous côtés, rien n'y faisait : elle n'avait pas peur...



Le presbytère de M. Peyramale en 1858.

Le curé de Lourdes reçoit Bernadette dans son jardin.



: Tout ce qui reste du presbytère de M. Peyramale : le heurtoir.



En juillet 1858, la grotte, interdite par les autorités, était entourée de barricades.

Mais le mardi, pour obéir à la Dame, Bernadette dut affronter l'homme qui lui faisait peur, lui, plus que commissaire, procureur et juge réunis : le curé de Lourdes, M. l'abbé Peyramale.

C'était un homme dans la force de l'âge, carré, rude, la tête forte, la face faite de creux et de reliefs puissamment accentués.

On disait de lui, à Lourdes : " On le respecte plus qu'on ne l'aime... "

Ses vicaires même le craignaient : il leur avait interdit de prendre la moindre part aux faits de la grotte, même en simples spectateurs, et nul n'aurait songé à enfreindre ses ordres.

Certains l'en blâmaient. Pourtant, ses arguments témoignent de sa prudence et de sa foi : " Gardons-nous de paraître à la grotte. Si nous y allons, on ne manquera pas de dire que nous inspirons Bernadette et, si l'affaire avorte, il nous reviendra l'immense ridicule d'y avoir prêté attention; à cause de nous, la religion souffrira détrimment. S'il y a du divin, le Divin n'a pas besoin de nous pour vaincre... "

Bernadette avait déjà rendu visite à Monsieur le Curé et racontait l'entrevue, en imitant sa voix brusque et ses froncements de sourcils :

-Qui es-tu ?, lui avait-il dit lorsqu'elle entra dans le jardin où il se promenait en lisant son bréviaire.

Je suis Bernadette Soubirous.

Ah ! C'est toi ! On raconte à ton sujet de singulières histoires, ma pauvre Bernadette ! On dit que tu vois la sainte Vierge ! Tu mens ! Tu ne vois rien !

-Je n'ai pas dit que je voyais la sainte Vierge mais une dame très belle.

-Que t'a-t-elle dit ?

Bernadette répéta en patois tout ce que lui avait dit la Dame depuis le début des apparitions.

-Tu me trompes !, clama Monsieur le Curé, il est clair que tu ne vois personne, car la sainte Vierge ne parle pas Patois, on ne connaît pas ça au ciel !

Et il l'avait renvoyée avec des menaces
-Je ne veux plus entendre parler de toi.
Or, il lui faut v retourner.

Elle doit transmettre à l'abbé un ordre de la Dame :
" Allez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle...
-Demandez qu'on vienne ici en procession... "
N'osant l'affronter seule, elle supplie tante Basile de
l'accompagner.
Basile a encore plus peur que Bernadette, et prend sa nièce à
parti :
-Je ne t'accompagnerai nulle part ! Tu nous fais devenir
malades, par la peine que nous avons en entendant le monde !
Des gens à la grotte disent à notre oreille des choses
désagréables :
"Elle ne voit rien... Ils font ça pour avoir de l'argent! "
-Cette Dame veut que j'aïlle chez Monsieur le Curé !
Elle le veut !
Quand Bernadette voulait quelque chose pour la Dame, mieux
valait céder tout de suite. Et les voilà parties.
Monsieur le Curé avait son air pas commode. Intimidée, la
petite lança, comme on se jette à l'eau :
-La Dame veut qu'on fasse une procession à la grotte. L'abbé la
cloua sur place du regard :
-Comment veux-tu, menteuse, que nous fassions une procession
pour cette dame ?
Il se mit à marcher de long en large dans la chambre, en colère,
et disant : " Quel malheur d'avoir une famille comme ça, qui met le
désordre dans la ville et fait courir le monde ! "
Une foule nombreuse avait suivi Bernadette et stationnait
devant le presbytère, ce qui n'était pas propre à arranger les choses.
L'abbé reprit :

-Nous ferons mieux ! Nous te donnerons une torche, à toi ! Tu
iras faire la procession, puisqu'on te suit ! Tu n'as pas besoin de
prêtres !
-Je ne dis rien à personne, plaidait Bernadette, je ne demande
pas aux gens de m'accompagner !
-Retenez-la !, disait l'abbé à Basile Casterot, ne la laissez pas
mettre le nez dehors !
Puis à Bernadette :
-Tu ne vois rien ! Une dame ne peut pas sortir d'un trou ! Tu ne
me dis même pas son nom ! Ça ne peut être que rien du tout ! On
t'enfermera !
Si tu veux que je t'écoute, demande-lui son nom !
-Je le lui demande, mais elle se met à rire...
" En entendant Monsieur le Curé, nous étions comme des
grains de millet, contera Basile. Bernadette le craignait toute trousseée
dans son capulet, elle ne bougeait pas... "
Soudain, de sa voix de stentor, M. Peyramale posa la question
décisive :
-Es-tu sûre que cette dame demande une procession pour
jeudi ?
Bernadette fut prise de court ; la Dame n'avait rien précisé.
Aussi répondit-elle, en hésitant :
-Je... Je le crois...
Et l'abbé d'éclater :
-Tu n'en es donc pas sûre !
Et il la renvoya avec de nouvelles menaces.
Mais Bernadette, dans son trouble, n'avait transmis que la
moitié du message, il lui restait encore une moitié de la pilule à avaler
: elle avait oublié de parler de la chapelle ! Tout était à recommencer !
A peine rentrée au cachot, elle répéta : Il faut que j'y retourne !
Il faut que j'y retourne !"
Cette fois, ses tantes refusèrent de la suivre. Dominique
Cazenave se devoua.

Elle prit la précaution de prévenir M. Peyramale et de lui faire demander quelle heure lui agréerait le mieux ; non : lui déplairait le moins.

Il fixa le rendez-vous à sept heures du soir.

Lorsqu'elles entrèrent, ses trois vicaires entouraient le curé de Lourdes.

Bernadette dit l'essentiel, sans préambule :

-La Dame habillée de blanc m'a dit de dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle à la grotte...

Et comme l'abbé semblait prêt à faire explosion, elle ajouta :

... Quand même elle serait toute petite...

-Une chapelle ? Est-ce comme la procession ? En es-tu sûre ?

-Oui, Monsieur le Curé. J'en suis sûre.

-Si la Dame que tu vois fait un miracle, je verrai ce qui reste à faire !

Dis-lui de faire fleurir le rosier du rocher où elle paraît ! Et demande-lui comment elle s'appelle !

-Je le lui demande, mais elle ne fait qu'en sourire.

-Elle se moque bien de toi !

Demande-lui son nom, et quand nous le saurons, nous lui construirons une chapelle, et elle ne sera pas toute petite, elle sera toute grande !

Sous sa rudesse apparente, M. Peyramale était ému de voir la " mainade " dominer si vaillamment sa peur.

Elle remontait dans son estime.

Une fois sortie, l'enfant passa son bras sous celui de Dominiquette :

-Je suis contente ! J'ai fait ma commission !

-Demande bien son nom à la Dame, si tu tiens à ce qu'on bâtisse la chapelle...

-Oui, dit Bernadette, si je m'en souviens...

Mercredi 3 mars et jeudi, 4.

Le mercredi 3 mars, il y avait près de trois mille personnes à la grotte : beaucoup avaient couché là.

Les journaux locaux parlaient des apparitions de Massabielle, et des gens étaient venus de loin.

Mais la Dame ne se montra pas. Bernadette récita son chapelet, puis, les yeux pleins de larmes, elle rentra à Lourdes.

Elle disait :

-Je ne veux plus y revenir ! Elle ne m'est pas apparue parce qu'il y a trop de monde !

Elle resta appuyée contre un lit, le visage dans la main, toute triste.

On n'arrivait pas à la consoler; elle secouait la tête, comme pour secouer ses idées :

-Qu'est-ce que je lui ai fait ?

-Elle est peut-être fâchée contre moi !

Mais, vers neuf heures, elle s'élança vers la grotte : on eut dit que quelqu'un l'appelait...

En effet, la Dame était là ; cette fois, ce ne fut pas Bernadette qui l'attendit : elle attendait Bernadette...

Ce soir-là, quand la cousine Jeanne-Marie Védère arriva de Momères, on parlait encore de l'événement.

Bernadette n'était pas au cachot; la pauvre était retournée voir Monsieur le Curé. Lorsqu'elle en revint, Jeanne-Marie lui demanda :

-Alors, la Dame est venue te chercher à la maison ? Elle rit de tout son cœur :

-Non... C'est soudain un désir qui me prend de voir la Dame. Il est si fort que rien ne pourrait m'arrêter, sauf la crainte de désobéir à mes parents...

Et elle raconta qu'elle avait été transmette à Monsieur le Curé la réponse de la Dame.

-Je lui ai dit que la Dame a souri quand je lui ai rapporté sa demande de faire fleurir le rosier, et qu'elle avait insisté pour avoir sa chapelle.

Alors, il se mit à gronder : " La chapelle ! Tu as de l'argent, toi, pour la faire ?

Non, Monsieur le Curé...

Ni moi non plus ! Dis à la Dame de t'en donner ! "

Voilà M. Peyramale qui lésine avec la Dame, lui qui distribuait aux malheureux ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas...

Il lui était arrivé de tomber malade n'ayant pour toute fortune que quarante centimes, plus le loyer de trente-cinq familles pauvres à payer...

Jeanne-Marie Védère, venue assister à la quinzième apparition, avait trouvé un lit chez les Soubirous, mais dix mille pèlerins passèrent dehors la nuit du 4 au 5 mars.

Plus de cent vinrent de Saint-Pé, autant de Ségus, d'Ailé, d'Omex, d'Ossen; des villages entiers étaient venus, sauf les vieillards et deux ou trois femmes restées garder les enfants trop petits pour marcher et trop grands pour qu'on les porte.

Une rumeur avait couru : " La sainte Vierge apparaîtra le quinzième jour, et tous la verront...

" Alors, laissant là leur ouvrage, plus fidèles que les invités aux noces de la parabole, les braves gens étaient partis dans la nuit.

En route, on priait Dieu et Marie, on chantait, on récitait le chapelet, les litanies de la sainte, Vierge, le Magnificat, dans un élan du coeur qui annihilait la fatigue. "

La nuit était calme, dit l'un des pèlerins, précurseur des millions de pèlerins de l'avenir, les étoiles brillaient, et nous en rapportions la gloire à Notre-Dame...

Sur tous les chemins, des files serrées se dirigeaient vers Massabielle.

A l'aube, ils étaient vingt mille sur la rive du Gave et devant la grotte, gens de Lourdes et d'ailleurs, hommes, femmes, paysans, ouvriers, soldats ; et l'on se montrait des messieurs importants, venus avec leur dame et leurs demoiselles.

On parlait, mais peu : cette foule se recueillait.

Le jour était déjà levé lorsqu'on entendit un bruit de voix toutes les têtes se dressèrent, tous les yeux se dirigèrent du même côté, tous les hommes mirent chapeau bas : c'était Bernadette qui arrivait...

Jeanne-Marie Adrian, institutrice à Gavarnie, fit en rentrant chez elle ce récit :

" Quand elle s'agenouilla, le peuple se mit à genoux, et je n'oublierai jamais la crainte et les battements de cœur qui m'oppressaient à la vue de cette petite fille tenant son chapelet d'une main et un cierge de l'autre, les yeux fixés sur le rocher.

A peine eut-elle commencé de prier que ses mains devinrent couleur de cire, ainsi que sa figure.

Ce fut alors que la Vision surnaturelle lui apparut.

Elle la salua, trois fois, avec un sourire qui charma toutes les personnes qui se trouvaient en face d'elle.

Deux fois elle alla parler à la Vision dans l'intérieur de la grotte, tenant toujours le cierge à la main.

Elle récita le rosaire en entier, les yeux fixés vers le roc, et toutes les personnes présentes priaient, en leur particulier, avec grand recueillement.

" Je vis avec plaisir Monsieur le Commissaire de police Jacomet à genoux.

Il se tenait à quatre pas de distance de Bernadette, et il mettait par écrit sur un petit carnet les changements qui avaient lieu, de temps en temps, sur son visage.

Tantôt c'était un sourire, tantôt sa, figure était calme, pensive, et sans aucun mouvement.

Aussi, plus tard, quand j'appris qu'il voulait empêcher des personnes d'aller à la grotte, je pensai qu'il allait contre sa conscience et qu'il en jugeait autrement au fond de son cœur, car l'on ne pouvait voir Bernadette en extase sans comprendre qu'elle était en présence d'un être surnaturel.

Après que Bernadette fut revenue de l'extase et qu'elle eut terminé son entretien avec la Vision, elle quitta la grotte.

Je la suivis chez elle avec un grand nombre de personnes et j'eus le plaisir de l'embrasser, de tout l'élan de mon coeur.

O mon Dieu ! Quel plaisir goûterons-nous lorsque nous aurons le bonheur de voir et de contempler Jésus et Marie, face à face, dans le séjour de la gloire, puisque je goûtai tant de joie à embrasser Bernadette ! "

Une foule de gens l'avait suivie; elle dut se montrer à la fenêtre. Certains voulaient la toucher; elle leur disait :

-Pourquoi me touchez-vous ? Moi, je n'ai aucun pouvoir.

Elle était bien fatiguée, la petite, de toutes ces embrassades : c'était jour de marché et les marchandes d'œufs ou de volailles venues des alentours ne voulaient pas repartir sans " biger " Bernadette. .

Elle eut aussi à subir l'examen de trois médecins venus de Bordeaux. Jeanne-Marie Védère les entendit dire en partant qu'elle n'avait pas la tête malade.

Mais ils avaient aussi conseillé à François Soubirous de quitter le cachot s'il voulait que ses enfants vivent...

Et ce n'était pas fini.

Restait l'épreuve devenue quotidienne : la visite à Monsieur le Curé.

Il fallait aller lui dire qu'en cet ultime rendez-vous la Dame n'avait pas dit son nom...

L'abbé Peyramale reçut Bernadette moins rudement

-Si je savais que c'est la sainte Vierge, je ferais tout ce qu'elle désire, mais, ne le sachant pas, je ne puis rien.

Elle ne t'a pas dit d'y revenir ?

-Non, Monsieur le Curé.

-Elle t'a dit qu'elle ne reviendrait plus ?

-Elle ne me l'a pas dit.

-Si elle revient, tu la prieras de dire son nom.

Et le soir tomba sur ce 4 mars, quinzième apparition de la Dame mystérieuse qui avait créé de si gros ennuis aux autorités civiles et religieuses.

Le commissaire Jacomet remisa dans un tiroir son petit carnet de notes, comptant bien ne plus s'en servir, et le sous-préfet d'Argelès décerna un brevet de bonne conduite au clergé de Lourdes dans une lettre à son supérieur hiérarchique, le préfet de Tarbes

"Il a fait preuve d'une prudence et d'une réserve qui ne se sont pas, un instant, démenties. "

Bernadette se coucha de bonne heure, sans espérer se lever tôt le lendemain. Et les pèlerins rentrèrent chez eux.

Ceux qui avaient fait une longue marche dans l'espoir de voir la Vierge n'étaient pourtant pas déçus : ils avaient vu son sourire et sa lumière reflétés sur le visage d'une petite fille, et sur le chemin du retour leurs prières, leurs chants, leurs Magnificat, avaient autant de ferveur qu'à l'aller.



Garde-champêtre.

10

l'annonce faite à Bernadette

*" A la colombe,
aux fentes du roc
révèle-moi ton apparence,
que j'entende ta voix..."*

Bernadette ne retourne plus à la grotte, mais, contrairement à son espérance, le commissaire Jacomet n'a pas retrouvé la paix.

Le 24 mars, il brosse pour le préfet le tableau de ses tribulations.

La grotte est transformée aujourd'hui en véritable autel : Christ, images encadrées, gravures, banderoles à l'effigie de la Vierge, mousse, feuillages, fleurs naturelles et artificielles, rien n'y manque, pas même une panière pour recevoir et provoquer les offrandes.

L'annonce faite à Bernadette

Le luminaire est somptueux : dimanche, 19 cierges y brûlaient à la fois...

" Depuis dimanche 21 mars, sept personnes ont ramassé, dans la grotte, 31 fr. 90.

De cette somme, 18 fr. 90 ont été remis à Monsieur le Curé, 1 fr. 50 à M. Serres, vicaire, 1 fr. 55 à M. l'abbé Pomian, aumônier de l'hospice et de la prison.

" Hier au soir, en présence d'une foule que l'on peut évaluer à six cents personnes, on y a transporté une niche ornée de mousse et de fleurs, dans laquelle on a placé une vierge en plâtre.

" Malgré la grande affluence et à cette heure de la nuit, il n'y a pas eu de désordre à constater...

" ... La fontaine, à laquelle l'on prête des cures merveilleuses, est assiégée de gens valides, qui viennent y puiser de l'eau, et de gens malades, de tout âge et de tout sexe, qui se font laver et frictionner sur les lieux.

Inutile de vous dire que jusqu'à présent il a été impossible de constater le moindre effet favorable produit par cette eau sur les malades qui s'en servent...

" C'est un va-et-vient continu, nous avons vu plusieurs voitures de Tarbes et de Pau qui ont porté du monde exclusivement, pour visiter la grotte.

La visionnaire semble étrangère à ce mouvement : elle n'a pas paru à la grotte depuis le 4 mars ! "

Dans " ce mouvement ", le Lavedan - de Lourdes, le Mémorial des Pyrénées, de Pau, l'Ere impériale, de Tarbes, c'est-à-dire la presse régionale, sont pour quelque chose.

D'autant plus qu'on parle de guérisons.

Elles ne sont, à l'examen, ni totales ni durables, mais le maire, M. Lacadé, commence lui aussi à avoir des visions : il voit déjà Lourdes transformée en station thermale rivaliser avec Bagnères et Cauterets, et fait analyser l'eau de la source miraculeuse...

Non, Bernadette n'est pas retournée à la grotte : elle est redevenue l'écolière dont les seules démarches sont les aller-retour du foyer en classe.

Les Soubirous et les Casterot respirent.

Mais, le 24 mars, couchée tôt pour soigner un gros rhume, elle s'éveille au début de la nuit.

Ses parents ne sont pas encore couchés, elle leur dit que quelque chose l'a tirée du sommeil : demain, fête de l'Annonciation, il faut qu'elle aille à Massabielle.

Et Louise de réitérer les lamentations usuelles :

-Aïe ! Pauvres de nous ! Tu vas encore prendre du mal ! Tu vas encore remuer le monde !

Dieu aidant, la petite avait l'art de persuader père et mère.

Ils se résignèrent à demander à Lucile Casterot de l'accompagner, vers cinq heures du matin.

François n'avait été présent lui-même qu'aux toutes dernières apparitions, et, timide, craignait de se montrer.

Vers quatre heures du matin, Bernadette partit. Sa tante n'avait-elle pu tenir sa langue ?

Quelques ombres, à leur suite, prirent le chemin de Massabielle.

A peine l'enfant avait-elle dit une dizaine de chapelet que la Dame se montra à elle.

Souriante, elle lui fit signe d'approcher.

Bernadette se trouva alors tout près de sa radieuse petite Demoiselle et lui transmit la requête de Monsieur le Curé :

-Madame, boulet aué la bounta de mé dise qui est ?

-Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ?

-L'Apparition sourit et ne répondit pas.

Deux fois encore l'enfant répéta sa question : des années plus tard, Bernadette dira que Notre-Dame Marie avait sans doute voulu la punir de son entêtement en se montrant, elle aussi, un peu têtue...

A la troisième fois, la Dame, qui tenait les mains ouvertes, les ramena, jointes, à la hauteur de la poitrine, et dit :

-Que soy l'Immaculado Couceptiou... Je suis l'Immaculée Conception.

Je désire une chapelle ici...

Alors, toujours souriante, elle disparut.

Et Bernadette reprit sa couleur naturelle. Et elle demanda à Lucile la permission de laisser à la grotte le cierge qu'elle tenait à la main.

Elle l'alluma et le fixa tout au fond.

Comme Lucile, au retour, s'en étonnait, elle lui dit

-La Dame m'a demandé si je voulais laisser le cierge brûler à la grotte ; il était à toi; je ne pouvais donc l'y laisser sans ta permission...

" L'Immaculée Conception... L'Immaculée Conception... L'Immaculée Conception...

" Sur le chemin du retour, Bernadette se répète ces mots inconnus.

Pourvu que sa mauvaise mémoire les retienne !

La meunière de Savy lui voit un visage si radieux qu'elle lui demande

-Sais-tu quelque chose?

-N'en dites rien à personne, mais la Dame m'a dit son nom. Elle m'a dit :

-Je suis l'Immaculée Conception... "

Et prenant au passage tante Basile, elle court chez Monsieur le Curé.

Dès qu'elle le voit, sans même dire bonjour, elle proclame :

-Je suis l'Immaculée Conception !

-Que racontes-tu là, petite orgueilleuse ?

-C'est la Dame qui m'a dit ces paroles...
Monsieur le Curé feint de se moquer :
-Ta Dame ne peut pas porter ce nom ! Tu me trompes !
Sais-tu ce que cela veut dire l'Immaculée Conception ?
-Je ne le sais pas, c'est pour cela que j'ai répété les mots tout le temps jusqu'ici pour ne pas les oublier...
M. Peyramale la congédie pour mieux cacher son trouble, il est si bouleversé qu'il se sent chanceler...

La nouvelle se répandit dans Lourdes comme une traînée de poudre :
" La Dame s'est nommée ! C'est bien la sainte Vierge !
Elle a dit : " Je suis l'Immaculée Conception ! "
Et cela, le 25 mars, date où l'Église, neuf mois avant Noël, avec son sublime réalisme, fête l'Annonciation...

Deux fois encore Bernadette entendra l'ordre intérieur qui la faisait courir à l'odeur suave des parfums de la Bien-Aimée : le 7 avril (21 cierges brûlent devant la grotte, compte Jacomet...) et enfin le 16 juillet.

La Dame Immaculée ne parlera plus : elle se tiendra, rayonnante de sourires et de grâce devant l'enfant.

L'enfant et sa Mère se regardent avec la ferveur des tendresses humaines que sublime le divin.

" Mère digne d'amour... Cause de notre joie...

En juillet, la grotte, interdite par les autorités, était cerclée de barricades.

Mais, le 16, Bernadette, obéissant à l'irrésistible appel, alla s'agenouiller dans la prairie au-delà du Gave.

" Vierge puissante... Vierge clémente...

Soudain, ses mains jointes se séparèrent comme pour exprimer la surprise, son visage devint blanc, transparent

la Vierge sainte entourée de rayons effaçait les barrières, jamais Bernadette n'avait vu la Dame si belle.
" Mère admirable... Porte du ciel... "
C'était le jour de la fête de Notre-Dame du Carmel où l'Évangile évoque le suprême héritage de la Croix :

" Lors donc que Jésus eut vu sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : " Femme, voilà votre fils. " Ensuite il dit au disciple : " Voilà ta mère. "

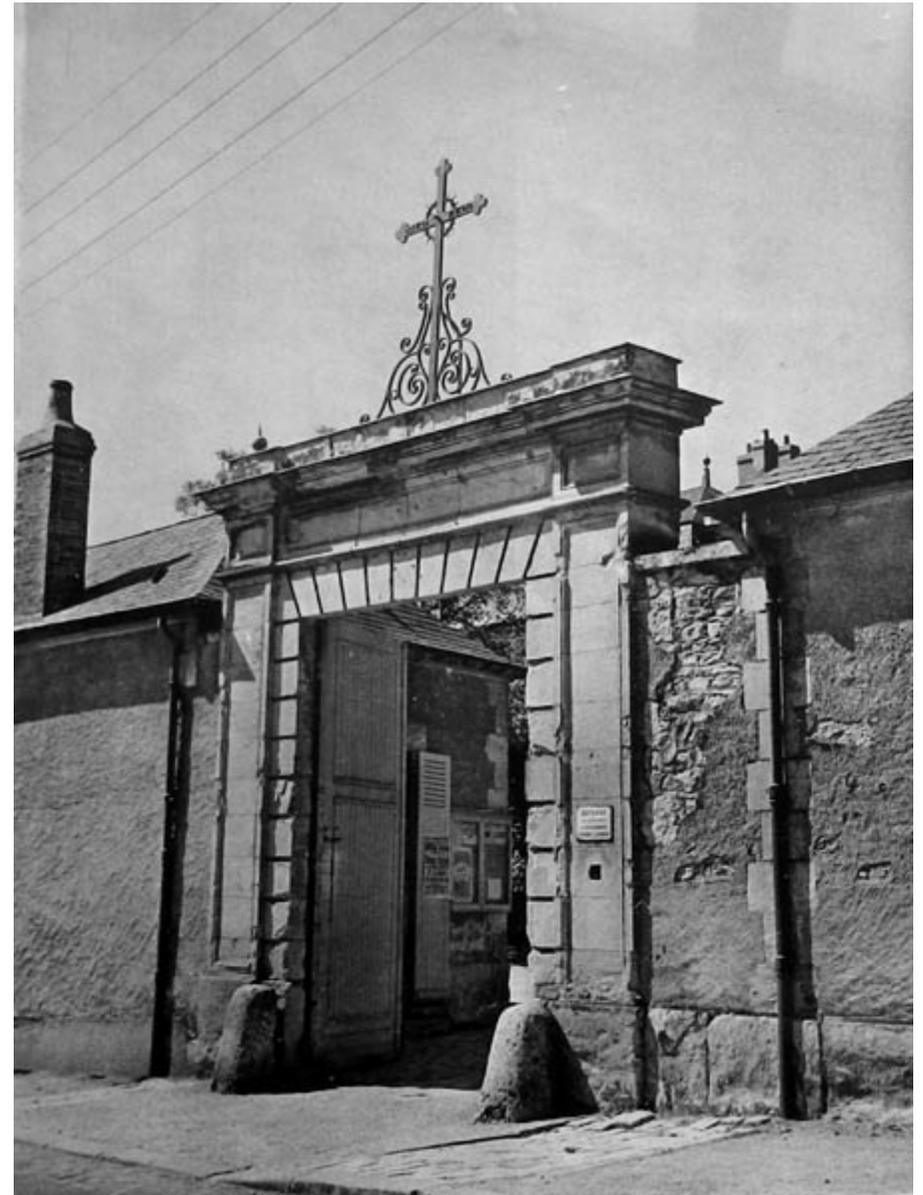
Tout est accompli. Marie ne se montrera plus à Bernadette.



Timbre et cachet postal de Lourdes, juillet 1858.



Soeur Marie-Bernard
L'aumonier du couvent lui donnera comme consigne :
être une religieuse comme les autres.



Entrée du couvent de Nevers. Bernadette franchit cette porte le 7 juillet 1866 à 10 heures ½ du soir.

bernadette
à
nevers

1

" P.P. Bernadette

*" Parce que des eaux
se sont répandues dans le désert
et des torrents dans la solitude... "*

Et Bernadette n'est plus qu'une petite fille ordinaire.

Pas tout à fait.

Après la presse régionale, les grands journaux de Paris, *l'Univers, la Presse, le Siècle, le Journal des Débats, le Constitutionnel, le Pays*, etc. ont retenti (pour ou contre...) des événements de Lourdes, des faits et gestes de la voyante de Lourdes.

Elle demeure celle qu'on harcèle, qu'on questionne, qu'on veut voir ou montrer ; celle à qui on apporte des enfants à caresser, des malades à effleurer du bout des doigts.

Où qu'elle aille, la foule s'ameute autour d'elle, on crie : " Vive Bernadette, vive la Sainte !... " et la police doit dégager l'adolescente haute comme trois pommes de l'étreinte des dévots.

Sur les images qu'on lui donne à signer, elle écrit " p. p. Bernadette ", priez pour Bernadette, et comme elle est affectueusement taquine, qu'on aime à taquiner les taquines, ses compagnes de classe l'appellent affectueusement Pépé Bernadette...

A l'école de l'hospice, si les Soeurs font asseoir Pépé Bernadette au premier rang, ce n'est pas qu'elle soit la meilleure élève, mais pour qu'elle puisse accourir au parloir sans déranger ses camarades.

Et on l'appelle au parloir toute la journée. Elle en conçoit parfois un peu d'impatience.

Quand la cloche sonne, et qu'elle doit aller répéter pour la millième fois le récit de ses visions à des pèlerins, il lui arrive de soupirer :

" Ils m'embêtent!... "

Elle s'exécute pourtant de bonne grâce, et tous emportent le souvenir de son franc regard, de son beau sourire. Lors même qu'elle rabroue la sottise ou l'indiscrétion, sa voix aimable tempère ce que la réplique a de sévère.

A un incrédule qui discute ce qu'elle a vu :

-Je ne suis pas chargée de vous le faire croire, je suis chargée de vous le dire...

A quelqu'un qui lui dit :

-La sainte Vierge te prenait pour un animal puisqu'elle te faisait manger de l'herbe !

Elle réplique :

-Avez-vous cette idée de vous quand vous mangez de la salade ?

Un commis voyageur déballe devant elle ses échantillons :

-La robe, la ceinture de l'Apparition étaient-elles d'une étoffe plus parfaite que celle-ci ?

-Oh Monsieur dit Bernadette, la sainte Vierge n'est pas allée s'habiller dans votre magasin !

A ceux qui lui demandent une médaille, un chapelet

-Je ne suis pas marchande !...

Avec un tact parfait, elle se refuse à tout geste déplacé

-Levez-vous ! Vous voyez bien que je n'ai pas d'étole pour vous bénir, dit-elle à une femme qui s'est agenouillée devant elle.

De ceux qui cherchent à lui dérober quelques cheveux, à couper un morceau de sa robe, elle dit carrément C'est de la sottise ! Ce sont des imbéciles ! "

Elle apprend le français, mais elle fait encore des fautes. C'est ainsi qu'elle dit Notre-Dame, je l'ai vue de mes œils...

Successivement, l'amirale Bruhat, gouvernante du prince impérial, le rédacteur en chef de l'Univers, Louis Veuillot, Mgr Thibault, évêque de Montpellier, la soumettront à de longues enquêtes, pour ne parler que des personnages de haut vol.

On l'interroge à Tarbes, on l'interroge dans les préfectures, dans les évêchés, dans les couvents, dans les écoles, partout et toujours...

D'autant plus que l'eau de Lourdes commence à faire des miracles retentissants.

Confusion : Une foule de petits garçons et de petites filles se targuent eux aussi de voir la sainte Vierge, leurs contorsions extatiques ameurent les populations...

Lorsqu'on crie que Bernadette elle aussi fait des miracles, le procureur M. Dutour s'en mêle.

Il convoque Bernadette; cette fois-ci, sa mère l'accompagne.

Il les laisse debout. Mme Dutour, traversant le bureau, s'émeut de voir cette enfant pâle, cette femme lasse, et leur propose une chaise.

-Non, réplique Bernadette, on la salirait !

Aveuglé de colère et de confusion, le procureur cherche l'encrier du bout de sa plume sans le trouver.

Il a parlé de police, de prison.
La pauvre Louise sanglote en sortant.
Sa fille la reconforte :
-Pourquoi pleurer, maman ? Nous n'avons fait de mal à personne...
Louise est bien malade, usée à trente-cinq ans comme une vieille femme.
Les Soubirous sont moins misérables, mais, malgré sa foi profonde, la maï est toujours inquiète pour sa Bernadette.
Elle ne le sait que trop : aux pauvres gens tout est peine...
Un vent de folie passe sur Lourdes...
Il est temps d'y voir clair. Aussi, le 28 juillet, Monseigneur l'Évêque de Tarbes constitue-t-il dans son diocèse une commission chargée de constater l'authenticité des faits de Massabielle.
Par ordre préfectoral., la grotte est toujours interdite. L'accès n'en redeviendra libre que fin septembre, par décision de l'empereur.
La commission épiscopale, comme de bien entendu, interrogera longuement Bernadette, à la grotte même.

Les conclusions de cette commission ne furent publiées qu'en février 1862.

Le jugement commence ainsi Bertrand-Sévère Laurence, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique évêque de Tarbes...

" Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Suivent de longues pages d'analyse de faits, et, enfin, cette déclaration solennelle :

" Article premier : Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés de la croire certaine...

" Art. 2. — Nous autorisons dans notre diocèse le culte de Notre-Dame de la Grotte de Lourdes...

Art. 3. — Pour nous conformer à la volonté de la sainte Vierge, plusieurs fois exprimée lors de l'apparition, nous nous proposons de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la grotte qui est devenu la propriété des évêques de Tarbes... "

Ce fut un alleluia ! en France dans tous les cœurs fidèles, prélude à l'éveil d'une immense espérance dans le monde entier.

L'un des plus émouvants messages de joie consacrés à " Notre-Dame de la Grotte de Lourdes " fut peut-être celui de Pierre Dupont, propagateur de la dévotion à la Sainte Face, dont les liens avec une famille Martin, d'Alençon, sont peu connus, mais réels...

Or, cette famille Martin devait donner naissance à une petite Thérèse qui prit en religion le nom de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face...

Celui qu'on appelait " le saint homme de Tours " écrit :

A La Salette, Marie pleure; à Lourdes, elle sourit.

A La Salette elle porte sur ses vêtements les insignes de la Passion ;
à Lourdes ne peut-on appeler vêtement de joie sa robe blanche ?

A La Salette il s'agit des menaces les plus formidables, en un mot de fléaux, comme Pie IX l'a lu dans le secret des enfants ;
à Lourdes, la recommandation de prier pour. les Pécheurs ; or, pareille recommandation. entraîne après soi la pensée que Dieu veut pardonner...

" A La Salette, Marie cache ses mains ;
à Lourdes, Elle les laisse voir, les relève, les pose près de son cœur : or, les mains sont le sens de la libéralité.

Aujourd'hui, donc, Marie veut donner, et Elle est assez riche pour donner beaucoup.

Bernadette à Nevers

Aujourd'hui,

Elle demande un sanctuaire... et ce dernier trait doit inspirer une singulière confiance puisqu'on ne peut songer à construire, si nous sommes au temps de démolir donc, au contraire, nous arrivons au temps de bâtir...

" Bénie soit Marie, qui semble avoir obtenu, par ses menaces maternelles, la conversion d'un assez grand nombre d'âmes et un concours suffisant de justes pour détourner la colère de Dieu ! "

De l'hospice, l'asile de paix où elle a trouvé refuge, Bernadette ignore, ou veut ignorer, tout ce que les grands travaux engagés suscitent de dissensions et de rivalités dont l'abbé Peyramale a beaucoup à souffrir.

Si elle intervient lorsque le sculpteur Fabisch se charge de sculpter la statue de Notre-Dame de Lourdes, c'est qu'il semble indispensable d'obtenir d'elle des descriptions minutieuses, et son avis.

L'artiste avait dit :

"Je veux qu'en la voyant tu me dises : " C'est Elle ! ... Hélas !

Bernadette est polie :

lorsqu'on lui montre la statue achevée, elle dit donc :

" C'est bien beau..."

Mais parce qu'elle est sincère, parce que dans son cœur et sa mémoire rayonne l'image céleste, elle ajoute mais ça n'est pas Elle...

Oh! non, la différence est comme de la terre au Ciel !...

Ni elle ni l'abbé Peyremale, malades tous les deux, ne purent assister à l'inauguration de la statue; et peut-être déjà Bernadette pense-t-elle ce qu'elle dira plus tard, lorsque les grandes solennités de la grotte se dérouleront au loin :

"J'ai vu plus beau..."

Elle a vu si beau que rien de mortel ne peut désormais la séduire.



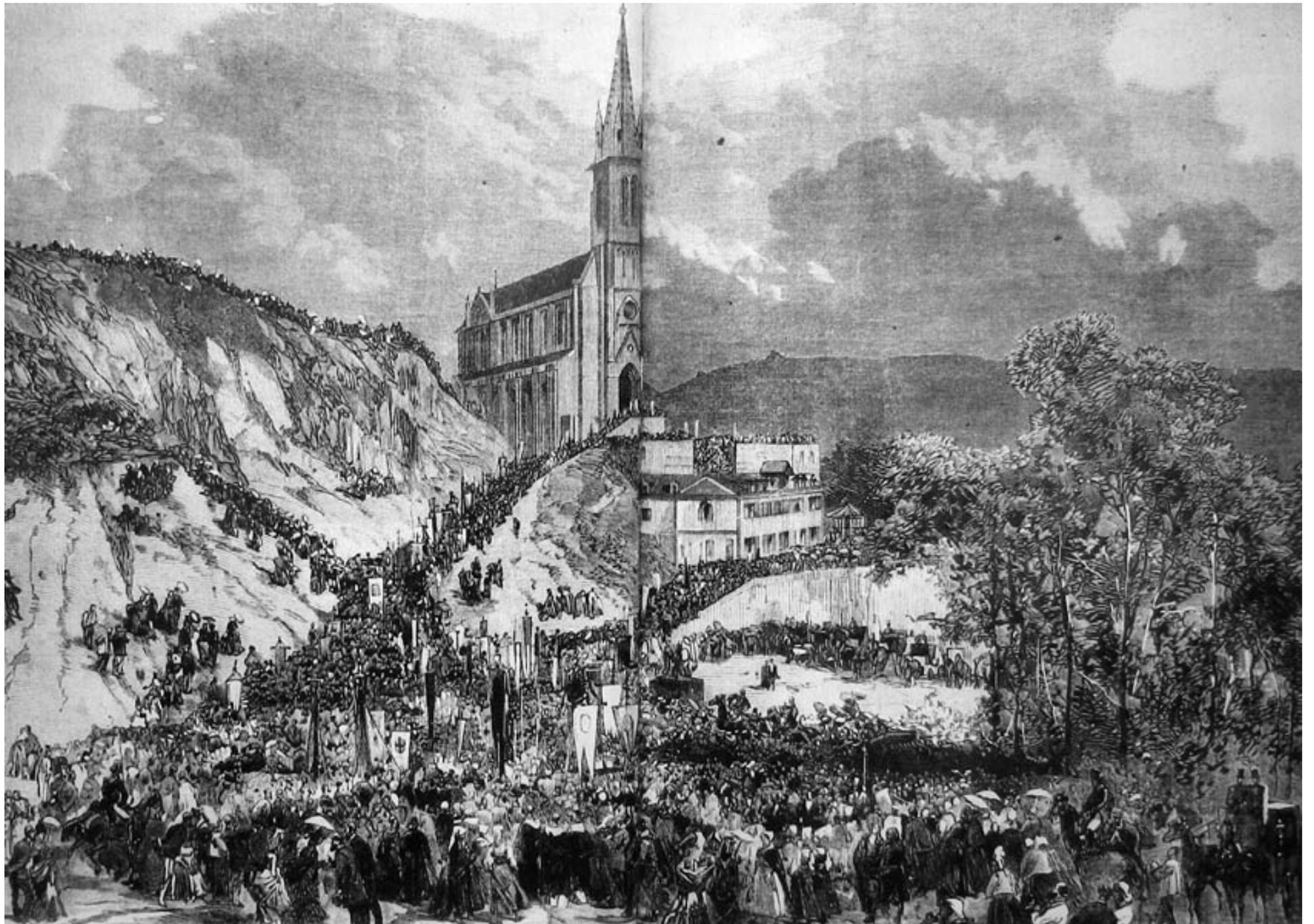
Le couvent de Nevers vers 1860

Une pharmacienne les grains en mesurement il faut substituer pour la mesure; et les grains et les mesures en mesurement

1. et pour 5 mesures, 1 grain est 100 grains.

Grains	Libres	Onces	Dracmes	Scrupules
1 grain	1/100	1/1000	1/10000	1/100000
2	2/100	2/1000	2/10000	2/100000
3	3/100	3/1000	3/10000	3/100000
4	4/100	4/1000	4/10000	4/100000
5	5/100	5/1000	5/10000	5/100000
6	6/100	6/1000	6/10000	6/100000
7	7/100	7/1000	7/10000	7/100000
8	8/100	8/1000	8/10000	8/100000
9	9/100	9/1000	9/10000	9/100000
10	10/100	10/1000	10/10000	10/100000
11	11/100	11/1000	11/10000	11/100000
12	12/100	12/1000	12/10000	12/100000
13	13/100	13/1000	13/10000	13/100000
14	14/100	14/1000	14/10000	14/100000
15	15/100	15/1000	15/10000	15/100000
16	16/100	16/1000	16/10000	16/100000
17	17/100	17/1000	17/10000	17/100000
18	18/100	18/1000	18/10000	18/100000
19	19/100	19/1000	19/10000	19/100000
20	20/100	20/1000	20/10000	20/100000
21	21/100	21/1000	21/10000	21/100000
22	22/100	22/1000	22/10000	22/100000
23	23/100	23/1000	23/10000	23/100000
24	24/100	24/1000	24/10000	24/100000
25	25/100	25/1000	25/10000	25/100000

Sœur pharmacienne, Bernadette a écrit de sa main le tableau des anciennes mesures par rapport aux nouvelles.





Les premiers pèlerinages.
Dessin d'après nature
d'un correspondant de l'Illustration.



Lourdes vers 1872. Les pèlerins portent en bandoulière
ou autour de la taille le grand chapelet de pèlerinage.
Un prêtre, une religieuse, ont un bidon d'eau de Lourdes.

P. P. Bernadette

! Elle veut entrer au couvent : porteuse de ses trois secrets, elle
! ne peut vivre ailleurs que dans la maison de Dieu, là où les foules de
! Lourdes ne pourront la poursuivre.

! Sa décision connue, plus d'une congrégation essaie de l'attirer.

! Comme si elle eut pu être séduite par une coiffure, les Soeurs
! de Saint-Vincent de Paul, celles de la Croix, lui essaient leur
! cornette...

! A ces dernières, elle répond : " Je ne veux pas de ce tunnel... "

! Les Sœurs de l'hospice, qu'elle aime tendrement, comme elle
! sait aimer, appartiennent à la congrégation des Sœurs de la Charité de
! Nevers.

! Par discrétion, elle n'ose leur demander d'y entrer (sa mauvaise
! santé lui semble un obstacle majeur) et, par discrétion, les Soeurs
! n'osent le lui proposer.

! L'évêque de Nevers lui-même, Monseigneur Forcade,
! bousculera toutes ces discrétions : tout asthmatique qu'elle soit,
! Bernadette sera admise à la maison-mère de Nevers.

! Elle n'a qu'un chagrin : quitter ses parents, maintenant installés
! au moulin Lacadé par les soins de l'abbé Peyramale.

! Pour les persuader, elle a sans doute usé des arguments qu'elle
! emploie pour obtenir du père de Léontine Mouret de la laisser partir
! en même temps qu'elle : " Soyez généreux pour le bon Dieu... Vous
! feriez de plus gros sacrifices pour la confier à un homme qui vous
! serait inconnu et la rendrait malheureuse, et vous la refuseriez au roi
! du ciel et de la terre, oh ! non, Monsieur ! "

! Si elle reste à Lourdes jusqu'en 1866, c'est que son asthme
! empire.

! Au cours de crises torturantes, il faut la porter près d'une
! fenêtre ouverte pour qu'elle puisse respirer; et il lui arrive de
! supplier : " Ouvrez-moi la poitrine !... "

! Qu'était Bernadette en ce temps-là ?

! Elle qui souhaitait qu'on montrât les saints au naturel nous a
! laissé un document inestimable : deux lettres à l'abbé Bonin, du
! diocèse de Poitiers, où l'on retrouve sa vivacité d'expression et de
! cœur, sa ferveur chaleureuse pour les prêtres et
! le sacerdoce, son amour pour Marie.

Il y a là sa vie la plus quotidienne: mieux encore : quelque chose comme le son de sa voix.

Les fautes d'orthographe mêmes ont une grâce naïve, gauche, qu'on ne peut se résoudre à corriger...

" Monsieur l'Abbé,

" Vous ne sauriez croire le doux plaisir que m'a causée votre vénérée lettre, je l'attendais avec impatience, je suis bien heureuse de penser que vous ne m'oubliez pas dans vos saintes prières, et sur tout au St Sacrifice de la messe, de mon côté je ne vous oublie pas non plus je pense bien souvent à vous et sur tout quand j'ai le bonheur d'aller à la grotte, nous serons en union de prières pour la vie, si vous voulez bien me le permettre, Monsieur l'Abbé, car je me suis bien attachée à vous pour la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir je ne sais pourquoi, c'est bien le Bon Dieu qui l'a fait et tout se qu'il fait est bien, en fin j'ai toute la confiance en vous qu'on puisse avoir pour une personne.

Vous me demandez si j'ai bien compris toute l'étendue de votre pensée quand vous me dites que je devais vous être d'une grande utilité, hélas, moi misérable créature que je suis je crois bien tout le contraire, Monsieur l'Abbé, que c'est plus tôt vous qui êtes d'une grande utilité pour le salut de mon âme, j'espère cependant que cette bonne Mère aura pitié de nous, elle sait que nous ne pouvons rien faire sans son secours, ainsi il faut qu'elle ait pitié de ses enfants.

" Les prières que vous avez eu la bonté de faire pour moi m'ont fait du bien, oui certainement et j'espère que ce bien continuera car dans ce moment j'en ai bien besoin je vous aurais écrit plus tôt mais les nombreuses visites m'ont empêchée de satisfaire mon grand désir, ne croyez pas, Monsieur l'Abbé, que ce soit par indifférence non.

"J'ai été 4 fois cette semaine à la grotte, je ne vous ai pas oublié au près de cette bonne Mère, j'espère que vous obtiendrez ce que vous désirez, elle ne peut pas vous le refuser, tous mes parents se joignent à moi pour vous dire mille choses affectueuses et sur tout ma sœur vous prie de ne pas l'oublier dans vos prières, je vous recommande mon frère l'aîné des garçons qui est bien paresseux pour les devoirs de classe, il n'est pas toujours obéissant comme je voudrais envers mes parents. Je termine mon griffonnage en me recommandant encore une fois, Monsieur l'Abbé, à vos ferventes prières, vous pouvez être tranquille au sujet de votre lettre personne ne la décachetée que moi, mes parents m'ont envoyé chercher, ça a été une bonne occasion pour aller les voir.

" Pour ce qui concerne l'apparition, Monsieur l'Abbé, je vous enverrai la prochaine fois, malgré ma bonne volonté je ne puis le faire à présent impossible, car je suis toujours à monter et descendre j'ai fait ceci en plusieurs reprises, c'est ce qui me décourage pour faire mes devoirs, à peine j'ai pris la plume qu'il faut la quitter. Je vous prie, Monsieur l'Abbé, d'agréer les sentiments respectueux de Votre très humble et toute dévouée servante.

Bernadette Soubirous.

Lourdes, le 1^{er} juillet 1864.

P. S. Monsieur l'Abbé, Madame Forel a eu la bonté de me montrer votre portrait pour voir si je le connaîtrai, je vous y ai parfaitement reconnu, mais vous me rendez jalouse car il s'en a falu peut pour que je le garde.

" Monsieur l'Abbé,
 "Je vous prie de me pardonner si j'ai mis tant de retard à vous écrire, ne croyez pas que ce soit par indifférence oh non car j'y pensai à chaque instant, je n'aurais pas voulu y penser aussi souvent surtout ne pouvant pas le faire alors je ne puis rien faire à la classe depuis quelques temps tout ce que je fais c'est recevoir les pèlerins de puis le matin jusqu'au soir, aussi je profite du moment que j'ai pour faire ces quelques lignes.

" Oh que je serais heureuse, Monsieur l'Abbé, si j'avais le bonheur de vous voir à Lourdes, et surtout pour y rester je vais prier pour que le Bon Dieu et la Sainte Vierge vous fasse connaître s'il faut que vous soyez son ermite, je voudrez bien pouvoir faire comme vous car je suis fatiguée de voir tant de monde, priez pour moi, je vous en prie afin que Dieu me prenne où qu'il me fasse entré vite aux nombres de ses épouses, car c'est là mon grand désir quoique bien indigne.

" Je ne sais comment vous assez remersier pour toutes les bontés que vous avez pour moi et surtout de me nommer tous les jours au St Sacrifice de la messe; ainsi que mes parents je vous en suis bien reconnaissante, Monsieur l'Abbé, de mon côté je ne vous oublie pas non plus, dans mes faibles prières. Je n'ai point parlé de vos lettres à Madame Forel c'est elle qui m'a demandé si j'avais reçu une lettre de votre part je lui ai dit que oui pensent que peut-être vous lui en parliez dans sa lettre car elle me dit quelle le savait, et quelle en avait reçue une également, mais autrement je ne lui est rien dit pour ce qui concerne les lettres, pas seulement un seul mot.

" Vous me demandez les noms de toute la famille, les voici je commence par mon père ainsi de suite, François, Louise, Marie, Jean-Marie, Augustin, Pierre, Jean, je ne vous nomme pas le 8e pensant que vous ne l'avez pas oublié.

J'ai été agréablement surprise, Monsieur l'Abbé, en décachetant votre vénéré lettre et en voyant votre aimable portrait, je ne me possède pas de joie, car je l'ai bien regardé bien des fois, depuis que je l'ai reçu, mais hélas il faut que je me contante de le regarder, enfin je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance et vous remercier d'avoir eu la bonté de me l'envoyé.

"Je continue de prier pour la personne dont vous me recommandez de le faire, ayez la bonté de lui dire qu'elle ait la charité d'offrir un peut de ses souffrances au Seigneur pour moi.

" Il y a une personne qui m'a prié de vous demandé si vous voulez avoir la charité de faire une quette pour une famille qui est bien malheureuse, d'après ce que cette autre personne dit, elle m'a défendue de vous dire son nom, mais je sais que vous la connaissee, car vous m'en avez parlé plusieurs fois et vous la connaisse depuis bien long temps d'après ce qu'elle m'a dit, et elle m'a dit de vous dire si vous aviez la bonté de la faire, et si vous receviez quelque chose d'envoyer le coupon, chez madame Forel, peut-être que vous comprendrez mais ne faites rien connaître je vous en prie car elle me la tant recommandé.

" Toute ma famille me charge de vous dire bien des choses et ce joint à moi pour vous prié de ne pas les oublier, dans vos fervantes prières.

" Je termine mon griffonnage en vous désirant une parfaite santé. Je vous prie, Monsieur l'Abbé, d'agrèer les sentiments respectueux de Votre toute dévouée Servante."

Lourdes, le 22 août 1864.

Enfin, au printemps 1866, le départ pour Nevers fut décidé.

Bernadette prit part en mai aux solennités de l'inauguration de la crypte...

" A travers l'épaisse haie des pèlerins, la nouvelle ligne Bordeaux-Lourdes les avait amenés par milliers et la magnifique parure des rues, une procession sans fin s'avança vers la grotte au chant des chœur échelonnés.

On monta la rampe de Massabielle...

" Après les hommes marchant en tête, le chemin gracieux qui se penche doucement en sillonnant de ses quatre lacets la pente abrupte apparut dessiné dans la verdure par une ligne mouvante de jeunes filles vêtues de blanc... "

Bernadette était l'une de ces " filles blanches " qui portaient le ruban bleu des enfants de Marie. Cachée dans l'unanime blancheur, la foule la reconnut " Qu'elle est heureuse ! La jolie sainte ! "

Elle était heureuse : comme Marie l'avait demandé, on construisait une église et devant la grotte, près de la source, le long du Gave, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants chantaient un cantique nouveau au Seigneur, qui par Marie a fait des merveilles.

" une religieuse comme les autres...

*" Oubliez votre peuple
et la maison
de votre père... "*

Un jour, Bernadette dira à l'une de ses sœurs qui, sous prétexte de profond recueillement, marchait dans le cloître les yeux fermés :

" Pourquoi fermer les yeux quand il faut les avoir ouverts ? Vous avez manqué tomber... "

Au cours du voyage qui l'emmenait à Nevers, non seulement Bernadette ouvrit les yeux, mais elle les écarquilla.

Que c'était beau ! Et cette ville de Bordeaux !"

Je vous prie de croire que nous avons bien profité du temps pour nous promener, et en voiture, s'il vous plaît !

On nous fit visiter toutes les maisons.
J'ai l'honneur de vous dire que la maison de Bordeaux, ça n'est pas celle de Lourdes, et surtout l'Institution impériale : on dirait plutôt un palais qu'une maison religieuse ! "

Qu'a-t-on encore visité ? L'église des Carmes. Et la Garonne, couverte de gros vaisseaux. Et le Jardin des Plantes, donc !

" Je vous dirai que nous avons vu quelque chose de nouveau. Devinez quoi ? Des poissons, rouges, noirs, blancs, gris.

C'est ce que j'ai trouvé de plus beau de voir ces petites bêtes nager en présence d'une foule de petits gamins qui les regardaient...

Gamine elle-même, en effervescence devant ce monde qu'elle ne fait que traverser avant de le quitter pour toujours, ses yeux lutins pétillent de plaisir dans sa bonne petite figure.

Bernadette et Léontine Mouret restèrent en route quatre jours avec, en plus de l'étape de Bordeaux, une halte à Périgueux. Mère Alexandrine, supérieure de l'hospice de Lourdes, les accompagnait.

C'est le samedi soir, vers dix heures et demie, que le train entra en gare de Nevers, soufflant bruyamment la vapeur, dans un grand bruit de ferraille.

Dans le noir, des lumières jaunes papillotaient. Une voiture attendait les voyageuses harassées de chaleur, le visage moite, souillé de fumée carbonneuse.

Et commença la montée vers le couvent, une montée si raide que les chevaux haletaient.

Bernadette haletait aussi de la fatigue de ce long voyage.

L'animal et le corps humain éprouvent à se hisser vers les hauteurs les mêmes difficultés, mais dans le corps enregistré au civil Soubirous Bernarde-Marie, 1 m. 40 de taille, vingt-deux ans d'âge, il était une âme nommée au baptême Marie-Bernarde.

Et cette âme avait des ailes.

Lorsque la porte du couvent s'ouvre devant elle, elle entrevoit, à la lueur d'une lampe, le cloître dont l'infini se perd dans les ténèbres, et son cœur se serre.

Mais, au matin, elle s'éveille dans un lit blanc, pareil à vingt autres lits blancs dans un dortoir dont les plafonds sont si hauts qu'elle en a le vertige.

Et c'est la lumière qui est infinie.

Léontine et elle arrosèrent le dimanche de leurs pleurs ; leurs compagnes souriaient :

-Pleurez ! Pleurez ! C'est le signe d'une bonne vocation !

Mais il y eut aussi des rires chez les postulantes lorsqu'apparut le pot de tabac à priser et les grands mouchoirs de couleur, cadeau d'adieu des Sœurs de Lourdes à Bernadette :

" Une future Dame de Nevers qui prise comme un vieux monsieur ! "

A l'époque, le tabac était censé soulager les asthmatiques.

Quant aux religieuses professes, celles que Bernadette croise ne sont que des ombres aux yeux baissés : une consigne interdit de lui manifester plus de curiosité (même pieuse...) ou d'intérêt que pour toute autre postulante.

On la reconnaît tout de même telle que la renommée l'a dépeinte,

" humble dans son surnaturel triomphe, simple et modeste, alors que tout a concouru à l'exalter et à la produire ".

Elle fut pourtant bien isolée, bien dépaysée au début.

Quand elle recevait une lettre de chez elle, elle attendait d'être seule pour l'ouvrir, se sentant incapable de lire les mots tendres dictés par père et mère à Toinette, sans pleurer toutes ses larmes.

Mère Marie-Thérèse Vauzou, maîtresse des novices, avait dit :

" Le jour où je verrai les yeux qui ont vu la sainte Vierge sera le plus beau de ma vie! ", mais celle qu'on appelait la privilégiée de Marie " devait-elle être, aussi, privilégiée à Nevers ?

Mère Maîtresse en discuta avec Mère Joséphine Imbert, supérieure générale : situation délicate, et même périlleuse, que celle de diriger une âme qui a déjà reçu des grâces surnaturelles, une jeune fille qui a déjà ameuté des foules de dix, vingt mille personnes...

L'exemple de Mélanie, la voyante de La Salette, incitait à la prudence : elle avait donné beaucoup de fil à retordre aux congrégations qui l'avaient accueillie, passant de couvent en couvent.

Il fut décidé de traiter Bernadette sans ménagements.

Avec sa figure ordinaire et son esprit des plus communs, la fille des Soubirous, promue par un destin extraordinaire à vivre en société avec des personnes du meilleur monde, ne risquait-elle pas de se prendre pour quelqu'un ?

Il eut semblé moins grave qu'elle se prît pour une sainte, cette gamine qui signait des images, et à qui on attribuait des miracles...

En fait, le devoir spirituel de Mère Maîtresse était de la guider vers la sainteté : elle s'y emploierait.

Mais quelque chose en elle la poussait inconsciemment à tenir l'ancienne bergère " à sa place ",

c'est-à-dire bien lui faire entendre qu'elle n'avait ni naissance, ni connaissances, ni éducation, pas même d'orthographe : elle s'y emploierait également.

Nous pouvons difficilement imaginer, de nos jours, ce que l'entrée d'une petite Soubirous chez les Soeurs de la Charité, celles qu'on appelait alors " les Dames de Nevers ", pouvait représenter aux environs de 1866.

Aujourd'hui, tout le monde coudoie tout le monde ; l'école, les métiers, créent une égalité dans les coutumes comme devant la loi ;

des filles de duc passent à la caisse de la maison qui les emploie en même temps que la fille de l'ancien portier de la famille ;

une origine modeste n'empêche personne d'escalader les échelons de la société ou du pouvoir.

Il en était autrement au temps de Bernadette : le peuple d'un côté, la bourgeoisie et l'aristocratie de l'autre ; les pauvres d'un côté, les gens aisés ou riches de l'autre.

A l'école de l'hospice de Lourdes ; il y avait l'école gratuite pour les filles pauvres alors que les demoiselles, celles dont les parents pouvaient payer deux francs par mois, recevaient instruction et principes de bonne compagnie dans une autre partie de la maison.

Même dans la maison du Seigneur l'égalité n'existait pas quiconque avait pignon sur rue était propriétaire à l'église d'un ou plusieurs prie-Dieu, souvent capitonnés d'orgueilleux velours rouge, à moins qu'il ne s'agisse d'un banc familial, fermé, où l'on pouvait s'isoler du vulgaire pour s'agenouiller devant notre Père des Cieux, au premier rang.

Quelle famille de Lourdes, avant les apparitions, eut admis que l'enfant du cachot occupât l'une de " ses " chaises, ou " son " banc ?

On achetait le ciel pour quelques sous en faisant la charité, mais on n'effleurait que du bout des doigts ceux qui la recevaient.

Et tout geste de justice des possédants envers les miséreux se flattait d'être charité on s'en adjugeait du mérite, en plus.

Temps du mépris le pauvre lui-même trouvait plus pauvre que lui à mépriser.

En ce temps-là, il était impossible de confondre une dame " en crinoline, gantée, chapeauté, voilettée, avec une femme " en cheveux ou coiffée d'un carré de cotonnade, un " monsieur " en jaquette, la chaîne de montre en or étalée sur le ventre, avec un " homme " en blouse.

Les Soubirous, du fait de leur déconfiture progressive, se trouvaient relégués dans ce qu'on appellerait aujourd'hui le sous-prolétariat, alors que les Dames de Nevers appartenaient à la bourgeoisie, et même à l'aristocratie.

Pour qu'une petite Soubirous y fût admise en des temps où la pauvreté était une tare, il avait fallu que la Vierge s'en mêlât.

La Vierge de Lourdes avait fait une révolution à sa manière en ne choisissant pas sa privilégiée dans la classe privilégiée.

Il fut décidé que, pour contenter la curiosité, pieuse, de la communauté, Bernadette ferait le prochain dimanche le récit des apparitions, dans la grande salle des Novices.

Elle dit ce qu'elle avait vu très brièvement, avec sa désarmante simplicité.

Quand elle avoua sa répugnance à boire l'eau boueuse, Mère Alexandrine, qui n'était pas encore retournée à Lourdes, dit à la supérieure générale : " Vous pouvez juger d'après cela de son peu de mortification... "

Mais lorsqu'elle fit le geste qui accompagnait les mots : " Je suis l'Immaculée Conception ", son visage apparut comme irradié.

Mère Maîtresse avoua à voix très basse son émotion :

" Regardez-la, quand elle parle de la sainte Vierge... Son regard est céleste... ", mais la communauté savait qu'il serait désormais interdit à Bernadette Soubirous de parler des événements de Lourdes, et à ses soeurs de l'interroger.

Et comme la présence de la voyante attirait déjà au couvent une foule de curieux et de dévots, Monseigneur l'Evêque décida qu'on ne montrerait Bernadette à personne.

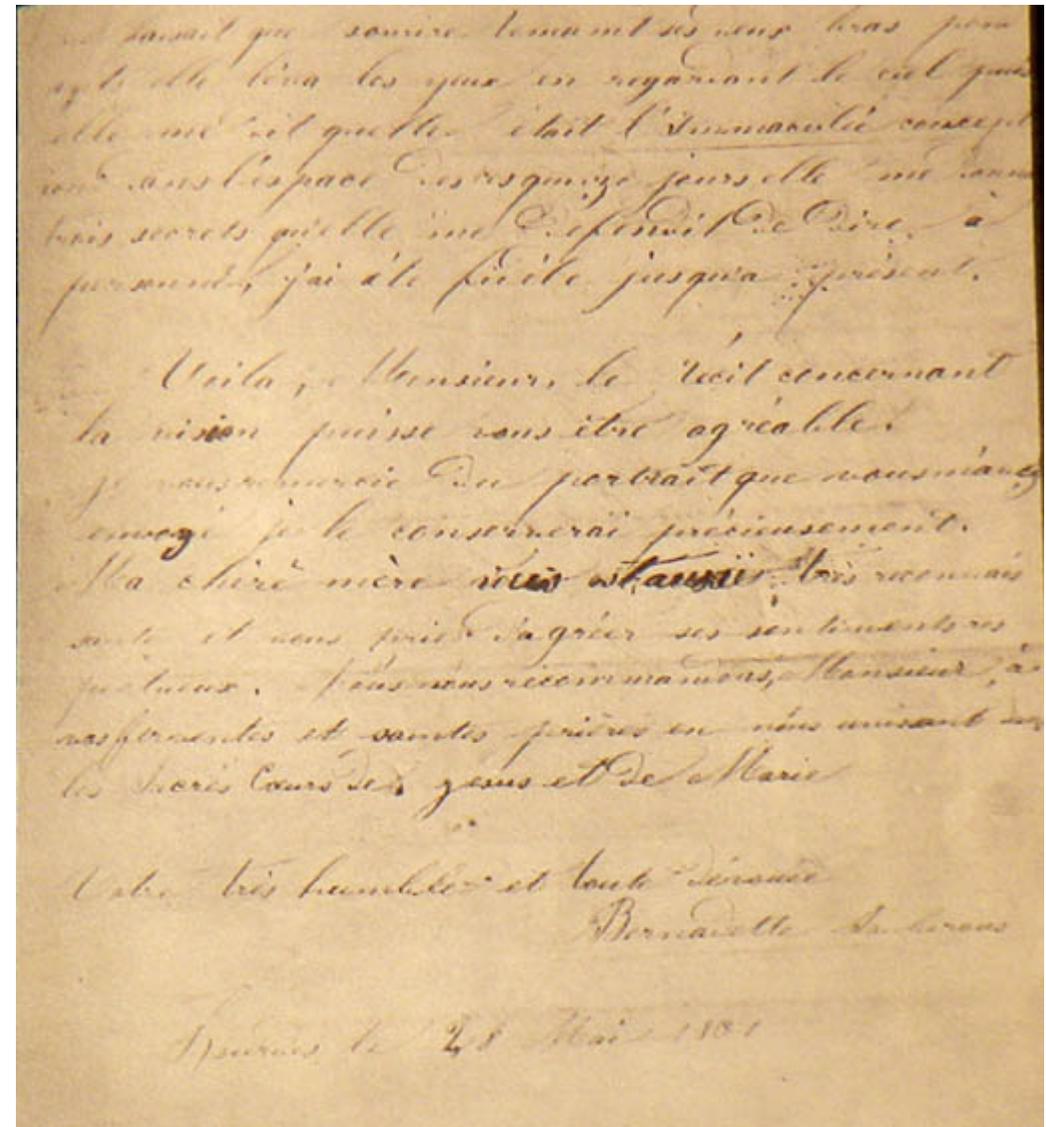
On ne dérogerait à ce principe qu'en faveur de très hauts et puissants personnages.

C'était encore trop pour Bernadette qui, le 29 juillet, jour où elle reçut le voile de novice (son long séjour à l'hospice de Lourdes fut jugé un postulat suffisant) murmura à l'une de ses compagnes

" Je suis venue ici pour me cacher... "

Mère Maîtresse choisit pour elle le nom de Soeur Marie-Bernard en l'honneur de Marie et du saint de Marie.

Et l'aumônier du couvent, le P. Douce, lui donna une consigne : être une religieuse comme les autres.



Dernière page d'une lettre de Bernadette.



Statue de Notre-Dame-des-Eaux dans le jardin du couvent de Nevers.
Je l'aime, disait Bernadette,
parce qu'elle me rappelle plus que les autres les traits de la sainte Vierge.

" mon emploi est d'être malade ...

*" Elle écrivit à ses parents :
" On me soigne
comme un bébé.... "*

Sœur Marie-Bernard tomba malade peu après son arrivée.
Lorsqu'enfin elle prit place au milieu des novices, Mère Marie-
Thérèse Vauzou l'accueillit par ces mots :
-Et bien ! Nous allons entrer dans la période des épreuves !
Sœur Marie-Bernard courba l'échine, comme sous un trop
lourd fardeau :
-J'ose vous prier, ma Mère, de ne pas aller trop vite...
Non qu'elle manquât de courage : elle avait même fait preuve,
au cours des vingt-deux ans de son existence, d'une rare intrépidité.

Mais l'enfant qui, à Lourdes, avait affronté sans faiblir les hautes autorités civiles et ecclésiastiques avait fait voile vers la Charité de Nevers comme vers un havre de grâce.

De quel élan, de prime abord, elle avait aimé Mère Maîtresse ! Il y avait quelque chose d'attirant comme l'aimant en cette femme d'âge mûr, une séduction enveloppante et rude, une sorte de coquetterie pour le bon motif.

Chaque parole qui sortait de sa bouche allait droit au cœur de Bernadette.

Pourquoi fallut-il que ces paroles fussent souvent blessantes ? Mère Marie-Thérèse Vauzou l'avouera plus tard : " Toutes les fois que j'avais quelque chose à dire à Bernadette, j'étais portée à le dire avec aigreur... "

Jamais elle n'eut pour elle un mot d'encouragement.

Que de fois, obligée par son office d'infirmière de parler à Mère Maîtresse, elle fut renvoyée d'un mot sec : Ce n'est pas le moment de vous présenter. Baisez la terre et retirez-vous !

C'était presque toujours lorsqu'on parlait de Lourdes :

Bernadette était bannie de ces entretiens-là.

Mais Mère Maîtresse se plaisait à la réprimander en public, elle qui pourtant s'humiliait : " La Maîtresse a bien raison, car j'ai beaucoup d'orgueil... Ça bout là-dedans, on ne voit pas ce qui s'y passe... On n'aurait pas de mérite si on ne se dominait pas. "

Elle se dominait. Et il fallait que le reproche fût vif pour qu'on puisse lire, sur son visage, qu'elle en souffrait.

Alors, Mère Maîtresse marquait un point : Ah ! Nous avons touché ce petit amour-propre ! " Elle la jugeait susceptible, et voulait l'en punir, sans songer que la susceptibilité est une sensibilité humiliée : la sensibilité des pauvres gens.

Mère Marie-Thérèse Vauzou avait la passion des âmes, mais à une condition : qu'elles s'abandonnent à elle entièrement, et qu'elle puisse les "travailler" à son gré.

Or, il était ardu de " travailler " Bernadette.

Mère Maîtresse l'interrogeait-elle sur son âme ? Rien d'autre à tirer d'elle que les marques d'une dévotion banale, lectures pieuses, oraisons jaculatoires lorsqu'une crise d'asthme ne lui permet rien d'autre.

Aux conseils de patience dans la souffrance, elle répondra toujours ce que dit toute bonne religieuse : " C'est bon pour le ciel. "

Lorsqu'elle laisse entendre qu'elle vit dans la constante présence de Dieu, Mère Marie-Thérèse n'y croit qu'à peine.

Elle dira même, des années plus tard : " Je ne comprends pas que la sainte Vierge se soit montrée à Bernadette. Il y en a tant d'autres si délicates, si élevées... Enfin ! "

Bernadette n'a pas le langage de la vie intérieure, et encore moins le style pieux de son temps :

Notre-Dame ne lui a pas parlé cette langue-là, elle ne lui a même pas parlé français, mais patois; c'est par osmose qu'elle l'a instruite, osmose spirituelle, en la baignant de sa lumière; elle l'a pénétrée de la sublime simplicité du ciel avant même qu'elle sût le catéchisme du diocèse, questions et réponses.

C'est Elle qui lui a enseigné à prier. Mais elle a également scellé ses lèvres sur trois secrets.

Quoi qu'elle fasse, la Mère Maîtresse des novices des Dames de Nevers ne saura jamais *tout* de Bernadette; quoiqu'elle dise, elle n'arrivera jamais qu'en second.

Ce mystère derrière le franc regard de Soeur Marie-Bernard, cette zone de silence autour de cette petite personne pétulante, le signe de l'entêtement sur ce front de jeune fille, la douce dignité de gardienne d'un secret d'Etat céleste qu'avait cette paysanne, annulaient les efforts de Mère Marie-Thérèse, et, au plus profond d'elle-même, l'irritaient :

sa tactique de fine diplomate des âmes céleste était mise en échec par une bergère !

Elle prit ses plus durs ciseaux pour tailler à même ce granit des Pyrénées.

Elle avait été une charge pour ses parents, du fait de leur misère; du fait de sa maladie, elle avait été une charge pour l'hospice de Lourdes et elle en était une pour les Sœurs de la Charité.

Toujours et partout elle était la bouche inutile à nourrir...
Dieu lui-même ne voulait pas d'elle pour le moment :

Je suis allée jusqu'à la porte, disait-elle. Il m'a dit : Va-t-en, c'est trop tôt...

Pendant treize années encore, elle allait être moulue fin comme grain de blé, et suffoquant dans un corps frêle dont les os même se cariaient, se vouer toute entière au travail d'alchimie intérieure qui transmue la souffrance en joie.

Impuissante en ce monde, sauf à être le canal des eaux vives du Paradis...

On allait le lui confirmer, le jour même où elle renouvela sa profession faite in extremis.

La coutume voulait qu'un emploi dans une maison de la Congrégation fût attribué ce jour-là à chaque religieuse : enseignante ou hospitalière, nulle ne devait rester à la maison-mère.

Sauf, exceptionnellement, Soeur Marie-Bernard, trop malade pour se rendre utile.

-Que faites-vous de Soeur Marie-Bernard ?, demanda Mgr Forcade à la supérieure générale.

Un sourire glissa sur les lèvres de Mère Joséphine Imbert; la réponse était honnête :

-Cette enfant n'est capable de rien. Elle serait une charge pour la maison où nous l'enverrions...

La " bouche à nourrir " du cachot sentit sa confusion tourner au rouge lorsque l'évêque se tourna vivement vers elle :

-Je vous donne l'emploi de prier !
L'emploi même que lui avait attribué Notre-Dame Marie.

Le prélat ajouta

-Vous n'êtes donc bonne à rien ?

-Mère Générale ne se trompe pas. C'est bien vrai !

-Mais alors, ma pauvre enfant, qu'allons-nous faire de vous, et à quoi bon votre entrée dans la Congrégation ?

La jeune religieuse retrouva le don de réplique qu'avait eu devant commissaire et procureur la petite Soubirous :

-C'est justement ce que je vous ai dit à Lourdes, et vous m'avez répondu que cela ne ferait rien.

Mère Marie-Thérèse frémit : " Parle-t-on ainsi à un évêque ?

Mais, disait-on à Nevers dans ce temps-là, Mère Maîtresse eut trouvé Jeanne d'Arc mal élevée...

L'évêque ne s'offusqua point, et questionna doucement

-Etes-vous capable de porter quelques bols de tisane, d'éplucher des légumes?

-J'essaierai...

En fait, Bernadette fut alternativement aide-infirmière, aide-sacristine, à part le temps où, couchée, dissimulant d'atroces souffrances sous un sourire, elle disait :

-Mon emploi est d'être malade...

De la fin de l'année 1869 à sa mort, les accalmies se firent de plus en plus brèves entre les crises d'asthme souvent accompagnées de crachements de sang.

A cette torture, il faut ajouter : déchirements de poitrine, migraines, affection du coeur, tumeur du genou, carie des os, abcès dans les oreilles accompagné d'une surdité partielle, elle ne retrouva l'ouïe que peu avant sa mort, le tout accompagné de maux d'estomac et de vomissements.

Tant qu'elle en riait.

Un jour où elle avait mangé à déjeuner un petit oiseau, elle s'écria soudain, à la récréation : " Ma soeur ! Vite, vite, une cuvette ! Le petit oiseau va s'envoler ! "

Bernadette à Nevers

Car à moins qu'elle ne fût à l'article de la Mort, sa vaillance et sa gaieté naturelle dominaient ses souffrances.

L'une de ses grandes épreuves fut longtemps la difficulté de se mouvoir, l'obligation de se faire porter par ses sœurs à la tribune de la chapelle, faute de pouvoir s'y traîner.

Heureuse quand elle pouvait marcher à l'aide d'un bâton. Mais tout de même... quand on a dans les veines le sang vif de Bigorre... Une sœur lui dit un jour :

-Pourquoi vous en désoler ? Vous avez entre les mains un prédicateur des plus éloquentes !

-Oui... On m'a bien enseigné que cet appui nécessaire doit me rappeler la parole de saint Ignace : " Une religieuse doit être entre les mains de Dieu et de ses supérieures comme un bâton... "

Mais je trouve que cela n'est pas facile et il m'en coûte beaucoup...

Qu'il devait donc lui en coûter ! " Je la vois encore faisant une pirouette avec la vivacité d'une petite fille pour échapper à une taquinerie..", écrira l'une de ses sœurs.

Car elle était la vivacité même, entre deux crises.

L'immobilité à laquelle elle était contrainte la plupart du temps n'était rien auprès de son plus grand chagrin : l'impossibilité de se joindre alors aux exercices de la Communauté, elle qui écrivait :

" Les prières faites en commun rendent plus de gloire à Jésus-Christ, sont plus puissantes sur son cœur et obtiennent plus de grâces."

Elle s'appliquait à les suivre de son lit et prenait au premier son de cloche le livre qu'elle avait toujours à portée de la main.

Exemptée du silence, elle le gardait néanmoins; plus d'une fois la sœur qu'on lui envoyait avec mission de s'entretenir avec elle entendit un doux gémissement : il lui en coûtait de parler...

Il lui en coûtait de sortir du recueillement intérieur où, clouée dans son lit comme Jésus sur la Croix, elle le contemplait, Lui, et ses cinq plaies.



Lourdes vers 1875. Litho en couleurs de Deroy.



L'esplanade de Lourdes et la rotonde , abri primitif des pèlerins, 1872.
Dessin du Monde illustré.



Le cloître vu des jardins.

" simple avec tout le monde...

*" Mon cœur
ne s'est pas enorgueilli,
mes regards
ne sont pas altiers..."*

Ses compagnes l'aimaient.

Elles aimaient son caractère primesautier, enjoué; elles aimaient même ses taquineries et, en récréation, s'amusaient beaucoup de son talent d'imitation.

Son numéro le plus réussi était le médecin du couvent, le docteur Robert; elle mimait les conseils qu'il prodiguait à la sous-infirmière qu'elle était.

Après une récréation joyeuse, il lui arriva d'être prise de violentes crises d'asthme, malade d'avoir trop ri...

Son esprit de répartie était d'autant plus vif qu'elle se mettait, selon la charmante expression de Sœur Eléonore, "en fantaisie", c'est-à-dire à sa véhémence naturelle.

Tel le jour où on lui annonça : " Monseigneur X... est au parloir avec un étranger. Il désire vous voir. "

— Dites que Monseigneur désire me faire voir !, répliqua Bernadette.

Les visiteurs, elle les fuyait.

Il arrivait souvent qu'on la cherchât dans la maison sans la trouver : elle se sauvait par un escalier tandis qu'on montait par l'autre.

En fait, les dévots de Bernadette se montraient parfois indiscrets. L'un d'eux, à Lourdes, ne s'était-il pas avisé de lui remettre une bourse; elle l'avait rejetée

-Vous me brûlez ! C'est du feu !

L'argent lui faisait peur : il était pour elle la cause de tous les maux.

Lorsque des gens de sa famille commencèrent, grâce au développement de Lourdes, à se faire de bonnes situations, elle s'inquiéta :

" Pourvu qu'ils ne s'enrichissent pas! " Et à ceux qui allaient au pays, elle confiait ce message : " Dites-leur de ne pas s'enrichir ! "

Les jours d'ouverture et de clôture de retraite on cherchait à la voir "comme une bête curieuse ".

Soeur Marie-Bernard était alors autorisée à se cacher salle Sainte-Croix avec son ouvrage ; c'était parfois de ces belles broderies où elle était habile, à moins qu'on ne lui ait demandé de faire des images dont elle devinait la destination : contenter les gens qui souhaitaient un objet touché par Bernadette.

Elle disait alors à Sœur Marie Delbret : " Je colle les coeurs, vous peignez les flammes, mais on pourra dire sans mentir : "C'est Soeur Marie-Bernard qui les a faites... "

Son naturel était si enjoué qu'on lui permettait parfois d'aller en récréation avec les novices qui n'avaient pas les yeux assez grands pour la contempler... .

"Sous les sourcils bien arqués, son regard, comme un beau cristal, comme une belle source, une de ces sources des bois profondes et claires.

On y lisait la candeur, une vraie candeur d'enfant, une loyauté simple qui vous prenait le cœur et quelque chose de plus... Une clarté sereine, reposante et pacifiante, la clarté de la raison et du jugement, la lumière du bon sens...

L'une d'elles disait : " Sûrement, elle voit le fond des cœurs... "

Quant aux malades, elles attendaient impatiemment le tour de garde de Soeur Marie-Bernard ; elles la reconnaissaient de loin, à son pas vif, à sa façon de grollonner ", de chanter dans les couloirs.

Entrant, son premier salut était pour la statue de Marie, et sa voix gaie s'écriait :

-Chères soeurs, comment allez-vous aujourd'hui ?

Parfois les chères soeurs suppliaient :

-Soeur Marie-Bernard ! Une chanson !

Et elle leur chantait un chant de son pays :

Quant lous benets la paisanteto,

Quant lous benets, lous abricots ?

A u au so, a dus au so

A très au so en a quin bo !

(Combien les vendez-vous, la petite paysanne,

Combien les vendez-vous, les abricots?

A un au soit, à deux au sou

A trois au sou, à qui en veut!)

Elle additionnait ses soins de tendresse, de mots drôles ou de taquineries gentilles.

La goutte de collyre dans chaque œil faisait pleurer Sœur Sophie :

-Comment !, disait Bernadette, je vous donne une goutte et vous m'en rendez plusieurs !

Infirmière, pharmacienne, elle faisait exactement, sérieusement son métier.

D'une écriture qui a perdu peu à peu son caractère enfantin, comme si sa personnalité se fut affirmée, libérée, elle note, en tableaux bien clairs, les anciennes mesures par rapport aux nouvelles, du " grain ", de " l'once ", du " scrupule " au gramme et note les directives du docteur Robert de Saint-Cyr :

" Pour ce soir, sans faute : racine de guimauve, eau de menthe distillée, eau de fleur d'oranger, un siphon, deux bouteilles d'eau de Sedlitz, un chapelet pois d'iris no 8. " " Très pressé : limonade purgative, ma chère Sœur Mathilde, 30 gr. de sulphate de soude en deux verres. "

La pharmacie est une haute pièce au sol dallé de rouge, où les pots d'apothicaire règnent sur les étagères de chêne ciré. Elle y maintient un ordre méticuleux.

Ses compagnes l'aimaient.

Elles l'aimaient pour sa bonté, sa générosité, sa franchise, et s'étonnaient de sa simplicité.

Un jour, on lui donna comme devoir de faire un verbe.

Elle se leva, et celle qui n'avait été à l'école qu'à quinze ans répondit avec son honnêteté de bergère : " Ma chère Soeur, je ne sais pas faire un verbe... "

Celles qu'ébahit cet aveu d'ignorance rappelèrent aussi, plus tard, la récréation où, discutant d'amour-propre, chacune s'efforçait de se convaincre elle-même, et de convaincre l'auditoire, de son horreur de cette "imperfection ".

Sœur Marie-Bernard, seule, se taisait.

Mais elle traça avec une brindille un cercle dans le sable du jardin, mit l'index au milieu, et dit :

Que celle qui n'a pas d'amour-propre mette son doigt là !

Simple et franche, elle l'était même à l'égard des éminences de ce monde et de l'autre.

L'histoire de la calotte de l'évêque se propagea dans la Communauté avec des rires tout de même un peu scandalisés :

L'évêque de X... avait tant insisté pour la voir qu'il avait bien fallu l'amener à l'infirmerie.

Est-ce par mégarde ? le fait est que la calotte du prélat tomba sur le lit de Sœur Marie-Bernard.

L'entretien se prolongeait ; l'objet attendait en vain que Bernadette, en le touchant, le transformât en relique.

Mais Son Excellence ne pouvait rester là indéfiniment, il lui fallut bien au moment du départ dévoiler sa secrète convoitise :

-Ma Sœur, voulez-vous me rendre ma calotte ?

Avec sa brusquerie. paysanne, elle répliqua :

-Monseigneur, je ne vous l'ai pas demandée, votre calotte !

Vous pouvez la reprendre vous-même !

Mère Assistante dut intervenir pour que Bernadette, de sa main, tende sa calotte à Monseigneur...

" Humilité farouche ", dit-on. Mais aussi solide bon sens. Le bon sens dont elle fait preuve lorsqu'elle menace son frère de ne plus lui écrire s'il persiste à faire circuler ses lettres.

C'est à ce frère Pierre qu'elle écrit : " Je ne voudrais pas pour tout au monde que tu te fasses prêtre pour avoir une position ; non, j'aimerais mieux que tu te fasses chiffonnier !

Elle ne se targue point d'être une sainte, et ne prétend qu'à une chose : ne pas être traitée comme telle.

Jadis une autre élue de Dieu, parlant de ses visions et faveurs surnaturelles, avait dit : " Nous saurons ce que cela vaut quand nous serons de l'autre côté... "

Bernadette en jugeait ainsi que sainte Thérèse d'Avila.

Le Père Douce doit lui faire un devoir de se rendre au parloir lorsqu'elle y est appelée :

-Il faut que vous portiez la croix cachée dans votre cœur à l'exemple de Marie.

-J'irai donc au parloir avec joie, quoique mon intérieur soit dans la tristesse.

Je dirai à Dieu : Oui, j'irai, à condition qu'une âme sortira du purgatoire ou que vous convertirez les pécheurs...

Émouvant chantage : sa mère Marie lui avait confié les pécheurs, elle faisait douce violence à Dieu son père. Pas en enfant gâtée : en enfant sacrifiée.

Lorsque Mère Supérieure retour de Lourdes lui dit :

Savez-vous qu'il se passe là-bas des choses magnifiques ?

Elle leva les yeux au ciel, ouvrit les bras et les referma du geste de l'offrande silencieuse, et murmura : " Sacrifice... "

Elle hoche la tête au récit des fêtes solennelles du couronnement de la Vierge.

-N'êtes-vous pas affligée de ne point y assister ?

-Non. Ma place est ici, dans mon lit de malade. Ne me plaignez pas : j'ai vu plus beau...

Tout bas, elle soupire :

-Ma pauvre grotte ! Je ne la reconnaîtrais pas !

Et lorsqu'elle est invitée avec la Communauté à admirer une bannière représentant Notre-Dame de Lourdes que Mère Marie-Thérèse doit emporter là-bas, Bernadette hausse doucement les épaules...

Non : elle ne peut reconnaître sa Fille blanche, sa petite Demoiselle, sa Dame, sa radieuse Immaculée Conception dans ces images et ces statues...

Si on ne lui demande pas son avis, elle se tait, mais si on le lui demande, elle le donne :

-On représente la sainte Vierge levant la tête : elle regardait le ciel simplement en levant les yeux...

A cela, elle y tient : elle l'a répété cent fois.

Elle dit aussi :

-On lui fait un goître ! Oh! la sainte Vierge n'était pas ainsi !

- On lui donne l'air sévère, alors qu'elle est gracieuse, aimable...

Une soeur lui montra une Notre-Dame du Sacré-Cœur qu'elle trouvait assez belle pour lui plaire

-Enfin, trouvez-vous celle-là jolie ?

-Elle n'est pas encore assez gracieuse...

Ni assez jeune.

La petite Demoiselle de Massabielle avait l'éternelle jeunesse de la terre et des cieux. Bernadette donnait ces détails :

" Elle était jolie, sa peau était blanche, une petite rougeur sur chaque joue et les yeux bleus... "

La statue de Notre-Dame-des-Eaux, si recueillie, dans sa grotte tapissée de lierre, et devant laquelle elle aimait à prier, ressemble-t-elle à la vraie Dame des vraies Eaux ?

Je l'aime, disait-elle, parce qu'elle me rappelle plus que les autres les traits de la sainte Vierge... N'empêche qu'il lui arrivait de sourire : " Oh que celui qui l'a faite sera attrapé quand il La verra, au ciel !... "

Au-delà des formes, Bernadette voyait l'Esprit, et c'est en Esprit et en vérité qu'elle adorait.

On évitait de parler de Lourdes devant Sœur Marie-Bernard pour ne pas l'inciter au péché d'orgueil, mais le jour où, de la tribune de l'infirmerie, entendant un prédicateur s'engager dans la voie prohibée, elle saisit sa canne et s'enfuit, peut-être était-elle blessée dans la pureté de ses souvenirs plus encore que soucieuse d'obéissance...

Car, à moins d'être une Bernadette, nous parlons du ciel comme les aveugles des couleurs : nous n'en connaissons ni les visages ni le langage...

Sœur Marie-Bernard fut brusquement ramenée en pensée à Lourdes lorsqu'elle apprit la mort de l'abbé Peyramale.

Elle tira par la main Soeur Victoria Cassou et quitta la récréation pour cacher ses sanglots.

Elle disait en pleurant :

" Lui et le Père Sempé sont les deux personnes que j'ai le plus aimées sur terre ; ils ont réalisé ce que je ne pouvais faire... "

Dans ses nuits sans sommeil, peut-être lui arrivait-il d'entendre monter loin, très loin, dominant les grondements du Gave, l'immense murmure des foules en prière à Massabielle.

D'une écriture qui a perdu peu à peu son caractère enfantin, comme si sa personnalité se fut affirmée, libérée, elle note, en tableaux bien clairs, les anciennes mesures par rapport aux nouvelles, du " grain ", de " l'once ", du " scrupule " au gramme et note les directives du docteur Robert de Saint-Cyr :

" Pour ce soir, sans faute : racine de guimauve, eau de menthe distillée, eau de fleur d'oranger, un siphon, deux bouteilles d'eau de Sedlitz, un chapelet pois d'iris no 8. " " Très pressé : limonade purgative, ma chère Sœur Mathilde, 30 gr. de sulphate de soude en deux verres. "

La pharmacie est une haute pièce au sol dallé de rouge, où les pots d'apothicaire règnent sur les étagères de chêne ciré. Elle y maintient un ordre méticuleux.

Ses compagnes l'aimaient.

Elles l'aimaient pour sa bonté, sa générosité, sa franchise, et s'étonnaient de sa simplicité.

Un jour, on lui donna comme devoir de faire un verbe.

Elle se leva, et celle qui n'avait été à l'école qu'à quinze ans répondit avec son honnêteté de bergère : " Ma chère Soeur, je ne sais pas faire un verbe... "

Celles qu'ébahit cet aveu d'ignorance rappelèrent aussi, plus tard, la récréation où, discutant d'amour-propre, chacune s'efforçait de se convaincre elle-même, et de convaincre l'auditoire, de son horreur de cette "imperfection ".

Sœur Marie-Bernard, seule, se taisait.

Mais elle traça avec une brindille un cercle dans le sable du jardin, mit l'index au milieu, et dit :

Que celle qui n'a pas d'amour-propre mette son doigt là !

Simple et franche, elle l'était même à l'égard des éminences de ce monde et de l'autre.

L'histoire de la calotte de l'évêque se propagea dans la Communauté avec des rires tout de même un peu scandalisés :

L'évêque de X... avait tant insisté pour la voir qu'il avait bien fallu l'amener à l'infirmerie.

Est-ce par mégarde ? le fait est que la calotte du prélat tomba sur le lit de Sœur Marie-Bernard.

L'entretien se prolongeait ; l'objet attendait en vain que Bernadette, en le touchant, le transformât en relique.

Mais Son Excellence ne pouvait rester là indéfiniment, il lui fallut bien au moment du départ dévoiler sa secrète convoitise :

-Ma Sœur, voulez-vous me rendre ma calotte ?

Avec sa brusquerie. paysanne, elle répliqua :

-Monseigneur, je ne vous l'ai pas demandée, votre calotte !

Vous pouvez la reprendre vous-même !

Mère Assistante dut intervenir pour que Bernadette, de sa main, tende sa calotte à Monseigneur...

" Humilité farouche ", dit-on. Mais aussi solide bon sens. Le bon sens dont elle fait preuve lorsqu'elle menace son frère de ne plus lui écrire s'il persiste à faire circuler ses lettres.

C'est à ce frère Pierre qu'elle écrit : " Je ne voudrais pas pour tout au monde que tu te fasses prêtre pour avoir une position ; non, j'aimerais mieux que tu te fasses chiffonnier !

Elle ne se targue point d'être une sainte, et ne prétend qu'à une chose : ne pas être traitée comme telle.

Jadis une autre élue de Dieu, parlant de ses visions et faveurs surnaturelles, avait dit : " Nous saurons ce que cela vaut quand nous serons de l'autre côté... "

Bernadette en jugeait ainsi que sainte Thérèse d'Avila.

Le Père Douce doit lui faire un devoir de se rendre au parloir lorsqu'elle y est appelée :

-Il faut que vous portiez la croix cachée dans votre cœur à l'exemple de Marie.

-J'irai donc au parloir avec joie, quoique mon intérieur soit dans la tristesse.

Je dirai à Dieu : Oui, j'irai, à condition qu'une âme sortira du purgatoire ou que vous convertirez les pécheurs...

5

" simple avec Dieu ..."

*" Celui qui marche
en pleurant
lorsqu'il jette sa semence
revient avec des cris de joie
lorsqu'il porte ses gerbes..."*

Ses sœurs l'aimaient.
Elles disaient : " Soeur Marie-Bernard est simple avec Dieu
comme avec tout le monde. "
Ce que Mère Marie-Thérèse Vauzou traduisait, en la comparant
avec une religieuse qui avait, elle, le " don des larmes " : " La piété de
Soeur Marie-Bernard n'a rien d'extraordinaire ! "
Alors qu'elle était encore novice, on lui demanda si elle avait
reçu depuis les apparitions des grâces surnaturelles.



Livres ayant appartenu à Bernadette et carnet de ses notes intimes.



Les premières images représentant Bernadette (en bas).
En haut, image avec des fleurs collées par Bernadette.

On lui demandait de faire des images dont elle devinait la destination.



Elle répondit :

-Non à présent, je suis comme tout le monde...

L'étroit sentier qui monte vers les sommets, elle le suivait donc sans bruit.

De même que Bernadette au retour de Massabielle se taisait et ramenait son capulet sur son visage, Sœur Marie-Bernard se cachait sous son voile lorsqu'elle s'abîmait dans l'oraison :

"Je m'enferme dans ma petite chapelle..."

Mais ses compagnes cherchaient à se mettre auprès d'elle pour prier :

" On éprouve de la ferveur rien qu'à la regarder... ", rien qu'à la voir faire son signe de croix; avec trois doigts de la main, de la racine des cheveux à la taille, de l'extrémité d'une épaule à l'autre, lentement, majestueusement...

Vie intérieure, vie secrète : l'ombre dont s'entourent les âmes que Dieu habite laisse filtrer des rais de lumière, faibles reflets d'une immense clarté.

Tels sont les " petits carnets ", les feuilles volantes où Sœur Marie-Bernard notait, pour elle seule, ses exigences toujours plus hautes et les mots recueillis par ses sœurs ou par les aumôniers.

Il est plus d'une fois souligné que ces mots furent prononcés " avec énergie ". Les saints sont en effet des forces de la nature à travers lesquelles s'expriment les forces surnaturelles.

Cette force intérieure, ce bouillonnement de Dieu, ce geyser de l'esprit, a démantelé le corps physique de Bernadette.

Elle avait accepté la souffrance ", pour les pécheurs " sans aimer la souffrance : d'instinct, elle n'était point faite pour s'y complaire : et ce fut là pour elle une tribulation majeure.

Des gens s'habituent à la maladie; elle, jamais.

Le jour qui se levait lui apportant étouffements, vomissements, plaies, le matin qu'elle ne pouvait saluer en se levant gaiement, louant Dieu de la santé, lui étaient une épreuve sans cesse renouvelée.

Ce sont ses répugnances autant que ses maux qu'elle offrait :

" O très compatissant cœur de Jésus, acceptez chacune de mes larmes, chaque cri de ma douleur, comme une supplication pour ceux qui souffrent, pour tous ceux qui pleurent, pour tous ceux qui vous oublient. "

"Dans la souffrance physique et morale d'une épouse de Jésus-Christ, on ne doit entendre que cette parole Oui, mon Dieu ", sans *si*, sans *mais*...

Sans *si*... sans *mais*...

Elle avait protesté si et mais même à la grotte, même auprès de Marie.

Lorsque son ancienne camarade de Lourdes Sœur Vincent Garros la retrouva à Nevers, elle lui dit en riant :

-Aimez-vous encore la salade ?

-Eh ! Pourquoi ?

-Parce qu'à la grotte j'ai vu que vous ne mangiez pas avec appétit l'herbe que la sainte Vierge vous avait dit de manger.. Vous en avez pris un peu et craché aussitôt.

Bernadette rit à son tour :

-C'était dur et mauvais !

Elle avait, depuis, mâché bien plus dur, avalé bien plus mauvais, mais... "quand l'émotion est trop forte, me rappeler cette parole de Notre-Seigneur : " C'est moi, ne crains pas... Alors embrasser la croix et la porter généreusement ".

" ... La fatigue est si grande le matin !

Me rappeler la tentation du Père Avila, hésitant un jour à cause de la fatigue à continuer sa route pour aller dire la messe. Notre-Seigneur lui apparut et lui montra la place de son cœur en lui rappelant que la fatigue ne l'a pas empêché d'aller jusqu'au sommet du Calvaire.

Courage, et moi aussi, savoir me faire violence.

Après tout, s'il y a fatigue, s'il y a épuisement, me reposer sur le cœur de Jésus. "

" Pour que Jésus croisse, il faut que je diminue...

" Pourquoi est-il si petit en moi ?
C'est que je ne suis pas assez petite, pas assez humble... "
N'est-ce pas déjà la " petite voie " de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus?

Dans l'ombre, ou plutôt dans une lumière encore invisible aux yeux de chair, se préparait la relève : au temps où Sœur Marie-Bernard écrivait ces mots naissait à Alençon Thérèse Martin...

" Travailler énergiquement à détruire l'amour et l'estime de moi-même... "

" Energiquement ", Mère Marie-Thérèse Vauzou aida Bernadette dans ce travail-là.

Elle alla même plus loin, cherchant à briser en elle les naïfs élans de sa nature affectueuse qui la portait à l'aimer, elle, Mère Maîtresse, la première.

Que de fois Sœur Marie-Bernard fut blessée au cœur ! Elle transmue sa peine en amour divin :

" Tout souffrir de la part des créatures pour plaire à Jésus, c'est aimer... Tout souffrir en silence... Ne jamais voir la créature, mais toujours regarder Dieu en elle..."

Des piques et vexations elle tire la leçon suprême; celle du détachement :

" Passez, passez, créatures ! Dieu me reste et me suffit !... On dit du Père Villefort qu'il crève de charité, je voudrais en être là ! "

" Ce qui me regarde ne me regarde plus. Je dois être dès ce moment entièrement à Dieu et à Dieu seul. Je ne suis plus à moi. "

Ses sœurs disaient : Il n'y a plus de " moi " en Sœur Marie-Bernard. "

Dans la multiplicité de ses notes et notations, comment distinguer ses propres pensées de celles qui citent un sermon, une leçon, un livre ?

A son accent, qui est bref, viril.

On peut présumer que toute idée qui n'est pas exprimée dans le style onctueux de l'époque est bien d'elle.

Ses remarques découlent souvent de la vie quotidienne :
" Sur la pauvreté : ... La sœur de la cuisine doit faire tout son possible pour que le personnel soit content et que rien ne leur (sic) manque; elle est tenue de donner ce qu'il faut, voilà tout...

"La pharmacienne, faut-il qu'elle trouve à redire sur la pauvreté parce qu'une sœur va boire deux fois par jour ?

Cela ne la regarde nullement, elle doit donner ce qu'il faut; ensuite, pour ce qui la regarde personnellement, qu'elle économise tant qu'elle voudra et qu'elle pourra.

Il faut ce qu'il faut pour observer la pauvreté bien comprise.

" Il faut ce qu'il faut... "

"Il faut que je devienne une grande sainte. Mon Jésus le veut; j'y suis obligée par état. "

Des saints, elle a aussi le bon sens.

Et la tendresse. On croit la voir, sous sa cornette blanche, telle que la décrit l'une de ses sœurs :

" Lorsque quelqu'une d'entre nous en passant près d'elle voulait lui dire un mot dans le temps du silence, elle posait le doigt sur ses lèvres, mais cela avec un si gracieux sourire qu'on n'en était nullement humiliée... "

Sa dévotion à saint Joseph. Elle disait « Quand on ne peut prier, il faut prier saint Joseph.

Une sœur la surprit qui priait Marie à genoux devant une statue de saint Joseph :

-Vous avez une distraction, lui dit-elle.

-Oh !, répondit Bernadette, la sainte Vierge et saint Joseph sont parfaitement d'accord, et au ciel il n'y a pas de jalousie... "

Elle disait aussi .. ".Au ciel, on ne se fâche pas..."

Tel est son style, son ton. De même lorsqu'elle écrivait :

" Il faut bien recevoir le bon Dieu.

Nous avons tout intérêt à lui faire bon accueil, un gracieux accueil, car alors il faut qu'il nous paie le loyer... Préparation à la sainte Communion la préparation, c'est la méditation. Je la fais si mal !... "

Bouleversant aveu. Déjà, à l'hospice de Lourdes, on disait de Bernadette : " Elle ne sait même pas méditer !... " Or, écrit sainte Thérèse d'Avila, " l'affaire n'est pas de beaucoup penser mais de beaucoup aimer ".

Bernadette, Soeur Marie-Bernard Soubirous, sainte Bernadette, aimait.

L'amour était le pain quotidien de son coeur enfantin, de son âme éternelle.

L'entendement en elle ne pouvait se lier à raisonner sur ce qu'elle aimait car l'amour l'enlevait immédiatement au delà, dans la contemplation pure, et la fondait en Dieu.

Comme l'albatros, ses ailes de géant l'empêchaient de marcher. Notre-Dame Marie lui avait appris à méditer à sa sublime manière, " conservant tous ces souvenirs et les méditant dans son cœur ".

En son coeur, en son centre, au point de fusion de l'humain et du divin, là où l'intellect se tait, là où l'âme se consume d'un amour sans fin, dans un prodigieux silence.

Aussi Bernadette peut-elle écrire, sur l'un de ses carnets :

J'ai levé les yeux et je n'ai plus vu que Jésus seul :
Jésus seul pour but,
Jésus seul pour maître,
Jésus seul pour modèle,
Jésus seul pour guide...

C'est ce qu'elle fait : imiter Jésus péniblement, difficilement.

Car pour une créature de chair et de sang, il est plus aisé, par grâce, de se laisser emporter à l'extrême pointe de l'amour divin que de mâter, à chaque instant de la vie, le caractère et les passions.

L'amour fait sa gloire; la lutte quotidienne fait sa force et sa douceur : douceur de ceux qui savent qu'il n'est pas facile d'être un saint.

Qu'elle a donc à combattre sa susceptibilité, la vivacité de sa réplique!

Lorsque l'une de ses compagnes lui fait un reproche immérité, Sœur Marie-Bernard, de prime-saut, rétorque triomphalement.

Mais dans la hâte des plus hautes victoires, les victoires sur elle-même, elle griffonne un petit mot au crayon " Ma bonne Sœur Joséphine, je vous demande pardon du mauvais exemple que je vous ai donné...

Veillez je vous prie me pardonner et prier un peu pour moi. Vous voyez combien je suis pauvre en vertu. "

La sainteté, sublime habitude, est une seconde nature. Pour agir, Dieu n'attendait de Bernadette que sa décision, à chaque tournant de son ascension.

Ses quatre petits carnets d'examens particuliers divisés en colonnes régulières, où elle inscrit en tête le défaut qu'elle a le plus de mal à vaincre, « susceptibilité », restent vierges, à peu de choses près.

Il en était de cette scrupuleuse surveillance comme de la méditation : l'élan de l'amour l'emportait au-delà.

Elle avait peine à réduire sa vitesse-éclair au pas à pas de l'allure commune.

On est ému de lire, de sa main, ces lignes à la fois si ambitieuses et si humbles, si surnaturelles et si réalistes :

" Moyens infailibles de sainteté, et de sainteté consommée. "

" Moyens que Dieu met à notre disposition : la lumière, c'est-à-dire nos règles. "

" De notre part, bonne volonté, c'est-à-dire énergique, courageuse, constante, persévérante. "

Paroles rigoureuses comme une épure ; la vie intérieure est tel un mécanisme d'horlogerie, d'une extrême précision, d'une extrême délicatesse : un grain de complaisance envers soi-même, invisible poussière, suffit à encrasser ses rouages.

La règle en régularise le tic-tac, mais l'amour transcende la règle.

Admirable prière de Bernadette malade :

" O Croix, vous êtes l'autel sur lequel je veux me sacrifier en mourant pour Jésus.

" Le coeur de Jésus avec tous ses trésors est mon partage. J'y vivrai, j'y mourrai en paix au milieu des souffrances. "

La paix inséparable de la Croix, la paix, don suprême du Christ à ses disciples après sa Résurrection :

" Paix à vous... " et c'est dans cette paix qu'il souffla sur eux et leur dit " Recevez l'Esprit Saint... "

Ainsi la bergère de Bartrès avait reçu de Dieu, en don, par grâce, tout ce qu'elle s'appliqua pourtant à cultiver, à pratiquer, au prix de grands efforts, avec la modestie de la sainteté ou du génie.



6

pauvre pécheresse ..."

*" Déjà l'hiver est passé,
les pluies s'en sont allées
et ont cessé,
levez-vous mon amie,
et venez.."*

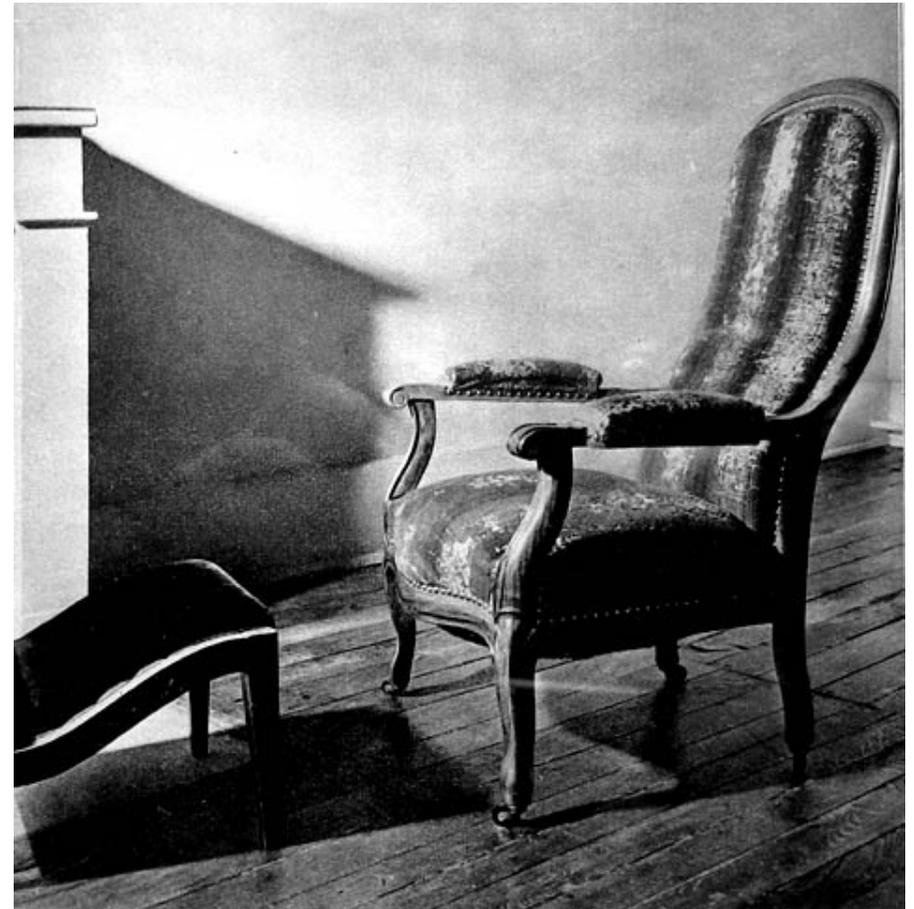
Le 11 décembre 1878, Sœur Marie-Bernard s'alita pour une, agonie qui allait durer quatre mois.

A Mère Éléonore Cassagne qui lui dit : " Nous allons prier pour que Dieu vous soulage ", elle répond :

Non. Pas de soulagement. Mais de la patience.

Bientôt, son corps ne fut qu'une plaie à vif, et il fallut, enlever les rideaux de son lit pour laisser l'air circuler autour d'elle.

Jamais elle ne se plaint, mais sa pauvre poitrine ne laisse passer qu'un souffle haletant, saccadé, plus pénible à entendre que des gémissements.



Fauteuil dans lequel Bernadette est morte.
Ses souffrances étaient telles qu'elle ne pouvait supporter d'être couchée.
Le mercredi de Pâques 1879, 16 avril, l'aumônier fut appelé d'urgence auprès de son fauteuil.



: Les flammes du souvenir au foyer désert de François Soubirous.

Pauvre pécheresse

! ! ! ! !
 C'est la machine qui grince, alors que l'esprit en elle n'exprime qu'un regret : ce sifflement atroce empêche les autres malades de dormir, et la sœur de garde ne peut prendre aucun repos.

! ! ! ! !
 Aussi demande-t-elle qu'on ne mette auprès d'elle que de ces bonnes filles placides qui s'assoupissent n'importe quand et n'importe où.

! ! ! ! !
 Alors, le corps à la torture mais l'âme radieuse, elle écoute au loin sonner les horloges.

! ! ! ! !
 La garde ronflotte, et Bernadette prie :

! ! ! ! !
 " Bénies soient les heures ! Bénie soit celle où Notre-Seigneur est mort pour nous ! Jésus, c'est toujours l'heure de vous aimer ! "

! ! ! ! !
 Et elle songe que chaque minute la rapproche de sa fin, ou plutôt de son commencement.

! ! ! ! !
 De temps en temps, la sœur infirmière se réveille en sursaut et, confuse, se précipite :

! ! ! ! !
 -Vous avez sans doute besoin de quelque chose ?

! ! ! ! !
 -Non... Dormez ! Si j'ai besoin, je vous appellerai ! Sur son matelas, elle se contraint à l'immobilité du Christ sur la croix.

! ! ! ! !
 Elle a distribué les images qui lui tenaient compagnie, entre autres celle qui représentait un prêtre disant la messe accompagné d'un enfant de chœur dont elle disait :

! ! ! ! !
 " Je ne suis pas contente de lui ! Il ne sonne jamais ! et n'a gardé que le crucifix : " La croix me suffit... Je suis plus heureuse avec mon crucifix sur mon lit de souffrance qu'une reine sur son trône... "

! ! ! ! !
 Elle sait qu'elle va mourir.

! ! ! ! !
 -Qu'avez-vous demandé à saint Joseph pour sa fête ?, interroge l'abbé Fébvre, peu après le 19 mars.

! ! ! ! !
 La grâce d'une bonne mort.

! ! ! ! !
 C'est lui qui dévoilera plus tard que Bernadette s'est offerte en victime pour les pécheurs.

Elle a payé le gros prix...
L'une de ses ultimes tortures lui fut imposée par ses pieux hagiographes, qui ne consentirent pas à la laisser en paix.
Dès que la gravité de son état fut connue, ils se hâtèrent de la harceler, de la secouer, pour tirer de sa mémoire déjà embuée les dernières lueurs de Massabielle.
Il y eut le Père Sempé, qu'elle aimait bien, mais aussi le Père Cros, qu'elle aimait moins. Ne pouvant venir en personne, il envoya de sa main un long questionnaire.
Mère Supérieure elle-même s'assit au pied du lit de la mourante, papiers en mains :
-Sœur Marie-Bernard... Faites l'effort de vous le rappeler... Quel souvenir vous reste-t-il de l'ordre que vous avez donné à la foule de baiser la terre ?...
-Aucun souvenir.
-Jusqu'où le voile de Notre-Dame de Lourdes tombait-il exactement ?
-Avez-vous remarqué combien de plis faisait la robe sous la ceinture ?
Sœur Marie-Bernard ne put maîtriser un geste excédé :
-Est-ce que je peux me rappeler tout cela ? S'ils veulent le savoir, qu'ils La fassent revenir !
Et les importunes de toute extrémité ! Elle accueille tendrement une petite fille qu'on lui amène. A cette enfant elle dit que Marie était plus belle qu'on ne peut l'imaginer.
Mais cette sœur volubile, ce moulin à paroles, avec ses mille suppliques et ses dix mille recommandations ! Bernadette lui sourit, malgré son épuisement et ses souffrances ; la bavarde sortie, elle ne peut s'empêcher de s'exclamer :
" J'aime mieux lui voir les talons que le bout du nez ! " Chaque fois que sa patience est ainsi mise à l'épreuve, elle se reproche, d'avoir manqué à la charité, s'abîme devant Dieu, et dit à son confesseur avec une énergie désespérée :

-Que j'ai besoin du secours de Dieu !

-Que j'ai besoin de puiser des forces dans le sacrement de Pénitence, et surtout dans la sainte Communion !
Le sentiment de son indignité la hante, mais, par pudeur d'âme, lorsqu'elle l'avoue à une soeur qu'elle appelle Séraphin, c'est sur le mode plaisant :
-Séraphin, lorsque vous saurez que je suis morte, vous prierez bien pour moi... Car on dira : Oh! cette saintoune, elle n'en a pas besoin...et on me laissera griller en purgatoire...
Après du lit de mort de Bernadette, il est permis d'écouter le silence : le silence que rythme sa respiration sifflante, saccadée.
Au seuil de l'éternité, la nature regimbe, une sueur d'angoisse mouille sa chemise. Elle tend vers Soeur Nathalie ses bras tremblants : " J'ai peur... "
Peut-être éprouve-t-elle une inquiétude : Marie s'est montrée à elle dix-huit fois, et puis, jamais, jamais elle ne l'a revue...
Oh ! elle a bien dit, et elle le pensait, que Marie avait joué avec elle comme avec un caillou qu'on ramasse et qu'on rejette ensuite dans le coin où on l'a pris, mais si l'amour admet l'absence, il n'en espère pas moins le retour...
" La grotte... revoir la grotte... " Elle ne murmure ces mots que dans un souffle. La grotte où désormais on vend son portrait en image bordée de dentelle, pour deux sous :
" C'est bien tout ce que je vau... "
En pensée, elle y retourne tous les jours, et elle ne peut regarder sans frémir de lointains peupliers dépouillés par l'hiver : ils lui rappellent les bords du Gave, en ces temps où Marie lui souriait...
Sa Fille blanche, sa petite Demoiselle... elle n'a qu'à fermer les yeux pour la revoir.
Lorsqu'on lui demande, pour la taquiner, avec la fausse gaieté dont on entoure les mourants, si elle ne l'a pas oubliée, elle se frappe le front d'un geste toujours énergique :

" Moi, l'oublier ? Elle est là. "

Elle avoue pourtant qu'il lui arrive de s'efforcer en vain de revoir intérieurement le visage tant aimé.

-Oh ! petite, lui dit la vieille soeur à qui elle se confie, c'est quand vous n'êtes pas sage !

Quand vous n'êtes pas sage... Trop souffrir est-ce n'être pas sage ?

C'est dans l'intensité de la douleur physique que Bernadette ne retrouve plus le visage royal.

Elle se reproche de n'avoir pas compris toute l'étendue de son bonheur, au temps de Massabielle :

" Ah! si c'était maintenant ! "

Et les halètements de sa poitrine malade se font plus saccadés, le peu d'air qu'elle respire la brûle comme du feu.

Apaisement : sans remuer les lèvres, elle répète la prière secrète apprise de la bouche même de sa Mère.

Mais l'instant d'après l'angoisse la reprend :

" J'ai reçu de telles faveurs... Qu'ai-je fait pour rendre grâce ? "

A une sœur qui est auprès d'elle, et qui a une jolie voix, elle dit :

-Chantez...

La sœur sait ce qu'elle aime

Je la verrai, cette mère chérie...

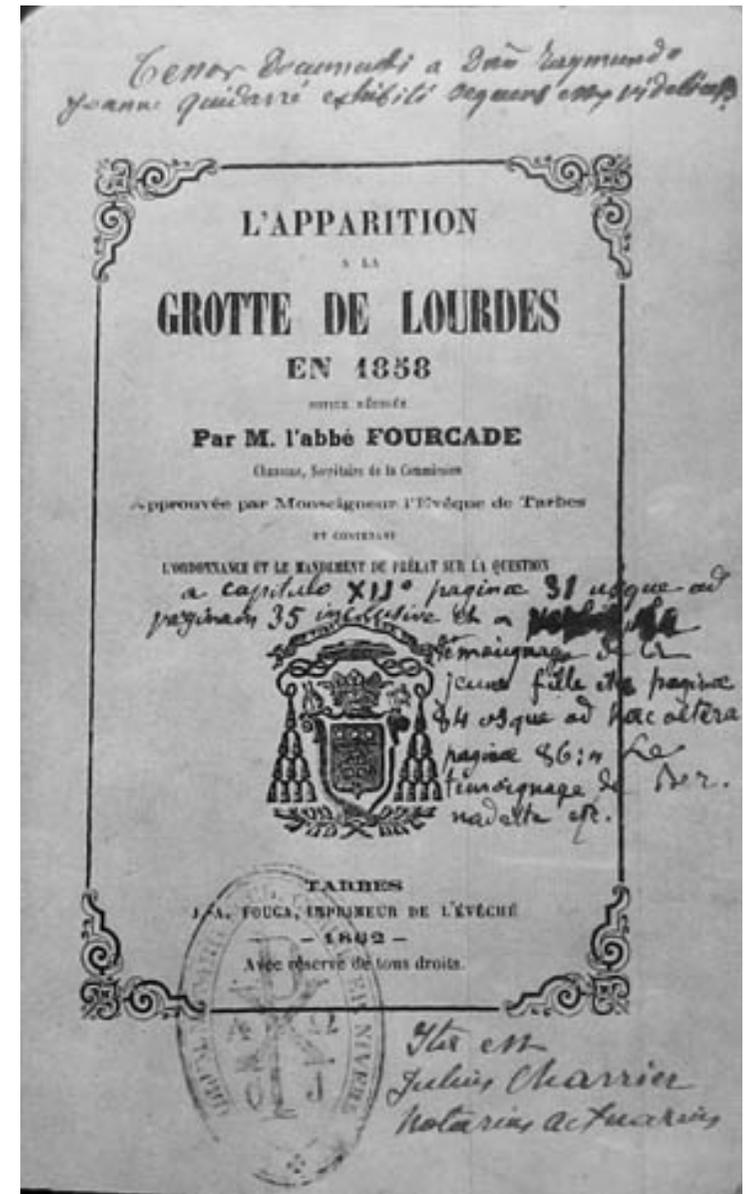
Je fus toujours l'enfant de sa tendresse,

Je la chéris, je ne la vois jamais...

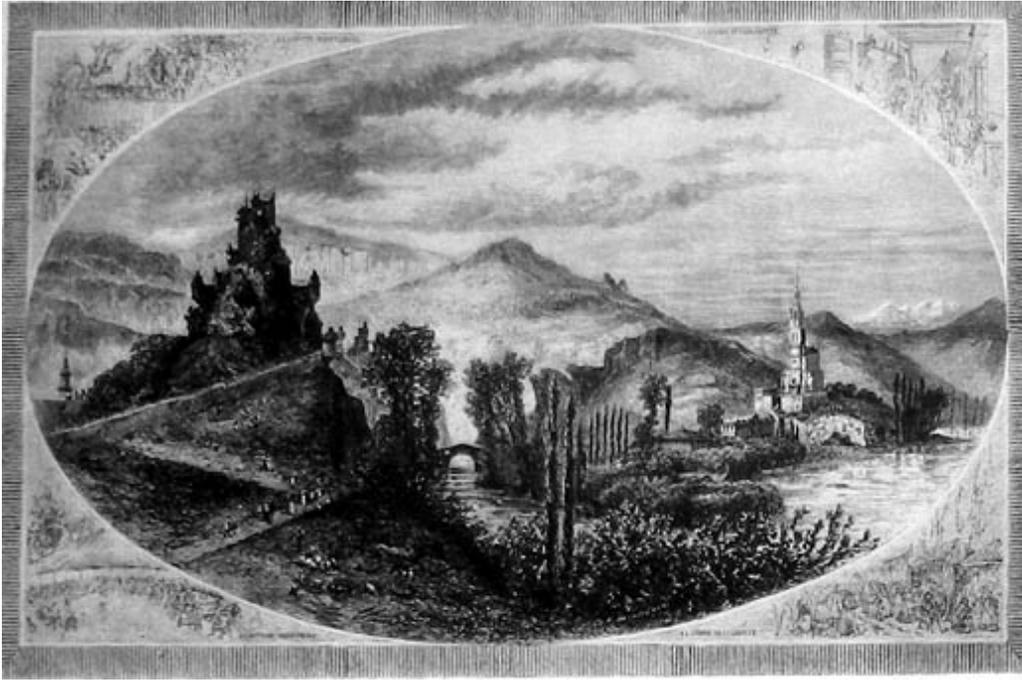
Les larmes de Bernadette coulent lentes, lourdes, vers la commissure des lèvres, leur amertume trompe sa soif.

Abandon sans bornes, amour et fidélité à Jésus jusqu'à la mort... "

Et c'est l'acceptation : non seulement l'acceptation de cette interminable agonie, elle ne respire plus maintenant qu'assise dans un fauteuil, et sa jambe pourrie la torture, mais l'acceptation de sa vie tout entière :



L'ouvrage de M. l'abbé Fourcade :
L'apparition de Lourdes en 1858, édité en 1862.



La vallée de Lourdes. Dessin du Monde illustré, 1873.

Les frères hospitaliers lavant les infirmes avec l'eau miraculeuse.
Dessin de l'Illustration, 1872, d'après le croquis d'un pèlerin.





La châsse de Bernadette au couvent de Nevers.
Telle qu'elle entrait dans l'éternité, tête penchée, mains jointes,
avec son mystérieux sourire d'enfant endormie sur le sein maternel..

! !
! !
! !
! ... Pour la misère de père et mère, la ruine du moulin, le
! madrier de malheur, le vin de lassitude, les brebis galeuses, merci
! mon Dieu !

! " Bouche de trop à nourrir que j'étais, pour les enfants
! mouchés, les brebis gardées, merci !

! " Merci mon Dieu pour le procureur, le commissaire, les
! gendarmes, et les mots durs de l'abbé Peyramale !

! " Pour les jours où vous êtes venue, Notre-Dame Marie, pour
! ceux où je vous ai attendue, je ne saurais vous rendre grâce qu'en
! Paradis !

! " Mais pour la gifle de Mlle Pailhasson, les railleries, les
! outrages, pour ceux qui m'ont crue folle, pour ceux qui m'ont crue
! menteuse, pour ceux qui m'ont crue avide, merci, Dame Marie !

! " Pour l'orthographe que je n'ai jamais sue, la mémoire des
! livres que je n'ai jamais eue, pour mon ignorance et ma sottise, merci !

! " Merci, merci ! Car s'il y avait eu sur terre fille plus ignorante
! et plus sottie, c'est elle que vous auriez choisie...

! " Pour ma mère morte au loin, pour la peine que j'ai eue quand
! mon père au lieu de tendre les bras à sa petite Bernadette m'appela "
! Sœur Marie-Bernard, ", merci Jésus !

! " Merci d'avoir abreuvé d'amertumes ce coeur trop tendre que
! vous m'avez donné !

! " Pour Mère Joséphine qui m'a proclamée bonne à rien, merci !

! " Pour Mère Maîtresse, sa voix dure, sa sévérité, ses moqueries,
! et le pain d'humiliation, merci !

! " Merci d'avoir été celle à qui Mère Marie-Thérèse pouvait dire
! : " Vous n'en faites jamais d'autres ! "

! " Merci d'avoir été cette privilégiée des semonces dont mes
! soeurs disaient : " Quelle chance de n'être pas Bernadette ! "

! " Merci pourtant d'avoir été Bernadette, menacée de prison
! parce qu'elle Vous avait vue, regardée par les foules comme une bête
! curieuse, cette Bernadette si ordinaire qu'en la voyant on disait :

" C'est ça !..."

" Pour ce corps piteux que vous m'avez donné, cette maladie de feu et de fumée, ma chair pourrie, mes os cariés, mes sueurs, ma fièvre, mes douleurs sourdes ou aiguës, merci mon Dieu !

Et pour cette âme que vous m'avez donnée, pour le désert des sécheresses intérieures, pour Votre nuit et Vos éclairs, pour Vos silences et Vos foudres, pour tout, pour Vous, absent ou présent, merci Jésus ! "

Le vendredi 28 mars, pour la quatrième et dernière fois, elle reçut l'extrême-onction.

C'est d'une voix forte qu'elle demanda pardon à Mère Supérieure et à ses soeurs, insistant sur son orgueil.

L'instant approchait où l'Eternel allait lui tendre la coupe débordante.

Ce fut d'abord une recrudescence de toutes ses souffrances.

Au fur et à mesure que déclinaient ses forces, son regard prenait une intensité déchirante.

" Que j'ai mal profité des grâces qui m'ont été données...
Que l'auteur de *l'Imitation* a raison d'enseigner qu'il ne faut pas attendre au dernier moment pour servir Dieu !

On est capable de si peu de chose! "

Capable de rien, sauf de contempler et d'adorer.

Elle demanda qu'on lie le crucifix sur son cœur lorsqu'elle n'eut plus la force de le tenir à la main.

Le mercredi de Pâques 16 avril, l'aumônier fut appelé d'urgence auprès de son fauteuil.

Elle pouvait parler et se confessa.

Il était une heure de l'après-midi, une pluie torrentielle précipitait le ciel sur la terre.

Mère Éléonore Cassagne lui ayant dit : " Vous êtes sur la croix... ", elle tendit les bras et murmura " Mon Jésus ! Oh ! que je l'aime... "

Et ses soeurs dirent la prière des agonisants.

Elle répondit d'une voix faible, mais distincte et, lorsqu'elle ouvrait les yeux, son regard surprenait par son intensité.

Que vit-elle, au ciel, qu'elle fixa longuement avec une expression de gravité fervente ?

Trois fois, comme surprise, elle dit : " Oh ! ", en frémissant de tout son corps.

A qui répondait-elle, lorsqu'elle retrouva son énergie pour dire :

" Mon Dieu, je vous aime de toute mon âme, de toute ma pensée " ?

Mystérieux dialogue, dont on n'entendait qu'une voix...

Un peu avant trois heures, elle eut soif; avant de tremper les lèvres dans le verre qu'on lui tendait, elle se signa, amplement, lentement, comme le lui avait appris sa Demoiselle, sa Dame.

Vers les trois heures et quart, comme ses soeurs murmuraient auprès d'elle : " Je vous salue, Marie... ", elle répondit : " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi... pauvre pécheresse... "

Comme un disque rayé répète la même phrase, son cœur brisé de contrition répéta " pauvre pécheresse..., pauvre pécheresse... " deux fois, dans son dernier souffle.

C'est ainsi qu'expira, en sa trente-sixième année, Soeur Marie-Bernard Soubirous.

C'est ainsi qu'elle remporta au ciel les trois secrets de Notre-Dame. Toute marque de souffrance s'était effacée de son visage, toute trace du temps.

Pendant deux jours la foule s'extasia de la voir, telle qu'elle entraînait dans l'éternité, tête penchée, mains jointes, avec son mystérieux sourire d'enfant endormie sur le sein maternel.

" Elle est devenue Sainte Marie-Bernard, mais le peuple persiste à l'appeler " la petite Bernadette ". Elle a quatorze ans, à jamais.

A jamais, sous son capulet blanc, agenouillée devant la grotte, elle sourit quand la Dame sourit et, quand la Dame pleure, de grosses larmes coulent sur ses joues.

Mais peut-être lui arrive-t-il encore de frotter ses yeux, éblouis et de tourner vers cette terre son beau regard, témoin de la compassion du ciel. !

bibliographie
en forme
d'action de grâce

Ce récit n'est pas l'histoire de Lourdes mais uniquement celle de sainte Bernadette.

Il n'a qu'un but : la faire aimer dans sa vérité toute simple.

Je ne l'alourdirai donc pas d'une copieuse bibliographie.

J'ai puisé aux sources, et je remercie particulièrement M.

l'abbé René Laurentin de la précieuse mise au point qu'il a faite des événements, des dates, des paroles prononcées par Notre-Dame dans son ouvrage :

Le sens de Lourdes.

Merci aux Sœurs de la Charité de Nevers qui m'ont permis d'accéder à l'inappréciable documentation qu'elles ont réunie.

Merci à Mlle Jeanne Dodeman qui m'a utilement aidée à réunir fiches et papiers.

Enfin, je rends grâce à Dieu de la joie que ce travail m'a donnée.

*L'ensemble des illustrations
du présent ouvrage a été
réalisé par Jean A. Fortier.*

- 6 : La petite vint... Je la vis allumer son cierge.
 9 : Sous les sourcils bien arqués, son regard, comme un beau cristal... Photo prise à l'hospice de Lourdes après les apparitions. (Couvent de Nevers.)
 10/11 : Procession à la grotte le 4 avril 1864. Inauguration de la statue de Marie Immaculée. Litho anonyme. (Musée pyrénéen.)
 12 : Histoire sainte et catéchisme dont Bernadette s'est servie pour se préparer à sa Première Communion. Son prie-Dieu. (Hospice de Lourdes.)
 17 : Chapelet de pèlerinage. Les pèlerins le portaient en sautoir ou enroulé autour de la taille. L'inscription reproduit les paroles de l'Apparition : Allez boire à la fontaine et vous y laver. (Collection particulière.)
 20 : Signature de Bernadette au bas d'une lettre datée du 28 mai 1861.
 21 : Véritable portrait de Bernadette. (Couvent de Nevers.)
 22 : Le château de Lourdes. (Musée pyrénéen.)
 24 : Une provision de bois pour cuire la soupe
 38 : Panier en usage dans les Pyrénées.
 39 : Le cachot. Etat ancien. Tableau du peintre hollandais K. ruysen.
 39 : Un maigre feu... Photo posée en 1951 à l'intérieur du 66 cachot.
 40 : Massabielle était un coin si sauvage. Etat de la grotte en 1858. Photo. (Musée pyrénéen.)
 41 : Le 11 février 1858... Litho anonyme. (Musée pyrénéen.)
 42 : La table des pauvres. Objets photographiés au Musée pyrénéen.
 43 : Trois compagnes de Bernadette. Photo. (Musée pyrénéen.)
 44 : Le château de Lourdes et le vieux pont que Bernadette traversait pour se rendre à la grotte. Litho anglaise de 1821. (Musée pyrénéen.)
 45 : Plan de Lourdes à l'époque des apparitions. (Henri Lasserri-, Lourdes.)
 46 : L'abbé Pomian, vicaire à Lourdes. (H. Lasserre, Lourdes.)
 46 : Table de communion de l'ancienne église paroissiale de Lourdes, démolie en 1902. Aujourd'hui au Musée pyrénéen.
 47 : Un intérieur pyrénéen. Dit par erreur " maison de Bernadette " En réalité, Bernadette n'habita jamais ce logis qui fut donné par l'évêque de Lourdes à son père, veuf, peu de temps avant son départ pour Nevers.
 47 : Le père de Bernadette.
 48 : L'hospice de Lourdes où Bernadette alla à l'école et fit sa Première Communion. Elle y vécut de 1860 à 1866. (B. N. Estampes.) (Cl. Blond et Gay.)

- 56 : La famille Soubirous sortant de l'église. (H. Lasserre, Lourdes.)
 67 : Sabots d'enfant. (Musée pyrénéen.)
 69 : Le moulin de Boly. Etat ancien. (Coll. particulière.)
 69 : Le moulin de Boly. Etat actuel.
 70 : Le 7 janvier 1844, à deux heures de l'après-midi, cette chambre vit naître la petite Marie-Bernarde, que le monde entier aimera et vénérera sous le nom familier de Bernadette.
 70 : Aujourd'hui, au moulin de Boly, l'âtre est vide.
 73 : Armoire rustique du pays de Bigorre. (Musée pyrénéen.)
 77 : Fonts baptismaux de l'ancienne église paroissiale de Lourdes. Bercelonnette. (Musée pyrénéen.)
 79 : Lourdes est, en 1858, une petite ville de 4.000 habitants. Lavis. (Musée pyrénéen.)
 79 : Les moulins de Lapaca au pied du château-fort. Litho de Mialhe 1832. (Musée pyrénéen.)
 80 : Avec 1 fr. 50 par jour, pas de quoi nourrir 6 personnes...
 80 : Pour François Soubirous, un emploi de garçon d'écurie chez l'entrepreneur du service de diligences... Un relais de diligences. (Musée postal, Paris.)
 87 : Assieds-toi sur ce tabouret... Tabouret de bois. (Musée pyrénéen.)
 89 : C'était un secret entre son âme et Dieu. " Photo posée à l'intérieur du " cachot " en 1951.
 90 : La rue des Petits-Fossés à Lourdes. A droite, le " cachot
 99 : ... un petit chapelet d'un sou... " (Musée pyrénéen.)
 100 : A Bartrès, des journées de solitude et de silence, (dans l'odeur fraîche de l'herbe.
 105 : La maison des Lagües à Bartrès, côté ferme.
 105 : Au coin de l'âtre, la maisonnée s'installe pour la soirée d'hiver.
 106 : Bartrès : la bergerie. vers le Père, le Fils et le Saint-Esprit.
 107 : Bartrès : la bergerie. La bergère partait à l'heure où l'herbe est encore humide de rosée.
 107 : Moutons des Pyrénées. Le chemin ondule devant elle, gris et laineux de la toison grisâtre du troupeau.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

108 : Recueillie niais sans affectation, égrenant son chapelet, elle regarde l'autel. Photo prise avant le départ de Lourdes. (Musée pyrénéen.) !
 113 : Le Gave. !
 114 : Dans sa simplicité, elle est de plain-pied avec l'infini. Photo. (Couvent de Nevers.) !
 123 : Vierge provenant de l'église paroissiale démolie. (Musée pyrénéen.) !
 124 : Bernadette dans un groupe d'enfants de Marie. Photo. (Musée pyrénéen.) !
 135 : Gendarme en ombre chinoise, milieu du XIXe siècle. (Imagerie Pellerin.) !
 137 : Ces Messieurs du Cercle Saint-Jean en discutent entre eux au Café Français. Ce café, aujourd'hui. !
 138 : Le docteur Dozous. M. Dufo. (H. Lasserre, Lourdes.) !
 139 : L'abbé Peyramale. (Coll. particulière.) !
 139 : M. Estrade. Le docteur Vergès. (H. Lasserre, Lourdes.) !
 140 : Tout en elle est simple... Photo posée à l'intérieur du cachot en 1951. !
 140 : D'humbles ustensiles de cuisine. !
 165 : Le presbytère de M. Peyramale en 1858. Le curé de Lourdes reçoit Bernadette dans son jardin. (H. Lasserre, Lourdes.) !
 165 : Tout ce qui reste du presbytère de M. Peyramale : le heurtoir. (Musée Sainte-Bernadette.) !
 166 : En juillet 1858, la grotte, interdite par les autorités, était entourée de barricades. Litho en couleurs. (Musée pyrénéen.) !
 175 : Garde-champêtre. (Imagerie Pellerin, Epinal.) !
 181 : Timbre et cachet postal de Lourdes, juillet 1858. (Musée postal, Paris.) !
 183 : Soeur Marie-Bernard. Photo. (Couvent de Nevers.) !
 184 Entrée du couvent de Nevers. Bernadette franchit cette porte le 7 juillet 1866 à 10 heures ½ du soir. L'aumônier du couvent lui donnera cette consigne : être une religieuse comme les autres. !
 193 : Le couvent de Nevers vers 1860. (H. Lasserre, Lourdes.) !
 193 : Sœur pharmacienne, Bernadette a écrit de sa main le tableau des anciennes mesures par rapport aux nouvelles. !

Table des illustrations

194/195 :: Les foules à Lourdes le 6 septembre 1872. Dessin du Monde illustré d'après le croquis d'un spectateur.
 196 : Les premiers pèlerinages. Dessin d'après nature d'un correspondant de l'illustration.
 196 : Lourdes vers 1872. Les pèlerins portent en bandoulière ou autour de la taille le grand chapelet de pèlerinage. Un prêtre, une religieuse, ont un bidon d'eau de Lourdes. (Musée pyrénéen.)
 209 : Dernière page d'une lettre de Bernadette à une bienfaitrice.
 210 : Statue de Notre-Dame-des-Eaux dans le jardin du couvent de Nevers. Je l'aime, disait Bernadette, parce qu'elle me rappelle plus que les autres les traits de la sainte Vierge.
 219 : Lourdes vers 1875. Litho en couleurs de Deroy. (Musée pyrénéen.)
 219 : L'esplanade de Lourdes et la rotonde, abri primitif des pèlerins, 1872. Dessin du Monde illustré.
 220 : Le cloître vu des jardins.
 229 : Livres ayant appartenu à Bernadette et carnet de ses notes intimes. (Couvent de Nevers.)
 230 : Les premières images représentant Bernadette (en haut et en bas). Au centre, image avec des fleurs collées par Bernadette. On lui demandait de faire des images dont elle devinait la destination. (Couvent de Nevers.)
 239 : Fauteuil dans lequel Bernadette est morte. Ses souffrances étaient telles qu'elle ne pouvait supporter d'être couchée. Le mercredi de Pâques 1879, 16 avril, l'aumônier fut appelé d'urgence auprès de son fauteuil.
 240 : Les flammes du souvenir au foyer désert de François Soubirous. Voir l'illustration de la page 47.
 245 : L'ouvrage de M. l'abbé Fourcade : L'apparition de Lourdes en 1858, édité en 1862. (Couvent de Nevers.)
 246 : La vallée de Lourdes. Dessin du Monde illustré, 1873.
 247 : Les frères hospitaliers lavant les infirmes avec l'eau miraculeuse. Dessin de l'illustration, 1872, d'après le croquis d'un pèlerin.
 248 : La châsse de Bernadette au couvent de Nevers. Telle qu'elle entrerait dans l'éternité, tête penchée, mains jointes, avec son mystérieux sourire d'enfant endormie sur le sein maternel.
 261 à 280 : Aujourd'hui, à Lourdes... le monde entier.

Table des illustrations

Ce livre, écrit par Marcelle Auclair à l'occasion du Centenaire des Apparitions de Lourdes (1858), publié sous le patronage officiel du Comité international du Centenaire, a été réalisé d'après la maquette de Cluseau-Lanauve et Philippe Noël, et les photos de J.-A. Fortier.

Composé en Times corps 10, tiré sur alfa bouffant par les soins de l'Imprimerie L. P.-F. Léonard Danel à Loos pour la typographie, sur héliomat des Papeteries Arjomari par les soins de l'Imprimerie S.A.P.H.O. à Paris pour l'héliogravure, et relié par les soins des Ateliers des Petits-Fils de Léonard Danel à Loos.
Dépôt légal : premier trimestre 1958. - N° 1677.